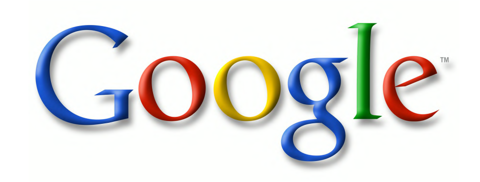
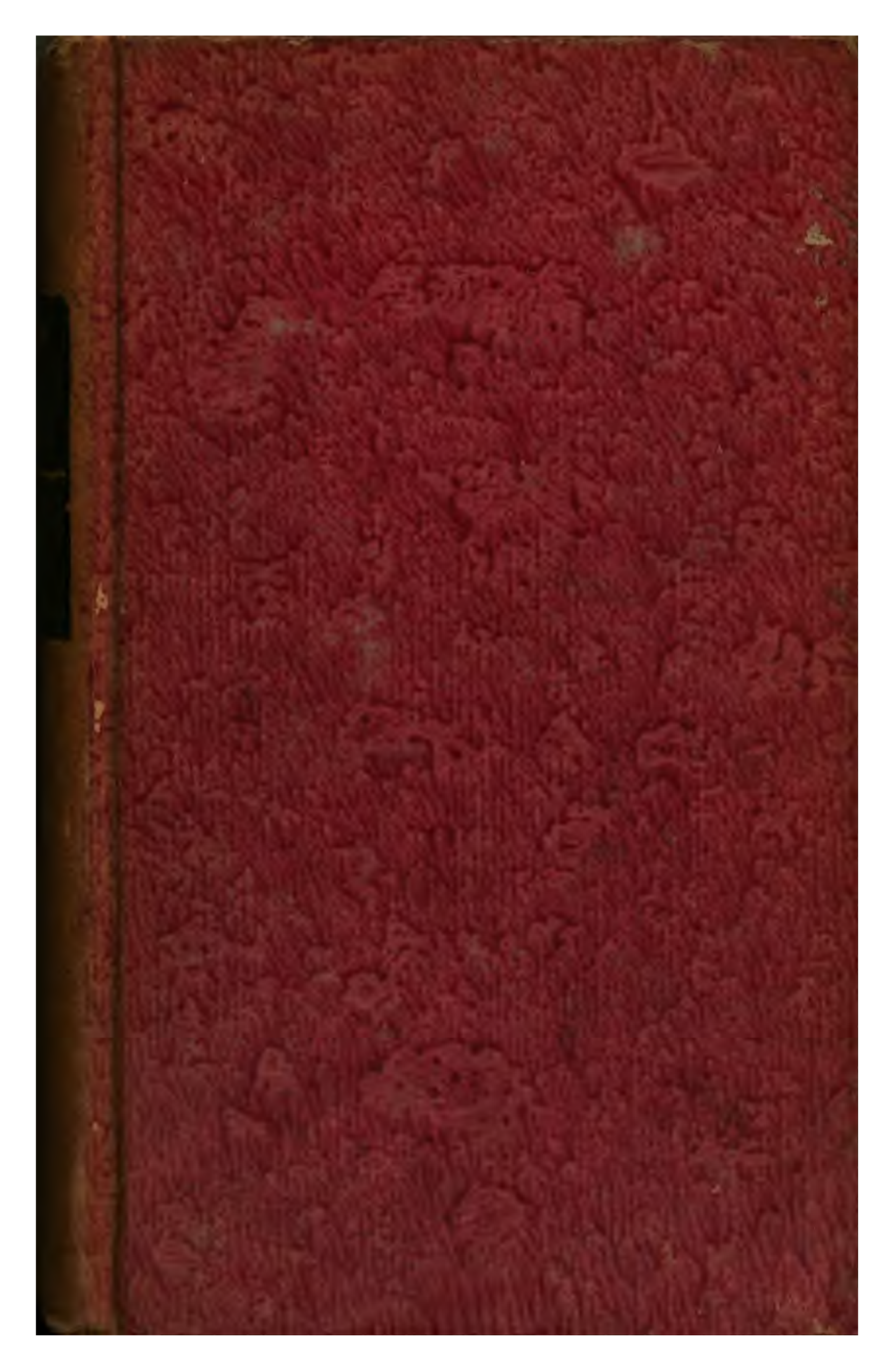






2800
– Cal 89

Velum

1 livre
Tusane

ŒUVRES CHOISIES

D'ANTOINE-PIERRE-AUGUSTIN

DE PIIS.

POÈME.

Cet Ouvrage se vend à Paris,

Chez

BRASSEUR aîné, Imprimeur-Editeur, rue de la Harpe, n° 93;

LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4;

J. CHAUMEROT, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois;

FANTIN, Libraire, quai des Grands-Augustins, n° 55;

DEBRAY, Libraire, rue Saint-Honoré, en face de la rue du Coq.



A. P. A. De Piis.

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.
1810.

ŒUVRES CHOISIES

D'ANTOINE-PIERRE-AUGUSTIN

DE PIIS.

TOME I[er].

POÈME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

1810.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Lettre de l'Auteur

à Mr Brasseur aîné,

Imprimeur et Editeur de cet Ouvrage.

Paris, le 12 décembre 1809.

Monsieur et cher Editeur,

Le père du Cerceau disait dans une Epître au célèbre imprimeur Etienne :

Monsieur Etienne, eh! ne m'imprimez pas.

Je mettrai dans ma Lettre, sinon le même talent, du moins plus de franchise, et comme j'ai vu plusieurs ouvrages sortir de vos presses avec cette correction et

*

cette élégance qui font les délices des Poëtes, je vous dirai naïvement :

Monsieur Brasseur, imprimez-moi.

Ce n'est pas tout ; un grand nombre de personnes m'ayant invité à publier une Édition régulière des nombreux opuscules que j'ai fait paraître autrefois dans différens formats, je m'étais flatté que mes occupations me laisseraient le temps de faire par moi-même un choix qui pût justifier leur empressement ; mais quand bien même j'en aurais eu le loisir, je n'en aurais pas eu le courage : la raison en est simple ; on lit dans la Fable que Saturne a dévoré ses enfans ; on lit dans l'Histoire sainte que le patriarche Abraham fut tout prêt à sacrifier son fils Isaac ; on lit dans l'Histoire profane que Brutus immola son propre fils par amour pour sa patrie ; mais il n'y a point d'exemple dans les annales littéraires qu'aucun poëte ait volontairement et librement fait le sacrifice de quelques-unes de ses productions.

Je prends donc le parti de vous envoyer tout ce qui a paru sous mon nom depuis 1777 jusqu'à ce jour. Tout ce que je vous confie a été imprimé ; mais il ne s'agit pas de réimprimer tout ce que je vous confie.

Mon poëme sur l'Harmonie imitative de la Langue française n'est qu'un essai de ma jeunesse; *carmina sunt sermoni propiora*. J'y ai changé peu de chose, parce que dans le temps les encouragemens de MM. Lemière, de Buffon, Watelet, Dubois de Fosseux, Bréquigny, etc., etc., etc., m'ont consolé des quolibets de MM. les Auteurs de l'Almanach des Grands Hommes, qui n'avaient lu, de leur aveu, d'autres vers de mon poëme que ceux qu'ils ont isolés et ridiculisés : au surplus, faites précéder cette réimpression d'une des analises les plus impartiales que vous fourniront les journaux de ce temps-là.

Mes Oeufs de Pâques sont une facétie dans le genre de la Wasprie de feu Lebrun : je crois qu'il y a de bonnes raisons sous les plaisanteries que renferme cette bagatelle.

Je vous envoie une vingtaine de pièces de théâtre; choisissez celles qui sont entièrement de moi, et qui ont eu le plus de succès. Il y a eu quatre éditions de mes Contes, dont l'Année Littéraire elle-même a parlé avantageusement : j'ai dû y faire des retranchemens et des changemens, malgré qu'ils aient paru dans beaucoup de recueils. J'en dis autant des Epigrammes et des Poésies fugitives, qui sont extraites des Almanachs des Muses et des Journaux de Paris, depuis 1777 jusqu'à ce jour.

Soyez sévère dans le choix que vous ferez de mes Chansons; n'en laissez qu'un petit nombre de celles que j'ai composées pour telle ou telle société, pour telle ou telle circonstance; mais imprimez par préférence celles que j'ai soignées assez pour donner un démenti à Lamothe, qui a dit quelque part :

Les vers sont enfans de la lyre;
Il faut les *chanter,* non les *lire.*

Je reviens encore sur la nécessité de mettre en tête de chaque volume le bien et le mal qu'on a dit des pièces qui y sont contenues.

C'est à cette condition, et avec le désir que ce Choix de mes Opuscules soit publié dans les premiers mois de l'an 1810, que je remets *spiritum meum in manus tuas.* L'exécution typographique ne m'inquiète point, puisqu'elle sera l'objet de votre sollicitude.

Agréez, Monsieur et cher Editeur, l'assurance de mon sincère dévouement.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

Quoique la Lettre de M. de Piis contienne des choses infiniment flatteuses pour moi, je n'ai pu me dispenser de la publier ici, la regardant comme le régulateur de mon travail dans la composition de cette édition.

Je crois avoir rempli ses intentions, d'abord en réduisant à quatre volumes ce qui aurait pu en composer huit, et ensuite en faisant précéder chaque tome des jugemens qui m'ont paru les plus impartiaux, puisque l'éloge y est toujours tempéré par une critique sans aigreur. J'aurais pu par exemple imprimer à la tête de son poëme les extraits favorables qui parurent dans le Mercure et dans les Affiches Littéraires de l'abbé de Fontenay; mais j'ai pensé que le compte rendu dans un des journaux du temps, par M. Simon, qui a été depuis bibliothécaire du Tribunat, et qui

est actuellement professeur dans un de nos premiers lycées, donnerait une plus juste idée de cet ouvrage (classique à certains égards) que tout ce qui en a été dit dans mille et une brochures. Le voici textuellement :

« Indiquer aux écrivains de nouvelles sources de richesses et de jouissances dans l'usage de l'instrument qui sert à composer leurs immortelles productions; présenter aux poëtes les moyens d'ajouter aux charmes des images, à la beauté des descriptions, à leur vérité un plus grand prix, par l'imitation des objets, au moyen du concours des sons, *c'est sans doute mériter de son siècle, de son pays, et surtout de la littérature.* Telle est la tâche que s'est imposée M. de Piis dans le poëme que nous annonçons. Il est peut-être difficile de calculer l'étendue des connaissances grammaticales et poétiques que suppose une telle entreprise; mais, sans s'amuser à les supputer, il est bien plus juste d'admirer les efforts aussi sûrs que glorieux que l'auteur a faits pour y parvenir. La censure la plus sévère n'a pu lui refuser des applaudissemens; mais des critiques lui ont reproché d'avoir entaché son ouvrage par des vers dont la dureté répugne à l'harmonie. On conviendra sans peine, en lisant ce poëme, qu'il en est quelques-uns dont la prononciation est fatigante; mais un grand nombre de vers heureux, de la structure la plus douce, la plus harmonieuse, compensent ces difficultés.

« Un ouvrage de ce genre entraînait, nous osons le dire, cet inconvénient. Si le poëte didactique n'avait voulu faire que des tableaux gracieux, il n'aurait peint

qu'un petit nombre d'objets, et M. de Piis avait toute la nature à peindre. Notre langue, par l'âpreté de quelques-unes de ses consonnes, par le choc très-dur que leur rencontre produit, rend indispensable en certaines occasions la rudesse des compositions imitatives qui en résultent. L'auteur, devant nécessairement passer en revue toutes les différentes positions dans lesquelles peuvent se combiner les mots, les syllabes et les lettres françaises, ne pouvait point éviter le prétendu défaut qu'on lui reproche. Il aurait même encouru celui de négligence si, par une délicatesse puérile, il eût redouté le malheur de s'y trouver exposé.

« Peut-on ne pas convenir qu'il est des circonstances où, pour rendre d'une manière vraie et frappante un objet terrible, pour exprimer un sentiment d'horreur, pour exciter dans l'âme un mouvement rapide et violent, il faut joindre à la force des pensées l'énergie des expressions; que le poëte alors est forcé par son sujet à donner à son style une couleur plus vive, à ses expressions une vigueur plus mâle! et c'est, dans cette situation, aux termes de la langue les plus rudes qu'il aura recours, parce que, par une suite des premières impressions qui ont déterminé la formation du langage, les mots qui servent à exprimer ces sentimens ont été composés de l'assemblage de nos lettres les plus âpres et les plus difficiles à prononcer. C'est peut-être une mollesse sybaritique de nos climats de ne supporter qu'avec peine les expressions formées de syllabes fortes et rudes, qui ne choquent ni les oreilles ni le gosier d'un Allemand et de tous les peuples du Nord. Admire-t-on moins la Métromanie, applaudit-on moins

à Hypermnestre, quoiqu'on reproche à Piron et à M. Lemière d'avoir laissé échapper quelques vers dont la prosodie semble un peu rocailleuse à des organes efféminés? Mais laissons à l'auteur le soin de justifier lui-même son ouvrage, dont nous ne citerons aucune partie, pour engager les littérateurs à y chercher eux-mêmes les beautés dont il abonde.»

L'HARMONIE IMITATIVE

DE

LA LANGUE FRANÇAISE.

SUJET DU PREMIER CHANT.

Idée générale de l'harmonie imitative en poésie. — Objections contre notre langue, réfutées par des preuves de sa flexibilité dans tous les genres. — Exemples de son laconisme. — Analise des lettres de notre alphabet.

L'HARMONIE IMITATIVE

DE

LA LANGUE FRANÇAISE.

CHANT PREMIER.

Il est, n'en doutons pas, il est une harmonie
Qui naît du choix des mots qu'enchaîne le génie,
Et dans tous les sujets, par des accords divers,
On peut à la musique égaler l'art des vers;
On la peut surpasser, j'ose le dire encore,
Et chaque alexandrin, qu'une image décore,
Parvient, avec des sons tristes ou gracieux,
A peindre à mon oreille aussitôt qu'à mes yeux.
Anathème à l'auteur dont la fertile plume
Tous les jours sans relâche à rimer s'accoutume,
Et qui croit qu'on prendra, tant il se bat les flancs,
Ses lignes de six pieds pour des mètres ronflans!

De sa fécondité là-haut Phébus se raille;
Et tel un général, en un jour de bataille,
De ses soldats nouveaux à la toise choisis
Voit fuir au premier choc les bataillons transis,
Tel il voit tous ses vers, sans vigueur et sans grâce,
Lâches, décolorés, se traîner à leur place,
Et, s'il faut d'un lecteur assiéger le cerveau,
En être par le goût repoussés de niveau.

Qu'un poëte, fidèle à l'onomatopée,
Laisse bien plus longtemps ma mémoire frappée!
A côté de sa plume il a toujours son luth;
Traduire la nature est son unique but.
Il parle, et dans l'instant le mot propre s'élance;
Ses vers d'un pas égal s'alignent en cadence:
Il sait par mon oreille arriver à mon cœur,
Et, par force ou par ruse, il s'en rendra vainqueur.
Sa muse auprès de lui, sur un trépied sonore,
Me révèle un plaisir que le vulgaire ignore;
Pour que je sente mieux il maîtrise mes sens:
Eh! comment résister à ses nombreux accens!
Ses vers harmonieux, de césure en césure,
Obéissent aux lois d'une juste mesure,
Et dans l'accord parfait des sons qu'il assortit,
Du choc d'un autre mot chaque mot retentit.

Mais quoi! j'entends déjà critiquer notre idiome!
Des pédans, nés Romains au sein de ce royaume,
M'ont crié tout à coup: — Jeune homme, que veux-tu?
Retourne sur tes pas; suis le sentier battu:

Dans ses combinaisons notre langue captive
N'eut et n'aura jamais de force imitative;
Son nerf vient se briser contre ses *E* muets,
Et Phébus est sans lyre au Parnasse français. —
Ah! je n'écoute point vos décrets ridicules;
Je veux frapper vos mains de vos propres férules.
Louez le temps passé si c'est votre destin;
Dînez s'il faut de grec, et soupez de latin;
Mais aux mânes plaintifs de ces deux langues mères
N'immolez point ma langue au gré de vos chimères:
Elle eut jadis des torts; mais depuis le vieux temps
N'a-t-elle donc pas fait des progrès éclatans?
Et notre Académie, au travers de son crible,
Sassant des Visigoths le jargon corruptible,
N'a-t-elle pas trié les mots qui désormais
Dans son code immortel ne vieilliront jamais?
De notre langue elle a fixé la prosodie;
De notre langue elle a réglé la mélodie:
Il n'est aucun Français qui n'en doive être épris,
Et plus d'un étranger lui décerne le prix.
Quelle langue sur elle aurait donc l'avantage!
Elle cède à propos, ou résiste à l'usage;
Ses principes sont clairs, ses tropes élégans,
Ses accens précisés, et ses modes constans;
Les objets sont décrits par ses termes lucides;
Comme elle a des sons lents, elle a des sons rapides;
Ses tours, pleins de mollesse ou pleins de fermeté,
Exhalent la douceur ou marquent l'âpreté;

Ses féconds substantifs engendrent plusieurs rimes;
Ses adjectifs nombreux ont tous des synonymes,
Et chaque période, où les mots sont classés,
Tire le plus grand jour des articles pressés.
Tantôt elle a du grec les formes arrondies,
Et tantôt du latin les tournures hardies;
Au style figuré des peuples d'Orient
Son style quelquefois se colore en riant;
Là de l'italien elle a la mignardise,
Ou de l'âpre allemand la gothique franchise;
Ici de l'espagnol elle a la majesté,
Ou de l'anglais profond la sombre gravité.
  Quand un bon écrivain la dirige et l'anime
Elle descend au simple ou s'élève au sublime;
Et, docile, elle baisse ou monte d'un degré
S'il faut qu'elle s'arrête au genre tempéré.
  Veut-elle d'un Dieu juste exprimer la colère,
Bourdaloue et Bossuet la font tonner en chaire:
Les pécheurs, foudroyés par ses grands mouvemens,
Redoutent de l'enfer les justes châtimens:
De ses inversions et de ses métaphores
On dirait qu'il s'élance autant de météores
Qui forcent tour à tour les pâles auditeurs
A craindre les regards des sacrés orateurs.
Veut-elle d'un Dieu bon nous peindre la clémence,
Guidant de Fénélon la sensible éloquence,
Au travers d'un chemin de fleurs tout parsemé
Elle nous mène à Dieu par nos pleurs désarmé.

Lui faut-il chez Thémis gagner une victoire,
Noble, persuasive, imposante, oratoire,
Elle appelle Patru, Cochin et d'Aguesseau,
Qui la font triompher dans le sein du barreau :
Tels on a vu jadis Eschine et Démosthènes
Assurer la couronne à la langue d'Athènes
Au milieu de l'enceinte où le peuple assemblé
Frémissait de respect dès qu'ils avaient parlé.
Mais que ne doivent pas à sa rondeur divine
Et le nerveux Corneille et le tendre Racine,
Et le brillant Voltaire et le noir Crébillon!
Euripide et Sophocle en ont baissé le ton.
Elle aida Melpomène; elle aide aussi Thalie
A changer, à polir les mœurs par la folie.
Comme elle a de Molière embelli les tableaux!
Comme elle a de Regnard fait valoir les bons mots!
Comme on l'entend partout sous le masque comique
Varier à propos sa piquante critique!
Elle parcourt le bal de la société,
Fronde le ridicule et dit la vérité.
Qui mieux que La Fontaine a connu sa souplesse!
Et qui mieux que Boileau déploya sa richesse!
Le premier dans la fable a fait briller ses droits;
L'autre de l'art des vers lui fit dicter les lois.
O vous que j'adorai dès que je pus vous lire,
Puissé-je dans ce jour confondre le délire
Des sots qui de ma langue avec impunité
Méconnaissent le charme et la naïveté!

Aidez-moi tous les deux de vos conseils propices!
Sur vos antiques luths guidez mes doigts novices!
De grâce apprenez-moi ces chants mélodieux
Qui du rhythme français font la langue des dieux!
Mais en quoi (j'en appelle aux sincères critiques)
Le grec et le latin sont-ils plus laconiques?
Dieu tient dans un seul mot, et l'homme à son côté
Par un seul mot aussi nous est représenté.
La mémoire et l'esprit, le jugement et l'âme
Viennent par des mots seuls se peindre en traits de flamme,
Et les quatre élémens de ce vaste univers
Se rangent au besoin dans la moitié d'un vers.
Le jour luit d'un seul mot; la nuit règne de même;
Par un seul mot on hait; par un seul mot on aime;
Faut-il faire paraître et la vie et la mort,
Il suffit de deux mots; la périphrase a tort.
Souvent l'idée a l'air de devancer les signes,
Tant on peut énoncer de choses dans deux lignes!
On s'éveille, on se lève, on s'habille et l'on sort;
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche et l'on dort.
Tel dans un hémistiche au haut des cieux s'égare,
Qui retombe au second jusqu'au fond du Tartare.
On est dans un seul vers, comme dans un seul jour,
Sensible, aimé, trahi, consolé tour à tour.
Le temps passe aussi prompt que le mot qui l'exprime;
A rimer un distique à peine je m'escrime,
Que le Présent rapide et le lent Avenir
Derrière le Passé s'empressent de tenir.

La pensée a beau naître et renaître sans cesse,
Le mot Français la suit; il l'atteint, il la presse,
Et dans le cercle étroit d'un son déterminé
Il en fixe à l'instant le sens juste et borné.
Hébreux, Latins, Anglais, Italiens, Grecs, Arabes,
En vain m'étalez-vous tous vos monosyllabes;
Il n'en est point qui soit, pour le vrai grammairien,
Plus étendu que *tout*, et plus petit que *rien*.

Notre langue aux accords tient par son mécanisme.
Zoïle va crier sans doute au pédantisme;
Mais, de monsieur Jourdain rappelant la leçon,
Des lettres je dirai la figure et le son:
Heureux si je pouvais, en pareille matière,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère,
Et, tout en esquivant l'écueil du quolibet,
Jusque dans son berceau montrer notre alphabet!

L'*A*, pour peu qu'on l'appelle, arrivant plein d'audace,
Avant toute autre lettre accapare sa place:
Est-il bref, nul obstacle en chemin ne l'abat,
Et dans sa marche alerte il sonne avec éclat;
De l'accent circonflexe accepte-t-il l'entrave,
Il a dans son pas lent l'allure d'un esclave.
Zoïle rit sous cape, et, d'un air triomphant,
Soutient qu'autant vaudrait citer ce jeu d'enfant
Où la charmante Annette, aussi belle qu'affable,
Aime un amant par A *parce qu'il est aimable;*
Mais dût-il me pincer encor par-ci par-là,
Je suis l'apologiste et l'apôtre de l'*A*;

J'alléguerai d'abord qu'à ce beau caractère
Chaque peuple attacha la joie et le mystère:
Dans son *alléluia* l'Hébreu l'accumula;
Le Turc n'hésita pas à s'écrier *Allah*.
Mais pour accréditer encor plus mon système,
Je dirai qu'à l'aspect de Jéhova lui-même
Au Paradis terrestre alors qu'Adam parla,
Ce fut apparemment l'*A* qu'il articula.

Le *B*, balbutié par le bambin débile,
Semble faire des bonds sur sa bouche inhabile:
Bientôt il l'habitue au bonsoir, au bonjour;
Les baisers, les bonbons sont brigués tour à tour;
A sa bonne Babet il demande sa balle;
Il lui demande à boire et sa belle timballe;
Des *B* les plus mignards son doux babil est plein,
Et d'un bobo, s'il boude, on est sûr qu'il se plaint.
Mais du bègue bavard la langue embarrassée,
Par le *B* qui la brave à chaque instant blessée,
Sur ses bords quelque temps semble le retenir,
Et tout en balançant brûle de le bannir.

Le *C* supplée à l'*S* avec une cédille,
Et vaut la lettre *Q* lorque tout seul il brille;
De tous les objets creux il commence le nom;
Une cave, une cuve, une cruche, un canon,
Une corbeille, un coffre, un casque, une carrière
En sont entr'autres mots une preuve assez claire;
Partout en demi-cercle il court le dos courbé,
Et le *K* dans l'oubli par son choc est tombé.

A décliner le *D* jamais l'enfant ne tarde;
Sa langue sans délai contre ses dents le darde;
Il nomme un lit *dodo;* puis sur le même ton
Il appelle *dada* son cheval de carton.
L'*E* s'évertue ensuite; éclos de notre haleine,
Il a la faculté d'être énoncé sans peine,
Et dans notre langage il est si bien traité,
Qu'il est jusqu'à trois fois dans un mot répété.
Les voyelles ses sœurs sont presque ses sujettes;
Les consonnes sans lui seraient toutes muettes;
Si l'une d'elles seule ose se promener,
Derrière ou devant elle on l'entend résonner.
Fille d'un son fatal qu'enfante la menace,
L'*F* en fureur frémit, frappe, fronde, fracasse;
Elle exprime la fougue et la fuite du vent;
Elle fournit la force au fer qui fouille et fend;
Elle souffle le feu, la flamme et la fumée,
Et ces frimas si froids dont la glace est formée;
Avec le fouet vengeur l'*F* aime à fustiger,
Et frémit quand on froisse un taffetas léger.
Le *G*, qui force l'*R* à courir sur ses traces,
Voit toujours à son gré se grouper les trois Grâces;
Un jet de voix suffit pour engendrer le *G*,
Qui gémit quelquefois dans la gorge engagé,
Mais qui, de l'*I* voyelle allongeant le visage,
L'emprunte pour jouir d'un plus grand avantage.
Le *G* se montrait gai : le *J*, non moins joyeux,
Dirige en se jouant la jeunesse et les jeux.

L'*H*, au fond du palais hasardant sa naissance,
Halète au haut des mots qui sont en sa puissance;
Avec force elle heurte, avec force elle hait,
Mais dans le mot honneur, timide, elle se tait.

L'*I*, droit comme un piquet à titre de voyelle,
Au premier chiffre encore a servi de modèle:
Par l'*I* multiplié vous imitez les cris;
Par l'*I* multiplié vous imitez les ris.

Dépouillé par le *C* de ses droits intrinsèques,
Le *K* devait partir pour les kalendes grecques;
Mais il vit à Kimper de vieillesse cassé,
Et par les Kerkabon constamment caressé.

Oh! combien la seule *L* embellit la parole!
Lente, elle coule ici; là, légère, elle vole:
Le liquide des flots par elle est exprimé;
Elle polit le style après qu'on l'a limé.
Plus on la mêle aux mots, plus la phrase est liante;
La multipliez-vous, c'est une huile luisante
Qui mouille la syllabe, et dont le liniment
Sauve à l'âpre consonne un triste frottement.

L'*M* avec majesté sur ses trois pieds chemine,
Et l'*N* à ses côtés sur deux pieds se dandine;
L'*M* au fond du gosier s'enferme en mugissant;
L'*N* au plus haut du nez s'enfuit en résonnant;
L'*M*, alliée à l'*R*, est propice au murmure;
Le sot par plus d'une *N* ânonne sa lecture;
L'*M* apprend au marmot à nommer sa maman;
L'*N* apprend au marmot à vouloir du nanan.

La bouche s'arrondit lorsque l'*O* doit éclore;
Jourdain quand il l'a dit n'était point si pécore.
L'étonnement, qui naît dans le fond du cerveau,
Emprunte pour sortir le bruit de la lettre *O*.
Ce signe, de l'organe image circulaire,
Transmis sur le papier, peint l'orbe de la terre.
Des chiffres tour à tour quoiqu'il soit le soutien,
Il n'est quand il est seul que le type de rien.

Le *P*, se prévalant de son pouvoir suprême,
En latin présida tous les mots d'un poëme;
Mais dans les vers français, placé plus à loisir,
Qu'il sache précéder la peine et le plaisir;
Qu'il fasse prononcer à l'enfance prospère
Le premier mot de pain et le doux nom de père;
Que la pointe et le pieu, la pique et le poignard
Paraissent par ses soins percer de part en part;
Pour prouver à propos sa pétulance insigne,
Qu'il pousse avec les poings, que des pieds il trépigne;
Qu'il peigne le pétard et la poudre à canon,
Comme il peint lourdement la pesanteur du plomb:
Mais de son plein pouvoir alors qu'il se détache,
Qu'il rivalise l'*F* et se fonde avec l'*H*.

A la suite du *P*, disparu pas à pas,
Le *Q*, traînant sa queue et querellant tout bas,
Se réunit à l'*U* qu'à chaque instant il choque,
Et sur le ton du *K* calque son ton baroque.

L'*R* en roulant approche; elle rend à souhait
Et le bruit de la roue et le refrain du rouet;

Elle imite surtout le fracas du tonnerre;
Vous l'entendez parfois, riante et débonnaire,
Du ruisseau qu'en sa course arrêtent les cailloux,
Retracer le murmure et le léger courroux;
Mais bientôt l'Eridan, la Loire, la Garonne,
L'Euphrate, la Dordogne et le Rhin et le Rhône
La forcent d'exprimer, par ses redoublemens,
La rage de leurs flots grossis de noirs torrens.
Elle roule à son gré le char et la charrette;
A mouvoir la charrue en campagne elle est prête;
Elle sait tour à tour, sur le pavé brûlant,
De Mondor diriger le carrosse brillant,
Et de Damis le fat et de Phryné la folle
Elle emporte au hasard la bruyante cariole.
La brouette en bronchant lui doit maint soubresaut,
Et le rustre lui fait traîner son lourd charriot.
Le barbet, irrité contre un pauvre en désordre,
L'avertit par des *R* avant que de le mordre.
Le rabot par des *R* a de tout temps raclé,
Et le tambour par l'*R* est encor rappelé.

Voici soudain que l'*S* en serpentant s'avance;
A la place du *C* sans cesse elle se lance;
Elle souffle, elle sonne, et sait spontanément
Assimiler le style au simple sifflement.

Le *T* tient au toucher, dont il paraît l'emblème:
Au travail mécanique attaché par système,
Tantôt il fait ouïr le tic-tac du moulin,
Tantôt il fait au loin retentir le tocsin.

Nos toits ont emprunté son antique structure,
Et pour peu qu'on s'obstine à scruter sa figure,
On voit qu'il fut taillé sur le type du *Tau*,
Et qu'il a de tout temps imité le marteau.
Le *V* semble venir du souffle de la vie:
Il a comme consonne une vogue suivie;
Il peint le vol des vents et leur vélocité;
Il n'est pas moins utile en voyelle usité.
Mais des lèvres, hélas! le *V* s'évade vite,
Et l'humble *U*, bien plus lent dans sa modeste fuite,
Alors que l'*H* ajoute à son ton continu,
Est d'un mépris cruel le signal convenu.
Renouvelé du *Xi*, l'*X* excite à la rixe;
Grâce à notre *I* l'*Y grec* n'a plus de poste fixe,
Et, mis malgré son zèle au même numéro,
Le *Z*, usé par l'*S*, est réduit à zéro.

FIN DU CHANT PREMIER.

L'HARMONIE IMITATIVE

DE

LA LANGUE FRANÇAISE.

SUJET DU SECOND CHANT.

Application du système de l'Harmonie imitative au sublime et au tempéré. — Esquisse d'une tempête. — Autres exemples dans les deux genres.

L'HARMONIE IMITATIVE

DE

LA LANGUE FRANÇAISE.

CHANT SECOND.

Déjà de chaque lettre, ou plus lente ou plus vive,
Vous avez reconnu la valeur positive;
Il vous faut maintenant, fidèle à mes leçons,
Rapprocher plusieurs mots pour augmenter leurs sons:
N'allez pas toutefois, outrant un tel système,
Soumettre Richelet aux règles de Barême,
Et tourmenter la langue au point de calculer
Des vers que le lecteur craindrait d'articuler;
Pour prix d'un tel travail, devenu mécanique,
Vous verriez tout à coup l'inflexible critique
Vous mettre en parallèle avec le sec Ronsard,
Ainsi que Chapelain vous laisser à l'écart,

Et, de vos froids écrits confondant l'artifice,
D'un souffle en renverser le bizarre édifice.
De même n'allez point, moderne Dubartas,
Prendre pour harmonie un vain galimatias,
Dire que l'alouette *avec son tire lire*
Vers la voûte des cieux *en tirelirant tire*,
Et faire à la grenouille, en lassant son thorax,
Chanter avec Rousseau *bre ke, koax, koax*;
Et comment voudrait-on qu'en un vocabulaire
Ces burlesques accens eussent le droit de plaire,
Quand Dumarsais lui-même à tort s'est obstiné
A signaler le cri de l'enfant nouveau-né
Par une expression qui de la périphrase
Esquivait tour à tour la lenteur et l'emphase?
Il vit de *mugitus* sortir *mugissement*,
Et fit de *vagitus* sortir *vagissement*.
Hé bien, qui l'aurait cru! la grammaire inhumaine
Flétrit ce mot couvert de la pourpre romaine!
Nous l'avons vu depuis, languissant, délaissé,
Par Wailly, par Restaut également chassé,
Solliciter en vain le droit de bourgeoisie,
Et mourir sur le seuil de notre Académie.
Joignons à cet exemple un exemple plus grand:
Celui qui sur le Pinde, en auteur conquérant,
Consolida du goût les bornes hazardées,
Celui qui vit les mots manquer à ses idées,
Voltaire, à son pays n'a pas fait agréer
Les mots que la raison l'invitait à créer;

Il a cent et cent fois dit que le terme *impasse*
Du terme *cul-de-sac* devait prendre la place,
Et tant qu'il a vécu, dans ses brillans écrits
Cet heureux substantif a charmé tout Paris:
Mais qu'il ose aujourd'hui dans un nouvel ouvrage
Parcourir librement les sentiers de l'usage;
Le vieux mot cul-de-sac est là pour le borner,
Et sur ses pas bien vite il le fait retourner.

Ainsi donc parmi nous la langue est assez riche;
Il faut qu'on y cultive, et non qu'on y défriche:
Ce ne sont pas des mots qu'il faut imaginer;
Ceux qu'on nous a transmis sachons les combiner;
Sachons en composer un langage flexible,
Qui peigne, noble ou simple, agréable ou terrible,
Et le bruit des combats et la paix des hameaux,
Et le feu de la foudre et la nuit des tombeaux.
O toi, de tous les sons source pure et première,
Toi dont la main puissante a versé la lumière
Sur les mondes nombreux soumis à tes regards,
Toi qui fais résonner tous leurs orbes épars,
Soleil, de tes rayons échauffe mon génie:
J'entendrai dans ton char la céleste harmonie;
Je pourrai comme toi, planant sur l'univers,
Imprimer son accord au chaos de mes vers,
Et, de tous les accens imitateur fidèle,
Ecouter la Nature, et m'énoncer comme elle.

Et toi, sexe divin, dont l'organe flatteur
Ajoute à notre langue un charme séducteur,

Toi qui dans le discours à l'oreille enchaînée
Prodigues les trésors d'une harmonie innée,
Toi qui, si l'Amour dicte, écris bien mieux que nous,
Pour capter ton souris j'embrasse tes genoux.
Je sais que d'ordinaire un sujet didactique,
Lié dans tous ses points par un fil méthodique,
Près du code amoureux par Ovide tracé
N'est qu'un froid canevas dont ton œil est blessé;
Mais j'abandonne enfin l'aride théorie.
Daigne entrer avec moi dans l'humble galerie
Où ma muse, au hasard exerçant ses pinceaux,
Veut à ton indulgence offrir quelques tableaux.

Eole a dit aux vents : Tourmentez la Nature;
Et des flancs caverneux de sa retraite obscure
S'élançant à la fois comme des conjurés,
Ils vont tous accomplir leurs forfaits séparés:
Ceux-ci de l'Océan dessèchent les rivages;
Ceux-là poussent les flots jusqu'au sein des nuages;
D'autres changent le sable en épais tourbillons;
D'autres roulent Cybèle entre leurs bataillons;
Eurus, échevelé, siffle de plaine en plaine,
Et brûle les moissons qu'approche son haleine;
Les sinistres autans, par des hurlemens sourds,
Ebranlent des cités les palais et les tours;
Il n'est pas même, hélas! jusqu'au badin Zéphire,
Qui le long des bosquets aimait tant à sourire,
Qu'on n'entende grossir ses accens indiscrets
Pour faire frissonner le faîte des forêts;

Mais l'Aquilon surtout lutte contre les voiles;
Qu'on les hisse, il se glisse au milieu de leurs toiles,
Les déchire aux regards du pilote irrité,
Insulte sans relâche à sa dextérité,
Rompt la rame rebelle et le câble qui crie,
Et, sur les mâts tremblans redoublant de furie,
En dépit de Plutus, dans le gouffre des eaux
Abîme en un clin-d'œil les plus riches vaisseaux.
Telle est de tous les vents et la force et l'audace:
Leur souffle est meurtrier, soit qu'il brûle ou qu'il glace,
Et dès que le concert de leurs longs sifflemens
Est un signal de guerre entre les élémens,
De leurs complots affreux craignant la triste issue,
Pour soutenir le globe Atlas essoufflé sue.

Derrière le rideau du noirâtre horizon
Trop longtemps a frémi le tonnerre en prison:
D'abord la pluie en l'air, large, mais dispersée,
S'écarte au gré des vents, contrairement chassée;
Les nuages, bientôt convertis en torrens,
Amortissent la voix des fougueux ouragans;
Et malheur à Cérès si le ciel, pêle-mêle,
Prodigue ici la trombe, et là des grains de grêle!
Flétris en divers lieux par ces divers fléaux,
Feuillage, fruits et fleurs s'affaisent par monceaux;
La nuit règne en plein jour. La foudre vagabonde,
Ebranlant les échos de la voûte du monde,
Du midi jusqu'au nord, du levant au couchant
Roule de monts en monts, et bondit en grondant

Elle approche, et tandis que les agneaux débiles
En groupes dans les prés s'étendent immobiles,
Près du taureau qui fronce un sourcil menaçant
Le bœuf presque debout rumine en mugissant:
On respire à la ronde et salpêtre et bitume;
Le nuage au nuage et se frotte et s'allume;
L'atmosphère n'est plus qu'un océan de feu.
Chaque mortel sans doute outragea quelque dieu,
Et Jupiter a dit : Que l'univers succombe!
Le tonnerre vengeur éblouit, roule, tombe,
Et, d'éclats en éclats prolongeant son fracas,
D'un trépas clandestin frappe tout sur ses pas.
Craignons de chaque éclair les lueurs incertaines;
Pan lui-même en tressaille au milieu des Ardennes.
Dans les bras de Neptune ils voudraient s'élancer
Ces vieux rocs que la foudre ose au loin menacer.
Jura, toi qui planais jadis sur la tempête,
La neige en vain s'obstine à protéger ta tête;
Il ne te reste plus, en cet affreux moment,
Qu'à te précipiter dans le Rhône écumant.
Du tonnerre en repos tous les carreaux renaissent;
Le globe est embrasé; les cités disparaissent:
L'homme et les animaux, que la stupeur confond,
Gardent d'un pôle à l'autre un silence profond;
Mais sur ses fondemens la Nature, tremblante,
Dans la peur du chaos, jette un cri d'épouvante.

La tourmente a cessé; le calme sur les flots
Doit rétablir aussi le calme dans les mots;

Dès lors on n'entend plus ces consonnes terribles
Dont le choc alarmait les voyelles paisibles;
Et mon style, adouci, redevient aussi pur
Que le clair horizon qui reprend son azur.
La nuit emporte au loin les restes de l'orage,
Et Flore me dévoile un riant paysage.
Heureux de ressaisir mes pipeaux villageois,
J'imite dans les prés, j'imite dans les bois
Théocrite et Moschus, et Virgile et Vanière;
Et lorsque je parviens à saisir leur manière,
Par les diminutifs fréquens chez Goudouli
Je tâche que mon vers soit encore embelli:
Je fais avant le jour *aux jeunes bachelettes*
Cueillir presque à tâtons *naissantes violettes;*
Je fais dans les taillis, *auprès des ruisselets,*
Gazouiller des milliers de gentils oiselets;
Par des rossignolets je fais bénir l'Aurore.
Le globe exprès pour moi de nouveau semble éclore;
Si le lièvre inquiet, avant l'homme éveillé,
Broute un frais serpolet par la brume émaillé,
Le soleil précipite à l'instant sa retraite
En faisant à ses yeux reluire une houlette.
Ce sera, voyez-vous, la houlette d'Eglé:
Ses moutons sont conduits par Mouflard essoufflé,
Tandis qu'à quelques pas, vers le bois solitaire,
Pieds nus, cheveux épars, Mœris, son jeune frère,
Chantant par habitude ou sifflant par ennui,
Mène quelques chevreaux, pétulans comme lui;

Et le frère et la sœur, au travers les broussailles,
A l'humble noisetier vont livrer cent batailles.
Plus loin, triste et courbé, d'un air morne et pensif,
Leur père de ses bœufs presse le pas tardif;
Sa chevelure blanche ombrage sa charrue,
Et cache aux citadins le sang que son front sue
Quand il veut arracher les bienfaits de Cérès
Du sable et des cailloux des plus ingrats guérets.
Retournons près d'Eglé pour chasser ces images:
Mais Eglé n'est plus seule; on lui rend des hommages;
Palémon et Lubin, couronnés de lilas,
A l'envi l'un de l'autre exaltent ses appas.
Plus l'amour modulé découle de leurs flûtes,
Plus la belle est sensible à leurs galantes luttes;
Moins pour les émouvoir que pour les appaiser,
Elle accorde à tous deux un innocent baiser.
Et c'est ici qu'il faut que le poëte impose:
Qu'il peigne le doux choc de leurs lèvres de rose,
Si bien que le lecteur, qui les guette à l'écart,
Au bruit de ce baiser croie en avoir sa part.
Mais où suis-je, et quel baume a coulé dans mon âme!
Mes sens sont pénétrés d'une subtile flamme;
Et le calme des lacs, et le bruit des ruisseaux,
Et l'azur de l'Olympe, et le cristal des eaux,
Et le murmure lent du vagabond Zéphire,
Et des pinsons joyeux l'harmonieux délire,
Tout anime à la fois et mon luth et mes chants:
Mes vers étaient corrects; ils vont être touchans.

Chacun a sa méthode, et, je le dis sans feinte,
Jamais je ne saurais dans une étroite enceinte,
Au-devant d'un pupitre avec gêne placé,
Coudre mètre sur mètre, enthousiaste glacé;
Pour avoir l'air profond affecter un air bête;
Appeler une idée en me frottant la tête;
Créer mon premier vers d'un coup de pied fécond,
A mes ongles rongés demander le second,
Et pour me soulager lorsque Phébus m'agite,
Un Richelet en main prendre la rime au gîte:
Pégase, impatient, franchit un cabinet,
Et l'eau de l'Hélicon gèle au fond d'un cornet.
Des bords de la Garonne aux bords de la Charente
Ce poëme naissant a vu ma muse errante
Invoquer l'Amitié, la Nature et l'Amour;
Maintenant, que je veux qu'il paraisse au grand jour,
Apollon à Neuilly me sourit en cachette:
Tel qui rime à Paris serait ici poëte.
D'un climat tempéré respirant la douceur,
J'y laisse mon esprit aux ordres de mon cœur;
Loin des petits auteurs et des grandes coquettes,
J'y compose en plein air sans livre et sans tablettes.
Aristarque jamais n'est là pour me navrer,
Et toujours ma maîtresse est là pour m'inspirer.
Dans le creux du vallon si Gessner m'accompagne,
J'espère atteindre Pope au haut de la montagne,
Là les vers sont plus purs et plus audacieux,
Et, debout sur le globe, on les déclame aux dieux.

Quand sur de tels sommets je domine la terre
Si quelqu'un me disait : Peins le bruit de la guerre,
Egal à mon sujet, je lui pourrais, je crois,
Dans mes vers belliqueux faire entendre à la fois
Les rebonds des boulets, le sifflement des balles,
Les bombes, les canons, les tambours, les timbales,
Et le hennissement des chevaux haletans,
Et l'écroulement sourd des créneaux chancelans,
Des femmes, des enfans les clameurs inutiles,
Et des vieillards cachés les prières stériles,
Et des glaives croisés le fréquent cliquetis,
Et des soldats meurtris les lamentables cris,
Et le fatal clairon de l'altière Bellone,
Et dans la ville en feu la cloche monotone,
Dont le timbre argentin, tintant soir et matin,
Implore des hameaux le secours incertain.

Quant à vous qui doutez que la langue française
Puisse pour la terreur valoir la langue anglaise,
Rival du sombre Young, je vais au crayon noir
Vous tracer ce qu'en rêve autrefois j'ai cru voir :
Une chartreuse immense à mes yeux s'est offerte,
Et la porte à minuit gémissait entr'ouverte;
Je la pousse en tremblant; je parcours mille arçaux
Où la lune, au travers des rougeâtres vitraux,
Sur le bronze éclatant des sépulcrales urnes
Répandait à grands flots ses rayons taciturnes.
Dévoré par les vers, et non plus par l'orgueil,
Le cadavre d'un riche au bord de son cercueil

S'avance, et par un cri me demande une larme:
Un seul de mes sanglots et l'appaise et le charme.
Bientôt de tous côtés cent fantômes divers
De la même supplique importunent les airs:
L'ombre d'un roi s'éveille, et de son mausolée
Descend jusques à moi pour être consolée:
Un groupe de savans m'implore au nom des arts:
Mais un pauvre à leur suite a fixé mes regards;
Soulevant d'une main la pierre qui l'opprime,
« Arrête, me dit-il, étranger magnanime;
« Un instant, s'il se peut, songe à moi par pitié;
« Parens, amis, enfans, ils m'ont tous oublié!»
C'en est trop; je m'arrache à ces plaintes funèbres;
D'une profonde nuit j'invoque les ténèbres,
Tant mon cœur oppressé souffre de voir souffrir
Ces spectres affamés d'un peu de souvenir!

Oh! combien des bergers la tombe est plus tranquille!
La mort les rangea tous dans un commun asile,
Comme eux-mêmes jadis, dans un commun bercail,
Faisaient rentrer le soir leur docile bétail.
Le temps les a couverts d'un tapis de fougère,
Et la terre à leurs os paraît toujours légère.
Par la religion rappelés tous les ans
Aux pleurs de leurs amis, aux pleurs de leurs enfans,
Ils n'entendent jamais les clameurs de l'envie,
Et dorment dans l'espoir d'une meilleure vie.

FIN DU CHANT SECOND.

L'HARMONIE IMITATIVE

DE

LA LANGUE FRANÇAISE.

SUJET DU TROISIÈME CHANT.

Application du système de l'Harmonie imitative au genre simple et au style badin. — Essais d'imitation du bruit des métiers, du son des instrumens, de l'écho et des cris des animaux.

L'HARMONIE IMITATIVE

DE

LA LANGUE FRANÇAISE.

CHANT TROISIÈME.

A PLUS d'un examen ces vers furent soumis,
Et, si j'en crois le goût de sévères amis,
J'ai prouvé que la langue, avec art combinée,
Tantôt impérieuse et tantôt dominée,
Par des sons inégaux, non moins facilement,
Pouvait peindre au besoin l'horreur et l'agrément.
Mais, refusant de moi l'exemple et les préceptes,
Nos doctes Bavius, nos Zoïles ineptes,
Soutiendront qu'il n'est point de termes expressifs
Propres à rappeler aux lecteurs attentifs
Le fracas des métiers, les cris du quadrupède,
Et le son qu'en secret chaque instrument possède:

Hé bien! j'insisterai par des essais nouveaux;
J'oserai défier mes antiques rivaux;
Et si quelque succès couronne mon audace,
A mes contemporains je demande une grâce;
C'est que les envieux cessent de me troubler;
Au pied de l'Hélicon je me borne à voler.
Si de l'artificier l'on m'impose la tâche,
Qu'on n'imagine pas que ce défi me fâche:
J'assiége mon jardin; mille ardens serpenteaux
S'élancent au travers de tous mes arbrisseaux:
Aux lois de Galilée un soleil réfractaire
Tourne autour de son axe au centre du parterre;
Mais déjà ses rayons décroissent à l'entour
De son disque rougi, qui s'éteint sans retour:
La gerbe, par des jets de bleuâtres étoiles,
Semble outrager la nuit et fait pâlir ses voiles;
Verticale, elle brille, et ne redoutez pas
Que sa fécondité lui donne le trépas;
Sa tombe est un trésor qui jamais ne s'épuise;
Et, semblable à l'oiseau que la fable éternise,
Quand on ne l'entend plus on la revoit encor
Se consumer sans cesse en étincelles d'or.
Est-ce enfin le bouquet que de moi l'on réclame,
En nappes dans les airs je déroule la flamme,
Et, contre Flore en pleurs secouant ses cheveux,
De bombes sans péril Vulcain vomit les feux,
Tandis qu'au haut du ciel chaque agile fusée
Jaillit en se jouant de sa prison brisée,

Traîne un sillon dans l'ombre, et, baissant tôt ou tard,
S'arrête, éclate, et meurt dès que son pétard part.
Faut-il, en forgeron chauffant une fournaise,
Enflammer comme il fait la pétillante braise,
Que mes flasques soufflets, l'un après l'autre enflés,
Ronflent en chassant l'air dont leurs flancs sont gonflés,
Qu'entre sa double dent la tenaille mordante
Au milieu du foyer pince la barre ardente,
Dans cet étang dont l'eau va fumer et frémir
Je forcerai bientôt ce fer rouge à gémir.
Me fais-je serrurier, la lime que j'apprête
D'un clou d'abord meurtri rive en criant la tête;
D'un amas de ressorts et de vis et d'écrous
Pour l'avare aux aguets je forge des verroux;
Je traîne sur ses gonds une grille indolente;
La rampe en longs barreaux grâce à mes soins serpente.
Tantôt du taillandier, tantôt du maréchal
Imitant par des *T* le travail matinal,
Je lève un lourd marteau que l'élégant Delille
Précipite en trois temps à l'instar de Virgile,
Et dont le tintamare, à mon tympan fatal,
Semble aider le métal à dompter le métal.
Hantant les bûcherons de la forêt voisine,
Je manie ainsi qu'eux la coignée assassine;
Je brave s'il le faut le hâle du midi:
Chaque fois que mon bras hasarde un coup hardi,
Le son qu'en haletant de mes poumons j'arrache
Paraît hâter encor le tranchant de ma hache.

Mais me garde le ciel d'entendre fréquemment
Auprès de mon logis construire un bâtiment!
C'est, il faut l'avouer, une cacophonie
Que de peindre en tout temps dédaigna le génie:
Au reste si Phébus s'est jadis fait maçon,
On peut à ces détails descendre sans façon.
Voyez ce malheureux, suant et presque étique,
Courbé sur les moellons qu'il pique et qu'il repique:
Cet autre, du soleil défiant le courroux,
Par un marteau tenace attaque à petits coups
D'une pierre en repos l'inébranlable masse
Sur un tertre de paille assis comme par grâce:
Cet autre à tour de bras, dès que le jour a lui,
Au milieu d'un gros roc étendu devant lui,
Traîne une longue scie auparavant graissée,
Qui s'avance docile et rebrousse ébréchée
Si, par l'eau que la pierre en moins d'un clin d'œil boit,
Il n'a soin d'arroser le fer trop à l'étroit.
Survient-il un sculpteur, ce nouveau Praxitèle,
Exerçant son ciseau sur le marbre rebelle,
Suscite sans pitié des sons si discordans,
Qu'ils me blessent l'oreille et m'agacent les dents.
A tourner son long cou plus cette grue est prompte,
Plus sa base se plaint du fardeau qu'elle monte;
Le cric s'accroche au poids qu'il soulève aisément,
Et triple à chaque tour son triste grincement.
Voici qu'un menuisier, non sans quelque malice,
Prétend à sa manière accroître mon supplice.

Sur un ais tortueux, qui s'aplanit bientôt,
Il promène en raclant son rapide rabot,
Et dans chacun des trous que vient d'ouvrir sa vrille
A grands coups de maillet il presse une cheville.
Je veux fuir; près de moi voilà pour mon malheur
Que le hasard dirige un perfide émouleur,
Qui sur sa meule en feu par un jeu qui l'amuse
Aiguise les outils de si près qu'il les use.
Puisse-t-il, entre nous, les repasser si bien
Que pour me rendre sourd il n'en reste plus rien!

Si pour me reposer je gagne mes pénates,
De quel bruit différent, cher Bacchus, tu me flattes!
Rompant son fil d'archal, le Champagne, élancé,
Cherche à se joindre en l'air à son bouchon chassé;
Mais quand d'un vieux Bordeaux la liqueur plus vermeille
Découle du gouleau d'une oblongue bouteille,
De ses flots, l'un de l'autre au passage jaloux,
Mon gobelet en main, j'admire les glouglous.

On est quand on a bu plus propre à la musique,
Et je peindrai les sons que ce bel art m'indique.
Je les réveillerai ces nombreux instrumens
Chez l'indolent luthier suspendus et dormans:
Dans les flancs de ceux-ci je vois entrer Eole,
Et les nerfs de ceux-là se tendre à ma parole;
Déjà vers moi par troupe ils semblent accourir;
Je leur donne un moment pour mieux se réunir,
Et pour les ranger tous sur une ligne égale,
Le tambour en roulant battra la générale.

C'en est fait ; s'agit-il de les voir défiler,
Ils suivront l'ordre exact que j'ai su leur régler.
Au dos d'un fier coursier ces timbales jumelles
Ont provoqué mes coups sur leurs plans parallèles;
Les bonds de ma baguette en tirent deux tons sourds;
L'airain qui les entoure en murmure toujours.
Jusqu'à ce que Pleyel sous ses doigts le retienne,
Avec un flegme anglais le forté se promène,
Et nargue, fils ingrat, le rude clavecin.
La cymbale après lui froisse un double bassin;
Et, roi des instrumens, le violon sonore,
Subjugué par Viotti, devient plus fier encore.
Le trombon, le tamtam, le hautbois, le clairon
Auprès du cor ronflant marchent en escadron.
Ou je me trompe fort, ou la longue trompette
Précède avec orgueil l'allègre clarinette;
Et le fifre, fidèle à prendre le dessus,
Par force de ses flancs fait fuir des sons aigus.
Heureusement pour moi cette flûte enchantée,
Par les lèvres de Rault soudain sollicitée,
Exhale tour à tour de son tube charmant
Des sons que l'on prendrait pour un roucoulement.
Raclée à tour de bras, la grosse contrebasse
M'électrise à l'envi du serpent que je chasse:
Mais le violoncelle, adouci par Duport,
A mes nerfs irrités rend leur premier accord.
Honneur soit en tous lieux à la harpe élégante,
Qui reçut de David une forme imposante,

Et qui vingt fois sans doute en de royales mains
Depuis son origine a charmé les humains!
A l'approche d'Inner, sensible, elle s'accorde;
Et si ses doigts légers, errans de corde en corde,
Daignent faire l'essai de son expression,
Que de sons vont survivre à leur vibration!
Sous le balcon d'Inès, plaintive mandoline,
Sers l'amant patelin lorsque le jour décline.
Que le cistre trop sourd, bourdonnant à l'écart,
Respecte la guitarre aux ordres de Guichard.
Tandis qu'en sautillant une touche subtile
Interroge à tâtons le tympanon docile,
Qui te méconnaîtrait, enjoué tambourin?
Tu suis du galoubet le folâtre refrain,
Et quand sous l'oranger la Provençale agile
S'élance dans les airs, émule de Camille,
Tu prescris la cadence à ses pieds délicats;
Le gazon se relève, et nous cherchons ses pas.

Peste soit du fausset de l'aigre cornemuse,
Qui meurt lorsque l'haleine au soufflet se refuse!
Nos modernes Sylvains la fêtent dans les bois;
Mais le seul Pourceaugnac peut sauter à sa voix.
Substitut portatif de la cloche en retraite,
A force de ressorts la cresselle indiscrète
Court le Mercredi-Saint relancer dans ses draps
Le gros chanoine Evrard, ivre du Jeudi-Gras.
Dieux, quel charivari! les castagnettes claquent;
La guimbarde frémit entre les dents qui craquent,

Et, tout près du triangle à contre-temps frappé,
La vielle de Fanchon plaît au peuple attroupé.
Mais je n'ai vu passer ni les cloches, ni l'orgue;
Il faut céder sans doute à leur très-sainte morgue:
Pour les chercher moi-même à l'église je cours.
Provoquons ces bourdons qui dorment dans les tours:
A ces câbles grossiers, sonneur, cours te suspendre;
Si tu sais tour à tour perdre terre et descendre,
Sur les bords du métal, prompt à nous étourdir,
J'entendrai les battans tomber et rebondir.
Si la tâche est trop forte, et que tes bras débiles
Abandonnent en l'air les cloches immobiles,
Sous leurs voûtes d'airain le vent doit, engouffré,
Même après leur repos murmurer concentré.
Mais quels savans accords et quelle mélodie
Réveillent tout à coup mon oreille engourdie!
Balbâtre et Charpentier, d'un geste impérieux,
Maîtrisent le clavier d'un orgue harmonieux;
Du temple qui résonne ils ébranlent la voûte;
On croirait que du ciel ils ont trouvé la route,
Et que les airs pieux, échappés de leurs mains,
Montent comme un parfum jusqu'au trône des saints.
Ainsi des instrumens, ou sacrés ou profanes,
J'ai tâché d'imiter les différens organes.
Voici que le sifflet se prétend insulté,
Parce qu'il est lui seul de la liste excepté.
Sors, sinistre instrument; nous savons que l'Envie
S'unit avec Cacus pour te donner la vie;

Tous deux t'ont enseigné ces sombres sifflemens,
Communs aux assassins aussi bien qu'aux serpens.
Nous t'avons vu depuis, assouvissant ta haine,
Tantôt dans les forêts, et tantôt sur la scène,
Contre un seul voyageur rallier cent filoux,
Et contre un seul auteur stimuler cent jaloux.
J'entends derrière moi l'écho qui se désole :
Ce que l'ombre est au corps il l'est à la parole :
Invisible habitant ou d'un mur ou d'un bois,
Il décroît tour à tour jusqu'à cinq à six fois;
Il retrace à l'oreille une imparfaite image
Des bruits de la nature ou des sons du langage,
Et pour les répéter il perd si peu d'instans,
Qu'on croit quand il répond parler en même temps.
Lecteur, laisse en beaux vers l'ingénieux Ovide
Prodiguer le mensonge à ton esprit avide;
Je prétends sur l'écho te révéler sans fard
Des secrets qu'à coup sûr tu n'as lus nulle part.
Peins-toi le premier soir du premier jour du monde,
Où le globe, plongé dans une paix profonde,
Sous les rayons de l'astre, émule du soleil,
S'argente aux yeux d'Adam qui résiste au sommeil:
Il veut fuir, mais en vain; quelque part qu'il avance,
A la faible clarté que la lune dispense
Sur la terre et dans l'air il voit les animaux,
Chancelans tour à tour, céder tous au repos,
Et lui-même, au milieu d'une forêt discrète,
Il écoute, étonné, la nature muette.

Tourmenté malgré lui d'un souci curieux,
Il lève en soupirant ses deux mains vers les cieux:
O mon maître! dit-il, quel est donc ce silence?
Silence, dit l'écho, qui prend alors naissance.
Que fait le premier homme à ce bruit passager?
(On ignorait encor la peur et le danger.)
Il visite avec soin la forêt toute entière:
Ah, pauvre Adam! dit-il, c'est à toi de te taire;
Quel autre que ton Dieu peut répondre à ta voix?
Ta voix, reprend l'écho renouvelant ses droits.
Adam s'occupe encor d'une recherche vaine;
Mais le sommeil surprend sa paupière incertaine.
Eve demain matin préviendra ses désirs,
Et l'écho, plus discret, taira tous leurs plaisirs.

Du simple et du badin combinant l'avantage,
Je vais des animaux copier le langage,
Et d'être au moins naïf je forme le souhait.

Hérissant sa crinière, et balançant son fouet,
Le monarque des bois, soit qu'on passe ou qu'on entre,
Par des rugissemens fait retentir son antre;
Le léopard farouche et le tigre irrité
Frémissent en chorus près de sa majesté:
Et ce vieux loup à jeun, dont les forces chancellent,
Heurle dans l'ombre épaisse où ses yeux étincellent
En vain pour le dresser a-t-on muselé l'ours;
Soyez sûr que l'ingrat, qui s'en souvient toujours,
Même quand sur deux pieds il trépigne en cadence,
Gronde et garde une dent à son maître de danse.

Mais d'un crayon rapide esquissons le cheval.
Ah, Virgile! pardonne à ton jeune rival;
Je voudrais t'égaler quand ton Pégase agile,
Traversant l'hexamètre au galop du dactyle,
Quatre à quatre, en plein champ, me retrace à son gré
Et l'empreinte et le bruit de son pas mesuré.

Sur les gazons fleuris que le taureau bondisse;
Auprès de sa génisse, amoureux, qu'il mugisse.
Je vais encore ici, mettant Virgile à neuf,
Faire au bout d'un vers lourd tomber le pesant bœuf,
Et parmi les moutons, qui bêlent pêle-mêle,
Faire au frêle agnelet essayer sa voix grêle.

Entendez murmurer le timide chevreau
Quand il broute l'herbette ou ronge l'arbrisseau:
Ravi par un barbare à sa mère qui meugle,
Le veau, prêt à mourir, verse des pleurs et beugle.

Souffrez qu'Aliboron, clopinant, ricanant,
Et bravant le bâton d'un maître chagrinant,
Ouvre une large gueule et s'évertue à braire.
(Le bon Jean l'admettait dans la fable légère.)
Mais quel vil animal allonge son grouin?
Ah, c'en est trop! recule, et va grogner plus loin,
Toi qu'ont toujours chassé par un instinct semblable
Les Français de leurs vers, et les Juifs de leur table!

Aux portes de Crésus, au combat du taureau,
Et sur les boulevarts qui bordent Saint-Malo,
Faites comme Cerbère aboyer le bouldogue:
Mais du petit barbet que la voix soit moins rogue,

Et quand chez Pénélope Ulysse de retour
Sourit au vieux témoin de son fidèle amour,
Au-devant du guerrier qu'il s'élance, qu'il jappe,
Et lèche avec transport son manteau qu'il attrape.
Le chat près du barbet vient de se mettre à point,
Et de les séparer je n'entreprendrai point.
De Rominagrobis, qui grommèle et qui jure,
Caressez prudemment l'ondoyante fourrure:
Le fourbe étend sa griffe et roule de gros yeux;
Chassez sur le pallier cet amant furieux;
De degrés en degrés qu'il poursuive sa belle,
Et la nuit, s'il le veut, qu'il s'en aille avec elle,
Miaulant au sabbat ses violens désirs,
Griffer tous les matous rivaux de ses plaisirs.
Que le singe, unissant la malice à l'audace,
Fasse en grinçant des dents grimace sur grimace;
Ce grotesque animal, fier de nous ressembler,
S'enroue en s'indignant de ne pouvoir parler.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

L'HARMONIE IMITATIVE

DE

LA LANGUE FRANÇAISE.

SUJET DU QUATRIÈME CHANT.

Application du système de l'Harmonie imitative au bourdonnement des insectes et au cri de certains oiseaux. — Episode dans le style simple. — Conclusion du Poëme.

L'HARMONIE IMITATIVE

DE

LA LANGUE FRANÇAISE.

CHANT QUATRIÈME.

C'est peu d'avoir rendu les cris du quadrupède;
A ce premier travail qu'un autre ici succède;
Car tous les animaux articulent des sons;
Alors que je dis tous, j'excepte les poissons,
Et sans doute jadis ils ont eu leur langage:
Suivant maint fabuliste, au temps du premier âge
La pesante baleine et le dauphin léger
Dialoguaient ensemble au lieu de se manger;
Mais lorsque Jupiter, moins en père qu'en juge,
Versa sur l'univers les torrens du déluge,
Les poissons, relégués dans leur propre élément,
Se vantaient d'échapper au commun châtiment;

Et ce dieu, tout à coup leur imposant silence,
Leur ravit pour toujours, dans sa juste vengeance,
Le signe de l'effroi, le signe du désir,
Le cri de la douleur et l'accent du plaisir.
 Prends courage, ô ma langue, ô langue imitative!
Deviens plus que jamais simple, douce et naïve;
Si l'insecte et l'oiseau sont imités par toi,
Tu ne me verras plus t'imposer d'autre loi.
 Je laisse au gré du vent l'abeille vagabonde
Varier le matin son murmure et sa ronde;
Mais lorsque sur le soir un sonore bassin
Aura sous chaque abri réuni chaque essaim,
Pour entendre frémir ces graves républiques
J'oserai m'approcher des ruches politiques,
Et je pourrai peut-être, en espion indiscret,
Sans troubler leur travail surprendre leur secret.
 Il bourdonne à propos ce frélon parasite,
Pirate obscur des fleurs qu'à respirer j'hésite:
Mais cette guêpe avide, au banquet de Comus,
De Pomone en cachette outrage les tributs;
Sans quartier dans la chambre il faut qu'on l'emprisonne;
Qu'elle meure en rasant la vitre qui résonne!
Dans un blé vaste, aux yeux du meunier qui la suit,
La sauterelle agile en criant se trahit;
Et le grillon frileux, bloti dans la farine,
Fait tant par son babil qu'au crible on l'extermine.
 Mais déjà les oiseaux m'appellent tour à tour;
Confondons la volière avec la basse-cour.

Ne croyez pourtant pas que, de mon plan esclave,
J'espère en déclamant noter ici l'octave,
Et contrefaire au vrai le sublime refrain
Du savant rossignol et du tendre serin;
Eh! quel homme atteindrait jamais à leur ramage!
C'est le beau sexe seul qui dans la fleur de l'âge
Leur dispute à bon droit le talent de chanter:
A Trial appartient l'art de les imiter.
Mais il est des oiseaux d'une classe vulgaire
Dont la voix plus bizarre a plus de caractère.
  Le long de ce grand mur, qu'il arpente à son gré,
Que le paon orgueilleux, par l'orage inspiré,
Lance par intervalle un accent lamentable,
Tandis que la pintade, en cage inconsolable,
Exhale son ennui par un son plus perçant
Que celui du ciseau sur un marbre glissant.
  L'aube n'a pas plutôt des cabanes rustiques
Argenté le sommet par ses lueurs obliques,
Que deux coqs commensaux par leur cri matinal
D'un combat singulier se donnent le signal:
Au travers du fumier les deux champions s'avancent;
A grands coups d'éperon l'un sur l'autre ils s'élancent:
Souvent le plus coquet est le plus fortuné;
Les poules à l'envi l'ont déjà couronné,
Et ce vainqueur superbe en chantant sa conquête
Comme un drapeau flottant balance en l'air sa crête.
  J'entends mille aras verts, de mon oubli fâchés,
Siffler en grasseyant sur leurs bâtons perchés.

Que ne puis-je, ô Ververt, te faire ici paraître!
Mais tu ne parles bien qu'avec Gresset ton maître.
Peut-être à ton défaut Jacquot, mon perroquet,
Pourra-t-il un moment plaire par son caquet:
S'il pénètre à la cour d'un prince brave et juste,
Jacquot dit gravement : *Bonjour, César-Auguste.*
Si quelque jouvencelle au minois gracieux
Daigne gratter Jacquot d'un doigt officieux,
Jacquot n'est point ingrat, et répète sans cesse:
Jacquot, donne la patte à ta belle maîtresse.
On n'entend point Jacquot déshonorer sa voix
Ou par une F infame, ou par un B grivois;
Mais lorsque Bavius de boutique en boutique
Va colportant dans l'ombre un libelle caustique,
Jacquot dit : *Fouettez fort;* et, s'il fait l'étonné,
Jacquot ajoute encor : *Drôle, as-tu déjeuné?*
  Dans le fond des forêts, émule de l'orfraie,
Ermite d'un vieux tronc, que le hibou m'effraie;
Que la chouette choisisse un ton plus déchirant,
Et que le vieux coucou, d'arbre en arbre courant,
D'un cri que la coutume érige en noir présage,
Aux maris courroucés fasse un lugubre hommage.
  Quand la nuit sur le globe étend son voile gris,
Je vous entends frémir, tristes chauve-souris:
Ah! frôlez mon chapeau puisque c'est votre usage;
Mais de ce pauvre au moins respectez le visage;
Au déclin d'un beau jour, pour cesser de souffrir,
Il s'endort en plein champ sur la foi du zéphir

Volez, volez plutôt par cette cheminée;
Vous pourrez sans remords, ô filles de Minée!
De ce Midas qui ronfle ébranler les rideaux,
Raser sa longue oreille et flétrir ses pavots.
Que le dindon glouton glousse en faisant la roue;
Que la canne criarde en barbotant s'enroue;
Que l'oie au Capitole, oisive dans son coin,
En déployant sa voix avertisse au besoin;
Que le merle et le geai jasent avec l'agasse;
Seul dans un vers braillard que le corbeau croasse;
Que la caille en trois temps siffle, et que la perdrix
Par des accens coupés convoque ses petits;
Que le ramier plaintif, perché sur sa tourelle,
Du matin jusqu'au soir roucoule en sentinelle,
Et que la tourterelle en soupirs amoureux
S'exhale pour répondre à ses tons douloureux;
Mais que le beau pigeon goûte une pure ivresse;
Il est apprivoisé pour peu qu'on le caresse;
Il est tendre et sensible, il pleure, et plût au ciel
Que l'homme ainsi que lui n'eût jamais eu de fiel!
Non loin des prés fleuris qu'arrose la Charente,
Lieux charmans où le soir l'ombre d'Ausone, errante,
Du brave d'Epernon prend l'ombre par la main,
Et va sous les débris d'un vieux cirque romain
Du Saintongeois moderne admirer en silence
L'esprit héréditaire et la rare vaillance,
S'élèvent deux châteaux l'un à l'autre opposés,
Par un bois vénérable autrefois divisés.

D'un rigoureux tuteur esclave trop docile,
Eustelle habitait l'un, et l'autre était l'asile
Du jeune comte Eutrope, héritier séducteur,
Et du champ des beaux-arts zélé cultivateur.
Eustelle, à dix-sept ans d'une beauté parfaite,
N'avait rien pour charmer l'ennui de sa retraite
Qu'un pigeon qui les soirs en revenant du bois
Pour atteindre à sa bouche escaladait ses doigts:
Ainsi donc l'innocence élevait l'innocence;
Leurs plaisirs étaient purs, leurs jeux sans conséquence,
Et je ne dirai point, de peur d'en imposer,
Lequel des deux à l'autre enseigna le baiser.
Pour Eutrope il vivait dans le sein de l'étude;
Les neufs Sœurs tour à tour charmaient sa solitude:
Eutrope était dans l'âge où les sens, nouveau-nés,
Sous le joug du désir frémissent enchaînés,
Où, quand on cherche un guide au bord de l'Hippocrène,
L'esprit choisit Corneille, et le cœur La Fontaine;
Vous étiez, ô bon Jean! son auteur favori.
Un matin qu'il lisait vos fables, près de lui
D'un pigeon séduisant il entend le ramage,
Et l'aperçoit bientôt à travers le feuillage:
— Charmant oiseau, dit-il en fléchissant la voix,
Venez; je ne suis point ce méchant villageois
Que La Fontaine eût vu, sans la fourmi prudente,
Darder sur votre aïeul sa flèche menaçante. —
A des accens si doux le pigeon confiant
Sur la main du lecteur sans hésiter descend,

Et tressaille de joie en voyant dans l'ouvrage,
Grâce au pinceau d'Houdry, passer sa propre image.
O des hameaux voisins confiantes beautés!
Il se peut qu'au détour de ces bois écartés
Vous veniez pour cueillir de pâles violettes;
Retournez promptement vers vos humbles retraites,
Et redoutez Eutrope un pigeon sur le poing;
C'est l'oiseau de l'Amour; le dieu n'est pas bien loin.
Sans rencontrer pourtant une seule bergère
Le comte a pénétré dans ce bois solitaire,
Et par un grand châtel de toute antiquité
Au quart de sa lecture il se trouve arrêté:
S'en étonnerait-il? Il oublîrait sans doute
Qu'avec lui tout le jour La Fontaine a fait route,
Et que le Temps jaloux dévore le chemin
Où nous nous promenons un bon livre à la main.
— Beau pigeon, reprit-il, j'aime votre constance;
Mais là dedans sans doute on pleure votre absence. —
Il dit, et sur l'airain des portes du château
Son bras fait retentir l'impatient marteau:
Eustelle ouvre elle-même, et tous deux ils rougissent;
Ils demeurent muets; mais leurs âmes s'unissent,
Et du premier regard on s'était entendu;
Les cœurs étaient donnés quand l'oiseau fut rendu.
Ne nous dis pas, ô Muse, en rimes inutiles
De leur amour naissant les préludes futiles;
Quatre mots dans ce cas suffisent au bonheur:
Soupirs, occasion, résistance et faveur.

Si pourtant il le faut, dis qu'avec sa maîtresse
Eutrope au bout d'un mois disputa de tendresse,
Et qu'au sein des plaisirs, se laissant enflammer,
Il oublia les arts, hormis celui d'aimer.
Lorsque le vieux tuteur s'en allait à la ville
Le doux pigeon d'Eustelle, à ses ordres docile,
Traversant la forêt, courait rapidement
Du départ de l'argus avertir son amant,
Et ce cher messager portait à tire-d'aile
Des baisers que l'amant savait rendre à sa belle.
Quel bonheur, justes dieux! s'il avait pu durer!
Mais quel ruisseau jamais coula sans murmurer!
Et telle est des plaisirs la source singulière,
Que si tout homme y boit nul ne s'y désaltère:
Souvent, au moment même où deux amans d'accord,
Dans l'espoir d'y puiser, s'agenouillent au bord,
De son antre hideux qui domine la rive
L'horrible Jalousie avec audace arrive,
Les sépare, et du fer de ses longs javelots
Se fait un jeu cruel d'en soulever les flots.
Chez l'objet de ses soins, d'un pas lent et timide,
Eutrope vient un soir sur la foi de son guide:
Il entend une voix; son cœur en a frémi;
La porte confiante est poussée à demi,
Et lui laisse, au reflet d'une faible lumière,
Entrevoir un guerrier tout couvert de poussière,
Qui pleure auprès d'Eustelle et semble à l'embrasser
D'une absence pénible enfin se délasser.

Il s'avance; immobile, il garde un froid silence,
Et sort; mais en sortant à l'étranger il lance
Ce coup d'œil éloquent par Bellone inventé,
Qu'un brave à son pareil n'a jamais répété,
Et qui, s'il ne peut faire à l'instant de l'offense
Jaillir de deux poignards l'éclair de la vengeance,
Des rivaux sur le pré doit entraîner les pas
Pour donner ou subir un généreux trépas.
Ogier (car c'est ainsi que le guerrier s'appelle)
Veut se rendre au signal; mais la discrète Eustelle,
En opposant la ruse à ses nombreux efforts,
Lui fait pour l'arrêter un rempart de son corps.
Eutrope attend le soir, attend la nuit encore:
— Ah! dit-il en fureur, j'en atteste l'aurore;
La femme est sans constance et l'homme est sans honneur:
Beaux-arts que j'ai quittés, rendez-moi le bonheur!
Le front morne et pensif, il gagne ses pénates.
Catulle, c'est en vain qu'à présent tu te flattes
De calmer le transport de ses fougueux esprits
Par la douce langueur qu'exhalent tes écrits;
Il allume sa haine à ces rimes cruelles
Que Boileau, vieux alors, lança contre les belles;
D'un fiel que l'on croirait versé par Juvénal
Sa plume sans trembler teint son style infernal,
Et, méditant sur l'heure un horrible libelle,
Sans honte et sans remords il ose contre Eustelle
Sur un papier brûlant précipiter des vers
Qui pourtant de ses pleurs sont quelquefois couverts.

Suspends, suspends le cours d'une injuste satire,
Eutrope; il vaudrait mieux ignorer l'art d'écrire
Que de suivre au hasard ces apprentifs auteurs
Qui, d'un sexe timide odieux détracteurs,
Dans les pamphlets malins de leurs plumes novices
Veulent faire passer ses défauts pour des vices.
Ecrivain téméraire, apprends qu'on ne peut pas
Ternir l'éclat des fleurs qui croissent sous ses pas,
Et que pour émousser les traits de la censure
Vénus à tout son sexe a prêté sa ceinture.

Le soleil a déjà remonté l'horizon,
Et le comte n'a point recouvré sa raison.
Le cher pigeon revient à l'heure accoutumée;
Pour la première fois la fenêtre est fermée;
Mais l'animal, exact à remplir son devoir,
Dans l'espoir d'être vu se contente de voir,
S'obstine en roucoulant à faire sentinelle,
Et frappe à coups de bec une vitre rebelle.
Eutrope à ce signal d'horreur se sent saisi:
— Le voilà cet oiseau qu'Eustelle avait choisi,
Ce confident trompeur de l'objet le plus traître! —
Et soudain d'un air brusque il ouvre sa fenêtre;
Le tranquille pigeon n'en est point alarmé:
D'un fer impitoyable Eutrope s'est armé.
Ici ma plume tremble, et mon âme est émue;
De ce tableau sanglant je détourne la vue:
Le coup fatal pénètre, et l'innocent oiseau
Chancelle, crie et tombe aux pieds de son bourreau;

Mais tout en éprouvant des atteintes mortelles
On dirait qu'il invite à chercher sous ses ailes:
Eutrope les écarte; un billet précieux
Irrite au même instant ses regards curieux;
Et, parcouru trois fois par ses lèvres rapides,
Il échappe trois fois à ses mains trop avides.
« L'officier que ton cœur a d'amour soupçonné,
« Eutrope, c'est mon frère; un hasard fortuné
« Après dix ans d'exil le rend à sa patrie,
« Et je l'aime après toi cent fois plus que ma vie;
« Reviens donc sur-le-champ t'assurer de ma foi;
« Je ne l'ai qu'embrassé; les baisers sont pour toi. »
— Ah! dit-il, qu'ai-je fait! et quelle barbarie! —
Sa parole s'arrête et son âme est flétrie;
Il ne connaît plus rien, et ses sombres regards
En exprimant la rage errent de toutes parts;
D'Eustelle il voit, hélas! le messager fidèle
Tourner encor sur lui sa débile prunelle,
Roidir ce cou d'albâtre autrefois caressé,
Et s'étendre aussitôt insensible et glacé.
Aux fureurs de l'amant le repentir succède:
A son crime excusable il soupçonne un remède;
Par un instinct subit il se sent inspiré,
Et, du pigeon mourant ouvrant le bec serré,
Par le canal étroit d'une paille incertaine
Il lui souffle un vin chaud qu'a tiédi son haleine:
Le beau pigeon d'Eustelle a paru respirer.
Eutrope en le rendant pourrait tout réparer;

Il l'emporte en tremblant; le chemin dans sa fuite
Disparaît sous ses pas que l'espoir précipite:
Il revoit son Eustelle; il tombe à ses genoux;
Il se soumet d'avance à son juste courroux,
Et lui conte en pleurant ce que l'on vient d'entendre.
Eustelle tour à tour est inflexible et tendre;
Sa bouche à son amant donne l'ordre de fuir,
Et son œil indulgent lui défend d'obéir;
D' une main délicate à qui l'on porte envie
Elle enferme en son sein l'oiseau presque sans vie,
Qui, de ces doux climats aspirant la chaleur,
Recouvre par degrés sa première vigueur.
Eutrope en insistant sut obtenir sa grâce:
Eh! qui ne l'aurait pas obtenue à sa place!
Beau sexe, à ton courroux dusses-tu m'immoler,
C'est ton plus grand secret que je vais révéler:
Tu peux dans certains cas prendre un air inflexible;
Mais sans doute une fois que ta pudeur sensible,
Après avoir longtemps prolongé nos désirs,
Nous a fait par l'estime arriver aux plaisirs,
Eussions-nous par hasard rallenti nos hommages,
Fussions-nous bien ingrats, fussions-nous bien volages,
Jamais le triple airain de la froide rigueur
Ne peut malgré nos torts barricader ton cœur;
La vengeance en cachette a beau t'offrir des armes,
L'Amour reprend ses droits en répandant des larmes;
Son flambeau rallumé jette encor plus de feu,
Et ton premier pardon vaut ton premier aveu.

J'ai su depuis qu'Eutrope avec la jeune Eustelle
Avait serré les nœuds d'une chaîne éternelle,
Qu'au pigeon réchappé des horreurs de la mort
Une tendre colombe avait uni son sort,
Et que le brave Ogier, déposant son armure,
Rappelait aux amans leur tant douce aventure
En faisant tous les ans couver sous leurs regards
Les oiseaux de Vénus dans le casque de Mars.

Des vers alexandrins, aidé de l'épisode,
Si j'ai su préciser le rhythme et la méthode,
Rimeurs, de notre langue admirons tout le prix;
Elle est, quand il le faut, dans nos auteurs chéris
Et sublime et folâtre, et simple et tempérée.

Quand nous aurons gravi la montagne sacrée,
Songeons qu'il est un art de peindre par les mots,
Et copions toujours la nature à propos;
Tâchons que les patois, épurés dans leur course,
Viennent de jour en jour se confondre à la source;
Et puisse le berger s'écrier sous ses toits:
La langue que je parle est la langue des rois!

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES

DU

CHANT PREMIER.

PAGE 3, VERS 1.

Il est, n'en doutons pas, il est une harmonie
Qui naît du choix des mots qu'enchaîne le génie,

LES fréquens exemples d'harmonie imitative qui se trouvent dans les poëtes latins peuvent-ils être rendus dans notre langue d'une manière satisfaisante? C'est aux vers de Boileau et à ceux de M. l'abbé Delille à répondre. L'art de disposer les mots de la manière la plus convenable aux idées, aux images et aux sentimens qu'on veut employer, peut-il exister dans la langue française? C'est aux grands poëtes du siècle de Louis XIV et du nôtre à le prouver.

Les différentes recherches que j'ai faites sur la partie mécanique du style m'ont démontré à moi-même

qu'il était possible, dans tous les genres, et surtout dans les morceaux de poésie descriptive, de combiner des expressions analogues par leurs sons particuliers au ton général du sujet.

Je conviendrai sans doute avec un écrivain d'un mérite distingué que le poëte le plus heureusement né est celui qui peint à l'oreille sans s'en apercevoir, et qui dans ses vers *nombreux* voit venir les termes sonores s'accorder d'eux-mêmes avec la pensée.

Mais il conviendra peut-être avec moi qu'on peut rapprocher avantageusement certaines syllabes, multiplier à propos certaines lettres, et faire résulter de ce calcul, puérile au premier coup d'œil, des effets variés de mélodie et d'harmonie poétiques.

Page 3, Vers 6.

Et chaque alexandrin, qu'une image décore,

Voltaire a fort bien défini, dans son épître au roi de la Chine, cette espèce de vers, plus noble que les autres et en même temps plus difficile.

Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure
Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,
De deux alexandrins côte à côte marchans,
L'un serve pour la rime, et l'autre pour le sens?

Page 4, Vers 9.

Qu'un poëte fidèle à l'onomatopée

Ce mot est grec : *ὀνοματοποιία*, comme pour dire τοῦ

ὀνόματος ποίησις, *nominis creatio*, création, formation ou génération du mot.

L'homme dans toutes les langues donne naturellement aux objets les plus sensibles un nom qui répète à peu près le bruit que fait l'objet lui-même, tel est la définition de l'onomatopée; et Wachter, dans son Glossaire germanique, l'appelle *vox repercussæ naturæ*, l'écho de la nature. (Encycl., art. *Onomatopée*.) On trouvera peut-être extraordinaire que ce mot technique ait trouvé place dans un vers; mais pour la perfection de l'art on peut étendre les priviléges du genre didactique, et je dirai à mes censeurs avec Boileau:

Et bientôt vous verrez mille auteurs pointilleux,
Pièce à pièce épluchant vos sons et vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles,
Traiter tout noble mot de terme hasardeux,
Et dans tous vos discours, comme monstres hideux,
Huer la métaphore et la métonymie.

PAGE 4, VERS 26.

Des pédans, nés Romains au sein de ce royaume,

J'espère qu'on ne me prêtera point ici d'intention maligne. Il fut un temps où ce vers aurait pu s'appliquer au corps des savans en général; c'était dans ces siècles où les livres élémentaires de la langue latine étaient écrits en latin : mais aujourd'hui que l'Université regarde l'étude des langues mortes comme une simple introduction à la connaissance de la langue française, ce n'est point parmi ses membres, recom-

mandables à tous égards; c'est dans la société même, et surtout au fond de quelques provinces qu'on retrouve les pédans dont je parle, et que Voltaire appelle si plaisamment des gens en *us*.

Page 5, Vers 1.

Dans ses combinaisons notre langue captive
N'eut et n'aura jamais de force imitative;

Cette objection, faite originairement par des scholiastes, a été renouvelée de nos jours par des grammairiens et par des écrivains célèbres; mais, sans me perdre dans le dédale de leurs observations minutieuses, je réfuterai d'abord M. de Jaucourt par ses propres paroles. En effet, après avoir dit : « La « langue française n'a point en partage l'harmonie « imitative; elle ne peint que par des rapports éloi« gnés, et la force d'imitation lui manque presque « toujours. » il ajoute que « si, en conservant sa clarté, « son élégance et sa pureté, on parvenait à lui don« ner la vérité de l'imitation, elle réunirait sans « contredit les plus grandes beautés. » Or, si les exemples sont rares chez nous, c'est moins la faute de la langue que celle des écrivains; il suffit qu'il en existe pour qu'on puisse les multiplier.

« Cette harmonie imitative qu'on appelle *onoma*« *topée*, et dont nous voyons tant d'exemples dans « les anciens, n'est pas permise à nos poëtes; la rai« son en est que dans la formation des langues grecque « et latine l'oreille avait été consultée, au lieu que « les langues modernes ont pris naissance dans des

« temps de barbarie où l'on parlait pour le besoin, « et nullement pour le plaisir. » Qui croirait que cette assertion est d'un auteur pour qui la langue française n'a point eu de secrets, et qui, après avoir en quelque sorte épuisé ses trésors dans différens ouvrages de goût, l'a trouvée encore si docile quand il a voulu la plier au joug de la musique? J'oserai lui observer que la langue française, étant formée des débris des langues grecque et latine, doit avoir comme elles la faculté de peindre par les sons, au moins dans cette foule de mots qu'elle en a empruntés. En admettant qu'*elle ait été créée dans des temps de barbarie où l'on parlait pour le besoin*, je lui demanderai si les mots dictés par le besoin ne sont pas nécessairement *onomatopiques*; et s'il est vrai, comme l'ont prouvé quelques savans, et tout récemment M. de Gebelin, (dont les erreurs ne doivent pas faire oublier l'immense érudition) que notre langue ait conservé par succession de temps beaucoup de mots celtiques, elle a encore dans ces mots-là, comme langue-mère, les priviléges de l'harmonie imitative. On convient que la langue celte a été parlée généralement par les premiers habitans de l'Europe depuis les bords du Tanaïs jusqu'aux rives de l'Océan, et qu'elle a sans doute donné naissance au grec et au latin.

Page 5, Vers 13.

Et notre Académie, au travers de son crible,

Il n'existe point de dictionnaire plus complet que celui de l'Académie Française; cet ouvrage fait infini-

ment d'honneur à l'illustre compagnie qui est chargée de veiller à la conservation de la langue et à la propagation du goût.

PAGE 5, VERS 26.

Comme elle a des sons lents, elle a des sons rapides;

Quoique la prosodie soit moins marquée dans notre langue que dans les autres, elle n'en est pas moins sensible pour une oreille délicate; une prononciation exacte suffit pour la faire ressortir. M. l'abbé d'Olivet a fait un excellent traité des longues et des brèves.

PAGE 7, VERS 11.

Et le brillant Voltaire et le noir Crébillon!

On trouvera peut-être insuffisante l'épithète de *brillant* appliquée à Voltaire; mais il faut remarquer qu'il est ici en opposition avec Crébillon. Personne n'est plus pénétré que moi de son mérite dramatique: je le vois sublime dans *Mahomet*, tendre dans *Zaïre*, et noir dans *Sémiramis*; mais son mérite distinctif paraît consister, selon moi, dans la magie des idées et dans le coloris du style.

Ibid., VERS 15.

Comme elle a de Molière embelli les tableaux!

Il ne faut que lire *le Misantrope* et *les Femmes Savantes* pour justifier le caractère que j'attribue au premier de nos poëtes comiques.

PAGE 8, VERS 5.

Mais en quoi (j'en appelle aux sincères critiques)
Le grec et le latin sont-ils plus laconiques?

Dans la foule d'exemples que je pourrais citer à l'appui de ceux que j'ai osé donner moi-même de cette vérité, distinguons ce vers par lequel Voltaire exprime un des principaux mystères de notre religion:

Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
(HENRIADE, ch. 10.)

Et celui-ci de Boileau:

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Piron en fournit un du genre badin d'une précision inimitable.

Figurez-vous ce requin qui le gobe,
Non pas avec, mais par-dessous sa robe.

Il s'agit dans le conte d'un cordelier jeté à l'eau.

Ibid., VERS 19.

On s'éveille, on se lève, on s'habille et l'on sort;
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche et l'on dort.

Boileau a semé tant de vers familiers dans son *Art Poétique*, qu'on ne saurait sans injustice me reprocher d'avoir usé de la même liberté : je fais une fois pour toutes cette remarque. Le sujet de mon poëme étant bien plus aride et plus borné que celui de *l'Art Poétique*, j'ai eu besoin d'y répandre la gaieté et la plaisanterie; si je n'ai pas atteint à mon but, la difficulté de l'entreprise doit solliciter l'indulgence.

Page 9, Vers 10.

Zoïle va crier sans doute au pédantisme;
Mais, de monsieur Jourdain rappelant la leçon,

Ce que Molière met dans la bouche du *Bourgeois Gentilhomme* sur la prononciation des lettres, acte 2, scène 6, est tiré mot pour mot du Discours de M. de Cordemoy sur la Parole, imprimé à Paris en 1668, et ne devient burlesque que par le ridicule attaché au personnage qui le débite.

Ibid., Vers 17.

L'*A*, pour peu qu'on l'appelle, arrivant plein d'audace,

Persomne n'a fait un crime à Lucien d'avoir personnifié les lettres de l'alphabet dans un dialogue où la finesse et la justesse des observations se trouvent jointes au sel de l'enjouement; on n'a point trouvé mauvais qu'Ausone, passant en revue les lettres de l'alphabet grec et de l'alphabet latin, ait fait dire à l'*I*, plein d'amour propre:

Littera sum iotæ similis, vox plena jubens I.

On trouve dans les poésies attribuées à Virgile une petite pièce sur l'*Y* grec; et les disciples de Pythagore ne riaient point au nez de ce philosophe quand il leur prouvait que cette lettre désigne le double chemin qui mène au vice et à la vertu. On aurait donc tort de m'objecter que l'*A* n'a point d'audace, que le *P* n'a pas de pouvoir, et que le *T* ne touche point. Les lettres une fois animées, j'ai pu les supposer agissantes; et lorsque

le son m'a paru insuffisant pour définir leur caractère, j'ai cru devoir analiser leurs influences par les noms et les verbes dont elles sont les initiales. Et où en seraient les premiers ouvrages de grammaire si on leur interdisait ce droit de mettre les lettres en action?

A fait un, prive, Augmente, Admire,
Ἀάζω, j'exhale et j'Aspire, etc.

(Racines grecques, page 10.)

Gresset a dit, quoique dans une acception différente, les *B*, les *F* voltigeaient sur son bec. Rollin et beaucoup d'autres assurent que Virgile a voulu répandre la douceur dans ce vers :

Mollia lutcolâ pingit vaccinia calthâ.

C'est comme s'ils avaient dit que l'*A* a la propriété d'adoucir.

Page 10, Vers 23.

De tous les objets creux il commence le nom;

Leibnitz a remarqué avant moi qu'*on employait pour désigner le creux et la cavité le* K *ou le* C, *qui s'opèrent vers la gorge, le plus creux et le plus cave des organes de la voix.*

Page 13, Vers 9.

Le *P*, se prévalant de son pouvoir suprême,

Il est impossible que ce vers ne rappelle pas à la malignité de la critique le poëme latin commençant par ces mots :

Plaudite porcelli porcorum pigna propago.

ou les vers qui sont sur la porte du cimetière de Saint-Severin, à Paris :

Passant, penses-tu pas passer par ce passage,
Où pensant j'ai passé ?
Si tu n'y penses pas, passant, tu n'es pas sage;
Car en n'y pensant pas tu te verras passé.

Il faut convenir que ces sortes d'ouvrages n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue ; mais quel est le poëte raisonnable qui pourrait croire que je l'engage à tomber dans un pareil abus, et qui ne sentira pas au contraire qu'il doit disperser en détail ce que le plan de mon poëme m'a forcé de présenter en masse ?

NOTES

DU

SECOND CHANT.

PAGE 19, VERS 8.

Des vers que le lecteur craindrait d'articuler;

PAGE 20, VERS 3.

De même n'allez point, moderne Dubartas,

RONSARD est encore plus ridicule que Dubartas quand il veut peindre aussi le vol de l'alouette par ces vers:

Elle guindée du zéphire;
Sublime en l'air, vire et revire,
Et y décligne un joli cri,
Qui rit, guérit, et tire l'ire
Des esprits mieux que je n'écris.

Mais il ne faut pas conclure avec M. de Jaucourt que ces sortes de morceaux sont une preuve de l'ingra-

titude de notre langue. L'abus de la chose n'en détruit pas la possibilité; et quand je prononce ces vers:

Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille et lent
Promenaient dans Paris le monarque indolent, etc.

Et du sein du caillou qu'il frappe au même instant
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant, etc.

........................Et l'assiette, volant,
S'en va frapper le mur et revient en roulant.

DESPRÉAUX.

Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.

RACINE.

L'air siffle, le ciel gronde et l'onde au loin mugit, etc.

La foudre étincelante éclate dans les nues, etc.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent, etc.

VOLTAIRE.

L'attelage suait, soufflait, était rendu, etc.
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Siffle, souffle, tempête et brise en son passage, etc.

LA FONTAINE.

Vois-tu ce laboureur, constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux?

DELILLE.

quand je prononce, dis-je, ces vers et mille autres de cette espèce répandus dans nos meilleurs poëtes modernes, je soutiens que le Français peut dire aux Grecs et aux Latins : *anch io son pittore.*

PAGE 20, VERS 27.

Voltaire à son pays n'a point fait agréer
Les mots que la raison l'invitait à créer.

Il faut convenir que notre langue étant à peu près

fixée par le grand nombre de bons ouvrages qu'elle a produits, il est moins utile de créer des mots qu'il n'est nuisible d'en laisser vieillir. Pour une expression juste et nécessaire comme celle de *tragédien*, combien n'en a-t-on pas voulu faire passer d'inutiles! La langue française n'est point, comme l'a dit Voltaire, *une gueuse fière à qui il faut faire l'aumône malgré elle;* son universalité, si bien prouvée par M. de Rivarol dans un discours couronné par l'Académie de Berlin, fait assez connaître sa richesse et ses ressources : il suffirait de la réintégrer dans plusieurs expressions qu'on a soustraites de son domaine; et M. Marmontel, que j'oserais presque appeler le féodiste de cette langue, travaille à la faire rentrer dans une partie de ses droits. (Voyez son excellent discours de l'Autorité de l'Usage sur la Langue. Paris, 1785, *Demonville*, rue Christine.) M. Bauzé de l'Académie Française, et secrétaire-interprète de Mgr. comte d'Artois, veille aussi, en grammairien consommé, à la pureté et à la correction de la langue française.

Page 21, Vers 7.

Le vieux mot cul-de-sac est là pour le borner.

Ce jeu de mots m'est venu si naturellement, que je n'ai pas eu le courage de le supprimer. Boileau s'en est permis souvent de semblables, et quand il a dit:

Finissons, il est temps; aussi bien si la rime
Allait mal à propos m'engager dans Arnheim,
Je ne sais pour sortir de porte qu'Hildesheim.

on le lui a pardonné en faveur du reste de l'épître.

PAGE 21, VERS 16.

Et le feu de la foudre et la nuit des tombeaux.

La descripion d'une tempête est un de ces sujets sublimes indiqués par la nature à tous les arts et à toutes les langues. Homère, Virgile, Ovide, Lucain, etc.; Milton, Blackmore et Thompson; Crébillon, Voltaire, MM. Delille, Saint-Lambert, Roucher, etc., etc., ont peint ce phénomène terrible à grands traits.

Ronsard, que nous avons cité tout à l'heure comme un modèle de mauvais goût, n'a pas manqué de génie dans cette description peu connue, où l'on regrette seulement de trouver l'affectation du latinisme:

Tandis les vents avaient gagné la mer,
Qu'à gros bouillons ils faisaient écumer,
Une importune, outrageuse tempête,
La renversant du fond jusques au faîte,
Sifflant, bruyant, grondant et s'élevant
A monts bossus, sous le souffler du vent,
Entr'ouvraient l'eau d'une abîme profonde.
....
Tantôt enflée, aux astres écumait;
Tantôt baissée, aux enfers s'abîmait.
....
Un sifflement de cordes et un bruit
D'hommes s'élève; une effroyable nuit,
Cachant la mer d'une poisseuse robe,
Et jour et mer aux matelots dérobe:
L'air se creva de foudres et d'éclairs
A longue pointe, étincelans et clairs,

Drus et menus, et les pluies tortues
Par cent pertuis se crevèrent des nues;
Maint gros tonnerre ensoufré s'éclatait;
De tous côtés la mort se présentait, etc.

(FRANCIADE, ch. 2.)

Je ne parlerai point de la longue et burlesque description de Rabelais dans son Pantagruel, liv. 4; c'est un véritable logogryphe. Je conseille plutôt à mes lecteurs de se reporter en imagination sur les tempêtes de M. Vernet, que MM. Philidor et Grétry semblent avoir rendues en musique avec autant de vérité, l'un dans *le Sorcier,* et l'autre dans *le Tableau parlant.*

PAGE 21, VERS 17.

O toi, de tous les sons source pure et première,

M. Roucher, dans son Poëme des Mois, si abondant en exemples d'harmonie imitative, a fait comme moi une invocation au Soleil; je m'estimerais heureux si Phébus recevait ma prière aussi favorablement qu'il a reçu la sienne.

PAGE 22, VERS 20.

D'autres roulent Cybèle entre leurs bataillons;

Cybèle est là pour la terre.

Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybèle!

(LES JARDINS, ch. 3.)

PAGE 24, VERS 4.

Le bœuf presque debout rumine en mugissant:

On a vu des bœufs s'indigner, pour ainsi dire, contre la tempête, et la menacer de leurs cornes en s'élevant sur leurs pieds de derrière; Thompson l'avait remarqué avant moi.

PAGE 25, VERS 11.

Par les diminutifs fréquens chez Goudoulî

Goudouli est un poëte languedocien qui passe à bon droit pour le Chaulieu de sa patrie, et dont la lecture est infiniment agréable quand on est au fait de l'idiome de son pays.

PAGE 27, VERS 5.

Pour avoir l'air profond affecter un air bête;
Appeler une idée en me frottant la tête;
Créer mon premier vers d'un coup de pied fécond,.

Ronger ses oncles, frapper du pied et se gratter le front sont des actes presque involontaires échappés dans tous les temps à l'impatience des compositeurs. Boileau a dit dans une de ses satires:

J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle
Que des vers plus forcés que ceux de la Pucelle.

PAGE 27, VERS 17.

Apollon à Neuilly me sourit en cachette:

Neuilly-sur-Seine est un petit village à deux lieues de Paris. Son pont, bâti par M. Perronet, attire l'attention des connaisseurs. Ce lieu champêtre est également recommandable par son site pittoresque; la proximité du bois de Boulogne, les jardins anglais de M. de Saint-James, les jardins français de M. Lenormand, et plus encore la maison de plaisance de Bagatelle, en font un séjour enchanté. C'est par contre-vérité que j'ai imprimé quelque part:

Et l'on y voit pour tout Parnasse
Montmartre et le mont Valérien,
L'un par derrière et l'autre en face.

Ibid., VERS 26.

J'espère atteindre Pope au haut de la montagne;

Il est prouvé physiquement que les habitans des montagnes ont l'esprit plus vif et plus délié que ceux qui demeurent au fond des vallées. On ne saurait croire à quel point la tempérance de l'air et la différence du local influent sur les productions du génie.

PAGE 28, VERS 15.

Dont le timbre argentin, tintant soir et matin,
Implore des hameaux le secours incertain.

Cet exemple d'harmonie imitative ne m'a point été

indiqué par la langue latine. Ce *tin tin* répété ne doit être à l'oreille d'un observateur juste ni plus affecté ni plus rude que la syllabe *re* dans ces deux vers de Virgile :

Una omnes ruere, ac totum spumare reductis
Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor.

PAGE 29, VERS 22.

Et la terre à leurs os paraît toujours légère.

On trouve sur quelques tombeaux romains des inscriptions sépulcrales terminées par cette formule : S. T. T. L., c'est à dire, *sit tibi terra levis.* Le *Requiescat in pace* qu'on lit dans nos épitaphes est l'équivalent de ce vœu de la piété des anciens. L'inscription du cimetière de Saint-Sulpice imprime à l'âme une douce mélancolie : *Has ultrà metas requiescunt, beatam spem expectantes.* Mais j'ai encore éprouvé plus de plaisir à voir sur la porte d'un cimetière de campagne, près de Dijon, ces deux mots gravés : *ager somni.* Il est fâcheux que l'amour exclusif de notre nation pour les inscriptions latines mette perpétuellement des entraves à la jouissance de ceux qui ne connaissent que leur langue : le paysan, qui a tout juste assez d'esprit pour deviner que *collegium* veut dire collége, n'en a pas assez pour savoir qu'*ager somni* signifie le CHAMP DU SOMMEIL, et c'est une idée consolante dont on le prive.

NOTES

DU

TROISIÈME CHANT.

Page 34, Vers 4.

A mes contemporains je demande une grâce;
C'est que les envieux cessent de me troubler;

Il y a des auteurs qui crient sans cesse à l'envie, et qui, lorsque l'indulgence accourt au bruit de leurs plaintes, ne peuvent montrer cet objet fantastique de leurs alarmes : on les comparerait volontiers à dom Quichotte prenant des moulins pour des géans, et les combattant à toute outrance. Il n'en est pas ainsi de moi; ce ne sont point les critiques souvent justes, mais toujours amères de mes opuscules dramatiques, qui m'ont aigri; peut-être aurait-on pu me passer dans ce genre frivole les jeux de mots qu'on avait pardonnés à Piron, à Vadé et à Panard dans le même genre; peut-être la variété des airs et la succession des ta-

bleaux devaient-elles faire oublier l'abus d'un patois que Favart et Molière lui-même avaient mis sur le théâtre dans la bouche des paysans; mais, encore une fois, ce ne sont point ces observations rigoureuses qui m'ont découragé; la Calomnie, ce monstre si terrible dont on ne peut ni prévoir ni guérir la morsure, se jeta sur ma personne à cette époque, dans vingt libelles plus faux et plus méchans les uns que les autres. Qu'on dise tant qu'on voudra qu'il faut se mettre par le silence au-dessus de ces attaques, et que ces livres, prohibés par le gouvernement comme par le goût, se replongent tôt ou tard dans le néant, d'où leurs auteurs n'osent lever la tête; je soutiens moi qu'une âme sensible saigne toute la vie de ces coups dérobés; qu'on croit à Paris aux libelles par malignité, et en province sur parole, et que, tout bien examiné, quand un galant homme outragé se tait, ses détracteurs se persuadent qu'il a peur, et les personnes désintéressées qu'il a tort.

Je vais insérer dans cette note une liste des bagatelles qui sont sorties de ma plume. Il n'y en a pas une qui ne m'ait valu un coup de poignard; et à l'instant même où je corrige les épreuves de ce poëme, conçu dans la douleur, une grêle de lettres anonymes vient troubler mon repos; ces lettres sont destinées à voir le jour, et sans doute le public en sera révolté: on fouille dans ma vie privée; on tourne contre moi des circonstances qui devraient intéresser en ma faveur, et on m'accuse d'être un malhonnête homme, pour me faire expier la réussite de quelques chansons.

Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere VATES!

Comme ces misérables détracteurs m'ont disputé plusieurs de mes ouvrages pour m'en attribuer à dessein plusieurs autres, voici un catalogue exact de mes pièces, je dirais presque de mes crimes.

Le Repentir de Pygmalion, comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes, reçue aux Italiens en 1775, et non jouée. MM. Després et Garnier l'ont faite avec moi. Elle est demeurée manuscrite.

La Bonne Femme, parodie de l'opéra d'*Alceste*, et *l'Opéra de Province*, parodie de l'opéra d'*Armide*, toutes deux en vers, mêlées de vaudevilles, et jouées aux Italiens en 1776 et 1777. MM. Després et Resnier ont été mes collaborateurs dans ces deux ouvrages, ainsi que dans une troisième parodie d'*Iphigénie en Aulide*, reçue alors aux Italiens, et non jouée.

J'ai donné depuis, tant aux Italiens qu'à la cour, les pièces suivantes, en société avec M. Barré : *Cassandre Oculiste*, 1780; *Aristote amoureux*, 1780; *les Vendangeurs*, 1780; *Cassandre Astrologue*, 1780; *les Etrennes de Mercure*, 1781; *le Sabot perdu*, 1781; *le Printemps*, 1781; *les Amours d'Eté*, 1781; *les deux Porteurs de Chaise*, 1781; *le Gâteau des Rois*, 1782; *le Mariage in extremis*, 1782; *l'Oiseau perdu*, 1782; *les Voyages de Rosine*, 1783; *les Quatre Coins*, 1783.

Mes deux premières pièces ont eu pour censeur Crébillon le fils; toutes les autres ont été approuvées par M. Suard, de l'Académie Française. Si, comme on l'a tant répété, la gaieté en eût été trop prononcée, ce

littérateur, d'un goût sévère et d'une judiciaire exquise, ne les aurait pas laissées paraître en public.

J'ai encore dans mon porte-feuille *les Noces Sabines*, comédie en trois actes, en vers; et *Gombauld et Berthellette*, comédie en vers, mêlée d'ariettes. J'ai fait ces deux ouvrages en société avec M. Barré; et M. de Saint-Paterne a eu part au troisième acte des *Noces Sabines*. J'ignore quand ces pièces verront le jour.

Personne n'a eu part aux ouvrages suivans, quoiqu'on l'ait déjà dit avec malignité :

Contes nouveaux et Poésies fugitives de M. de Piis, imprimés en 1777, et réimprimés en 1780, 1784 et 1786.

Chansons nouvelles de M. de Piis, etc., ornées de douze gravures, etc., dédiées à monseigneur comte d'Artois, 1785.

L'Harmonie de la Langue Française, poëme en quatre chants, 1785.

Si l'on joint à cette nomenclature très-exacte une foule de poésies fugitives de moi seul, imprimées soit dans *le Mercure*, soit dans le *Journal de Paris*, et qu'on ait le courage de parcourir cet ensemble, on n'y verra pas une seule épigramme, un seul trait de satire contre qui que ce soit. Voilà ma consolation. Je défie tous mes ennemis d'en dire autant de leurs ouvrages. Je me suis fait au contraire, et je me ferai toujours un plaisir de louer publiquement et de célébrer les littérateurs estimables.

Mon hommage ne saurait être suspect, puisque j'ai toujours vécu dans la retraite, ne connaissant point ces mêmes littérateurs, et me recueillant, non par fierté

comme on l'a dit, mais par philosophie, loin de ce fracas qui étourdit les Muses.

On dira avec raison que cette note est moins une note qu'un mémoire; mais comme ce n'est point par amour-propre que j'entretiens le public de moi, il m'est doux de le mettre dans la confidence de mes peines, et je les aurai bientôt oubliées si j'obtiens des cœurs sensibles de l'estime et de l'amitié pour ma personne, et de l'indulgence pour mes ouvrages.

Page 35, Vers 10.

Je forcerai bientôt ce fer rouge à gémir.

Ce vers d'imitation ne m'a point été indiqué par le latin; mais *rouge gémit* m'a paru du même effet dans son genre que le *ferri rigor* tant cité.

Ibid., Vers 19.

Je lève un lourd marteau que l'élégant Delille.

Avec quel plaisir j'ai saisi cette occasion de rendre hommage au mérite de M. l'abbé Delille. Ses Géorgiques, qui font tant soupirer après son Enéide, son Poëme des Jardins, si rempli d'images et de beaux vers, sont une preuve du contraire de ce qu'il a avancé dans sa préface des Géorgiques, page 35 de la petite édition. « Il est une espèce d'harmonie générale qui,
« par l'heureux choix des mots, flatte agréablement
« l'oreille ; mais, il faut en convenir, c'est peut-être à
« cet égard que la langue latine l'emporte le plus sur
« la nôtre. »

PAGE 38, VERS 12.

Subjugué par Viotti, devient plus fier encore.

MM. Viotti, Rault, Duport, Inner, Balbâtre, Charpentier et l'abbé Guichard sont des virtuoses si connus par leurs talens sur le violon, sur la flûte, sur la basse, sur la harpe, sur l'orgue et sur la guitare, qu'il était impossible de ne pas les célébrer dans un Poëme sur l'Harmonie.

Mon objet n'était pas de décrire la forme, mais d'indiquer le son de chaque instrument. On sera peut-être bien aise de lire ici la description du violon, qu'on trouve dans un Poëme sur la musique, imprimé en 1733.

Deux tables de ce bois qu'a refondu sa main (1)
Répondent l'une à l'autre, et leur mesure égale
A la vue offrirait l'image d'un ovale
Si le trait transversal de deux cintres rentrans
De son juste milieu ne recourbait les flancs:
Un support à l'entour règne et suit leur figure,
Les lie étroitement d'une forte soudure,
Et de trois corps distincts ne forme plus qu'un corps:
Par un double sentier l'air s'échappe au-dehors;
Sur la superficie il se fait une route,
Et chaque table exprès en arcade se voûte
Pour lui servir d'hospice, et du sonore accent
Etablir dans son sein le principe naissant.
....

(1) La main d'Apollon.

Quatre nerfs que Latone elle-même a filés,
Inégaux en grosseur, par degré redoublés,
Se roulent sur leurs clefs, dociles à s'étendre,
Et prompts à se prêter au son qu'ils doivent rendre, etc.

PAGE 41, VERS 19.

Peins-toi le premier soir du premier jour du monde,

Ce petit épisode est de mon invention ; s'il est probable, cela suffit. M. de Saint-Ange, dans sa traduction en vers des Métamorphoses d'Ovide, a rendu très-poétiquement la description de l'écho.



NOTES

DU

QUATRIÈME CHANT.

PAGE 47, VERS 6.

Suivant maint fabuliste, au temps du premier âge,

Cette conjecture sur le silence des poissons est encore de ma façon. Puisse-t-on dire *si non vero bene trovato!* Si quelqu'un désirait une solution plus satisfaisante, qu'il s'adresse à M. le comte de Buffon; ce premier historien de la nature est son premier confident.

PAGE 48, VERS 25.

Et le grillon frileux, bloti dans la farine,
Fait tant par son babil qu'au crible on l'extermine.

Boileau a dit dans une épître:

Dans un habit conforme à sa vraie origine,
Sur le mulet encore il chargeait la farine.

Page 49, Vers 8.

A Trial appartient l'art de les imiter.

Ceux qui ont eu le plaisir d'entendre chanter madame Trial au Théâtre Italien ne trouveront pas cet éloge exagéré.

Ibid., Vers 19.

Que deux coqs commensaux par un cri matinal

Boileau a donné le même exemple d'harmonie imitative dans sa satire septième.

Car à peine les coqs commençant leur ramage

M. le président de Rosset et M. l'abbé Delille ont fait chacun la description du coq d'une manière qui m'a laissé peu de choses à dire après eux.

Page 50, Vers 6.

Jacquot dit gravement : *Bonjour, César-Auguste ;*

Tout le monde sait l'histoire d'un perroquet qu'un artisan de Rome avait dressé à dire : « César, je vous « salue, » toutes les fois qu'Auguste venait à passer devant sa porte.

Page 51, Vers 6.

Que la canne criarde en barbotant s'enroue ;

Colletet a fait des vers sur le cri de la canne d'une harmonie imitative très-bizarre ; mais le cardinal de

Richelieu, qui les trouva plaisans, lui fit compter une somme considérable.

PAGE 51, VERS 20.

Que l'homme ainsi que lui n'eût jamais eu de fiel!

C'est moins en naturaliste qu'en poëte que je parle ici; le proverbe connu fait mon autorité.

Ibid., VERS 22.

Lieux charmans où le soir l'ombre d'Ausone, errante,

Cet épisode est entièrement de mon invention quant au fond; mais j'ai trouvé dans le pays où se passe la scène le modèle des caractères que j'ai eu à peindre.

Ausone, poëte Bordelais du quatrième siècle, se retira dans sa vieillesse à sa maison de campagne, appelée *Noverus*, en Saintonge, où il mourut. Scaliger, Ortellius et la Martinière pensent que ce lieu était la maison *novioregum* de l'itinéraire d'Antonin, que plusieurs géographes placent à Royan, et M. de la Sauvagere au village de Toulon près de Saujon; M. Bourignon de Saintes, correspondant de plusieurs Académies, et du premier Musée de Paris, a prouvé, dans une dissertation insérée au Journal des Savans, que cette maison de campagne d'Ausone était située dans la paroisse *des Nouilliers*, archiprêtré à une lieue de Saint-Jean-d'Angely.

(Cette note est extraite d'un ouvrage très-intéressant sur les Antiquités Romaines de la Saintonge, que ce jeune littérateur se propose de publier.)

PAGE 52, VERS 8.

Pour atteindre à sa bouche escaladait ses doigts:

Voilà la première fois que j'ai hasardé dans mon poëme une expression dénuée d'autorité; je n'ai pour excuse que ce vers d'Horace:

.... Licuit, semperque licebit
Signatum, præsente notâ, producere nomen.
(Art poét.)

Ibid., VERS 20.

Un matin qu'il lisait vos fables, près de lui

J'ai tâché dans ce vers, ainsi que dans les suivans, d'imiter le style consacré à l'apologue; je m'y suis affranchi de la contrainte de la césure une ou deux fois seulement : ne peut-on pas appliquer à la fable ce qu'Horace a dit de l'épître, qu'elle comportait des vers *sermoni propiora?* etc. La Fontaine, quoique inimitable, a laissé dans le champ de l'apologue un coin de moisson dont MM. le duc de Nivernois, l'abbé Aubert et Imbert se sont emparé, sans laisser rien à glaner.

PAGE 53, VERS 2.

Grâce au pinceau d'Houdry, passer sa propre image.

Ceux qui trouveraient de l'invraisemblance dans le discernement que je prête au pigeon n'ont qu'à se rappeler l'anecdote du tableau de Xeuxis, où cet artiste avait peint des raisins avec tant de vérité que les oiseaux venaient les béqueter.

Page 54, Vers 6.

Le doux pigeon d'Eustelle, à ses ordres docile,

Je dois à Gros, poëte provençal, l'idée du message de mon pigeon; de plus, je savais qu'en Egypte les gouverneurs n'entretenaient leur correspondance que par l'entremise de cet oiseau.

Page 59, Vers 12.

Elle est, quand il le faut, dans nos auteurs chéris

Sans parler des grands maîtres dont la réputation est fixée, je crois pouvoir dire ici sans flatterie qu'un poëte qui réunirait la correction et l'élégance de MM. Marmontel et de Laharpe à l'originalité et au nerf de M. Lemière, la versification et le nombre de M. l'abbé Delille au coloris mâle de M. Ducis et à la pureté de M. Blin de Sainmore, la philosophie et la facilité de M. de Saint-Lambert à la délicatesse de M. de Champfort, enfin le gracieux de MM. les chevaliers de Parny et de Bertin au goût et à la finesse de MM. les chevaliers de Boufiers, de Florian, de Cubières, de MM. les marquis de Saint-Marc et de Villette, et du Berger Sylvain, etc., etc., serait un homme plus étonnant encore que Voltaire.

C'est le résultat seul de mes sensations qui m'a dicté ces éloges, et l'on ne doit point taire une vérité qui fait plaisir.

J'observerai avant de finir ces notes que ce n'est

pas par négligence, mais par hardiesse, que j'ai prêté des *pas* au tonnerre.

Je remarquerai encore, à l'occasion de ces deux vers (page 40, vers 25):

> Voici que le sifflet se prétend insulté,
> Parce qu'il est lui seul de la liste excepté.

qu'autant j'ai dû être sensible une minute à la conspiration subite des petits auteurs rongés par l'envie, des prétendus amateurs, des beaux esprits des cafés, et de mes faux amis, autant j'ai toujours dû m'enorgueillir du succès constant de mes bagatelles dramatiques à Paris et en province; il y aurait de l'ingratitude à moi de ne pas remercier le public de l'accueil qu'il a fait à mes opéras comiques.

J'ajouterai, relativement à l'article *Tempête*, que le chevalier Gluck, dans son ouverture d'Iphigénie, n'est pas moins sublime que Vernet, et je citerai M. Grétry comme étant celui de nos compositeurs qui a porté le plus loin dans son art le système de l'Harmonie imitative. Tous ses ouvrages en fournissent des effets; et le sot qui dirait qu'il n'a pas exprimé le cri du coucou dans *le Tableau parlant*, le cri de la poulie dans *les Deux Avares*, etc., etc., etc., ressemblerait à celui qui me soutenait que ce vers:

> Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes,

était fait sans intention pittoresque.

J'ai oublié de rendre hommage au talent de M. Lebrun; c'est un de nos poëtes les plus harmonieux, et j'ai sous les yeux dans ce moment une description

du cri des animaux qui m'aurait fait lâcher prise si je l'eusse connue plutôt.

Si d'une part il s'est glissé dans mon poëme, aux yeux de certaines personnes, trop de plaisanterie, je m'appuierai de ces vers de Boileau :

Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur le mot, en passant, ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès.

Si de l'autre, malgré les soins que j'ai donnés depuis huit ans à mon ouvrage, il m'est échappé des incorrections, je rappellerai ce précepte de M. le cardinal de Bernis dans son *Epître sur le Goût*.

En aiguisant, en limant de trop près,
L'art affaiblit la pointe de ses traits ;
Trop de recherche avilit la peinture,
Et d'un tableau fait une miniature.

FIN DES NOTES.

LES

ŒUFS DE PÂQUES

DE MES CRITIQUES,

DIALOGUES

MÊLÉS DE VAUDEVILLES.

PARODIE

DE LA CHANSON DE MALBOROUG,

EN MANIÈRE D'ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A TRÈS-HAUTE ET TRÈS-INJURIEUSE DAME L'ANNÉE LITTÉRAIRE,

A TRÈS-HAUT ET TRÈS-INEXORABLE SEIGNEUR LE JOURNAL DE PARIS,

ET A TRÈS-HAUTES, MAIS TRÈS-PEU PUISSANTES DEMOISELLES LES PETITES-AFFICHES.

Vous m'avez fait la *guerre*,
Mironton ton ton, mirontaine;
Vous m'avez fait la *guerre*,
Mais on en *reviendra;*

Mais on en reviendra.
Prenez ces Œufs de *Pâques*,
Mironton ton ton, mirontaine;
Prenez ces Œufs de *Pâques*,
Sublime *Trinité*.

Sublime *Trinité!*
Souffrez qu'au Pinde on *monte,*
Mironton ton ton, mirontaine;
Souffrez qu'au Pinde on *monte*
Si haut qu'on peut *monter,* etc., etc.

Je pourrais sans doute pousser cette parodie plus loin en disant que vous m'avez *tout de noir habillé;* que, quand je voyais vos facteurs après la publication de mon poëme, je leur demandais : *quelle nouvelle apportez?* et qu'ils me répondaient : *Le journal que j'apporte il vous fera pleurer,* etc.; *votre muse elle est morte, votre ouvrage enterré*... J'aurais fait la description du prétendu convoi de mon poëme : on y aurait vu *l'Année Littéraire avec son grand sabre,* de petits satiriques tenant une *cuirasse* en cas de besoin, et *l'Esprit des Journaux* qui *ne portait rien* cette fois-là, parce qu'il était chargé de l'esprit des autres... Mais j'ai fait réflexion que cette parodie trop facile ne serait qu'un ouvrage *sans rime,* et que ce n'est pas ce qu'il faut opposer à des critiques *sans raison.*

TABLEAU

DES

INFLUENCES DES JOURNAUX

SUR MON OUVRAGE.

Le Mercure....................	bon.
Le Journal général de France, par M. l'abbé de F...............	bon.
Le Journal de Nanci............	bon.
Le Journal de Guienne..........	bon.
Le Courrier Lyrique............	bon.
L'Almanach Littéraire..........	bon.
Le Journal de Paris.............	moyennement bon.
L'Almanach des Muses..........	moyennement bon.
L'Esprit des Journaux..........	mauvais.
Les Etrennes du Parnasse........	mauvaises.
Les Petites Affiches.............	très-mauvaises.
L'Année Littéraire..............	très-mauvaise.
Le Journal de Littérature des Deux-Ponts......................	o.
Etc., etc., etc., etc.............	

Des gens malins vont croire que par ce mot *d'influences* j'ai voulu déterminer mon juge-

ment sur tel ou tel journal, et décider que *les Etrennes du Parnasse*, par exemple, sont essentiellement *mauvaises*. *Je ne dis pas cela;* je ne parle des journaux que relativement à ce qu'ils ont avancé sur mon poëme.

RÉFLEXIONS SÉRIEUSES

ADRESSÉES

AUX JOURNALISTES.

L'HONNEUR que j'ai eu de présenter mon poëme au Roi, à Monsieur et à monseigneur Comte d'Artois; les suffrages distingués que ce pénible ouvrage m'a valus; les remercîmens flatteurs des compagnies savantes auxquelles je l'ai offert; enfin l'indulgence générale avec laquelle le public a daigné l'accueillir, tout m'impose également la triste nécessité de repousser vos injustes critiques.

N'attribuez donc point la publication de mon apologie à cet excès de sensibilité dont la nature m'a fait le présent funeste; ne l'attribuez point à un retour d'amour-propre irrité.

« Il est bien vrai, comme dit Montesquieu, « qu'on aurait continué à garder le silence « si, de ce qu'on le gardait, plusieurs per- « sonnes n'avaient conclu qu'on y était « réduit. » Mais je prétends que ces dialogues aient un intérêt moins borné que la défense de mon opinion particulière.

J'y joindrai des pièces qui formeront un tableau comparé du système des anciens sur l'Harmonie imitative, avec ce que nos modernes ont pu écrire sur cette matière. Ces mêmes vers de mon Poëme, que vous avez pesamment ou malignement ridiculisés dans vos feuilles, invoqueront en leur faveur des vers d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Racine, de Boileau, de La Fontaine, de Voltaire, de M. l'abbé Delille, etc., faits suivant les circonstances avec la même combinaison, et dans les mêmes principes d'imitation affectée.

Cette prétendue puérilité du conseil de rapprocher les consonnes ou les voyelles douces et rudes disparaîtra par rapport à la langue française, ou vous oserez, relativement aux langues grecque et latine, faire le même reproche à Denys d'Halicarnasse, à Platon, à Quintilien, à Rollin, etc.

Ai-je dit ou non en tête du second chant de mon poëme ?

N'allez pas toutefois, outrant un tel système,
Soumettre Richelet aux règles de Barême,
Et tourmenter la langue au point de calculer
Des vers que le lecteur craindrait d'articuler.
. . . .
De même n'allez point, ainsi que Dubartas,
Prendre pour harmonie un vain galimathias.

Ai-je imprimé ou non cette note à la suite de mon ouvrage ? « Quel est le poëte « raisonnable qui pourra dire que je l'engage « à tomber dans l'abus de mon système, et « qui ne sentira pas au contraire qu'il doit « disperser en détail ce que le plan de mon « poëme m'a forcé de présenter en masse. »

Comment, après cela, plusieurs d'entre vous ont-ils été d'assez mauvaise foi pour diriger ces mêmes observations contre le poëme ? (1) Comment plusieurs d'entre vous ont-ils été assez passionnés pour soustraire de leur examen et ces vers et cette note ? Ne sont-ce pas des pièces essentielles au procès,

---

(1) Les Petites Affiches et les Etrennes du Parnasse se sont permis cette gaieté.

ou plutôt y aurait-il eu procès si on les avait citées ?

J'ai prouvé par mon poëme et par ses notes l'existence et l'utilité d'un système d'harmonie imitative en poésie : en supposant que l'exécution de ce poëme ne répondît pas à mon intention patriotique, ce ne serait pas une preuve de la défectuosité du sujet. Personne n'a contrarié le juste accueil qu'on a fait à la *Poétique de la Musique*, excellent ouvrage de M. le comte de Lacépède ; on s'est prêté en le lisant à l'enthousiasme du compositeur : pourquoi avez-vous cherché à troubler le plaisir de ceux qui goûtaient ma *Musique de la Poésie?* Il faut en déclamant mon poëme se pénétrer de l'enthousiasme national qui me l'a dicté. Lamothe a dit que les vers étaient enfans de la lyre, et qu'il fallait moins les lire que les chanter ; c'est surtout des vers d'imitation que cela est vrai.

Cependant l'un de vous a déclaré que mon sujet était absolument vicieux ; l'autre qu'il était bon tout au plus pour fournir le sujet d'une épître ; un troisième que tous mes vers étaient durs, sans exception ; un quatrième qu'il n'y avait dans l'ouvrage ni sujet, ni plan, ni poésie : ceux d'entre vous que la

partialité n'aveugle point n'ont osé en dire tout le bien qu'ils en pensaient, de peur de choquer leurs confrères. Enfin, il est résulté de cette harmonie de critique un préjugé défavorable à l'ouvrage dans l'esprit de ceux qui sont accoutumés à croire l'autorité des journaux infaillible : leur influence est malheureusement telle, que des littérateurs plus ou moins estimables, ébranlés par leur décision, ont été jusqu'à me dire d'abandonner tout cela, et de faire des opéras comiques, genre auquel, ajoutaient-ils, je suis exclusivement appelé.

Mais que répondait Boileau quand les journalistes de Trévoux déchiraient ses productions? Pars, disait-il à l'Equivoque,

> Et si plus sûrement tu veux gagner ta cause,
> Porte-la dans Trévoux, à ce beau tribunal
> Où de nouveaux Midas un sénat monachal
> Tous les mois, appuyé de ta sœur l'Ignorance,
> Pour juger Apollon tient, dit-on, sa séance.

Une vengeance aussi éclatante, je dirai même aussi dure, n'appartenait sans doute qu'au législateur de la critique. Les journalistes de Trévoux en valaient d'autres par leur esprit et leur malignité; mais quand il serait vrai de dire que vous les surpassez à tous

égards, comme il est vrai de dire que j'ai cherché à imiter Boileau dans sa versification, je laisserais encore à des écrivains plus ulcérés que moi à vous donner de pareils coups de massue.

C'est à vous-même, le public assemblé, que je me plains de vous. Vous n'avez point tenu compte des recherches immenses qu'il a fallu que je fisse, et de la versification laborieuse à laquelle il a fallu me soumettre. Vous aviez prévu que l'intention et l'ensemble effaceraient aux yeux des gens de goût les défauts de détail. Vous avez donc conspiré unanimement contre ce poëme en haine de ma réputation naissante! Au reste, il a marqué malgré vous cet essai poétique, dont l'objet est d'étendre les priviléges de notre langue, et j'ai bien mérité de la patrie en le composant. Mais vous, êtes-vous entrés dans les vues de l'administration en décriant dans le royaume un panégyriste de la langue française? « Il « ne faut point, dit Montesquieu, argumen- « ter contre un ouvrage fait sur une science « par des raisons qui pourraient attaquer la « science même. »

Jamais journaliste n'a dit qu'il avait eu tort, et n'est revenu sur son premier jugement,

quelque forte raison qu'on ait eue pour en appeler ; je suis autorisé plus que personne à le croire : plusieurs d'entre vous m'ont refusé la voie de leur journal pour me justifier, sous le prétexte spécieux que le public était ennemi des controverses littéraires ; mais quel est le Français lettré à qui des observations sur l'harmonie de la langue auraient pu paraître indifférentes ? Quelque fécondes que soient vos feuilles, n'y a-t-il pas des lacunes et des momens de stérilité dont vous auriez pu profiter pour rendre mon apologie publique ?

Si, comme vous l'avez observé, les bornes de vos feuilles sont telles qu'une discussion grammaticale il est vrai, mais poétique à la fois, n'y puisse trouver place ; si, comme je l'ai observé moi-même, il n'est permis qu'à vous, à vos coopérateurs et à vos amis de s'y disculper, rien ne vous empêchait d'annoncer purement et simplement que je ne me tenais pas pour battu, et que je publierais incessamment l'apologie de mon ouvrage. Vous m'avez refusé cette satisfaction légitime ; l'autorité, selon vous, eût été compromise en vous forçant à me la rendre. Mais je dévoilerai au public votre prévention et votre malveillance ; ce public saura que j'ai sollicité vaine-

ment cette justice de vous; il ouvrira les yeux sur les procédés secrets de ces inquisiteurs littéraires qui veulent mettre un bâillon à l'auteur qu'ils dévouent aux flammes; ce public saura que je vous avais engagés à différer votre critique pour des raisons personnelles d'avancement, et que, loin d'accéder à ces considérations particulières, vous vous êtes hâtés de frapper à coups redoublés sur mon ouvrage, en ajoutant que j'avais eu la faiblesse de vous demander grâce.

Je sais qu'il est impossible de multiplier les copies de ma défense à l'égard du nombre de vos diatribes; il n'y a pas plus de remède aux progrès de la calomnie littéraire qu'il n'y en a contre ceux de la calomnie civile; loin d'espérer de vous une rétractation formelle, je m'attends donc à un soulèvement général de votre part. Vous vous mettrez bravement cinq ou six contre un; vous ferez un serment solennel de n'approuver jamais ce qui sortira par la suite de ma plume. «Vous vous adonne-
« rez, comme dit Montesquieu, à cet art de
« trouver dans une chose, qui naturellement
« a un bon sens, tout le mauvais sens qu'un
« esprit qui ne raisonne pas juste peut lui
« donner. C'est n'être point utile aux hommes.

« Ceux qui pratiquent cet art ressemblent aux « corbeaux qui fuient les corps vivans, et « volent de tous côtés pour chercher des ca- « davres. » Ce sublime écrivain, que je vous oppose sans cesse, a tracé les lois de l'esprit dans son apologie de *l'Esprit des Lois*.

Il me reste à vous parler de la forme que j'ai choisie pour ma réponse. J'ai tâché de faire rire à vos dépens, mais jamais aux dépens de la vérité. Paschal a eu le don d'intéresser l'univers à des lettres polémiques dont le sujet semblait ne devoir intéresser que des théologiens; c'est en assaisonnant du sel de la plaisanterie les argumens de la plus saine logique qu'il a dévoué au ridicule les fauteurs d'une morale relâchée. Je me flatte (avec moins de talens) d'obtenir un triomphe à peu près semblable sur ces écrivains despotes qui veulent régler toutes les opinions sur la leur, établir ou renverser les réputations à leur gré, et porter dans l'examen de toutes les productions nouvelles la sévérité la plus décourageante, et la plus révoltante partialité.

Les calomniateurs étaient autrefois en Pologne condamnés à se mettre à quatre pattes, et à aboyer comme un chien pendant l'espace d'un quart d'heure. Charles V introduisit cette

punition à la cour de France, et il y avait des jours, disent les historiens, où l'on n'entendait dans son anti-chambre qu'aboiemens humains toute la matinée. Je voudrais que les critiques, convaincus par le public d'avoir calomnié un ouvrage utile et bon, fussent condamnés à la même peine afflictive, sauf à eux à s'en racheter en composant un ouvrage de la nature de celui qu'ils auraient déchiré, fût-ce même avec ses défauts.

Voilà un préambule bien sérieux, et d'après lequel on serait tenté de croire que je vous en veux mortellement; passez vîte à ce qui suit pour être détrompés : un esprit gai par caractère ne se fâche point pour ces bagatelles-là.

On l'opprime, il pleure, il crie,
Se démène en cent façons....
Tout finit par des chansons.

(Vaudeville de Figaro.)

LES ŒUFS DE PÂQUES

DE MES CRITIQUES,

DIALOGUES

MÊLÉS DE VAUDEVILLES.

DIALOGUE

SUR LE PREMIER CHANT

DE L'HARMONIE IMITATIVE.

(M. de Piis ayant prié les bons journalistes de faire tirer les mauvais au sort pour savoir lequel combattrait en champ clos contre lui, le sort tomba sur l'Année Littéraire. Alors les journalistes prirent place, les uns à droite, les autres à gauche, et M. de Piis attendit son adversaire, qui fut bientôt annoncé de la manière suivante:)

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est l'Envoyé de l'Année Littéraire qui demande à vous parler.

L'AUTEUR.

Son nom?

LE DOMESTIQUE.

Il dit qu'il s'appelle *un tel*, mais qu'il est le successeur de feu Fréron.

L'AUTEUR.

AIR : En quatre mots je vais vous conter ça.

Quel est ce tel,
Ce critique immortel,
Qui de Fréron gardant l'autel,
Croit tenir son coutel?
Pour semblable bagatelle
Faudra-t-il dans la cervelle
Se mettre martel?
Qu'importe au fond que ce soit Pierre un tel,
Ou Paul, ou Jean un tel,
Ou bien Guillaume tel,
Godefroi tel,
Ou Mainfroi tel,
Ou même G*** (1) tel?

Au surplus qu'il entre.

LE DOMESTIQUE.

Il a son extrait à la main.

L'AUTEUR.

J'ai bon feu pour le recevoir.

(1) C'est comme qui dirait Gâcon, si Gâcon rimait à Godefroi et à Mainfroi.

LE DOMESTIQUE.

J'oubliais de vous dire qu'il a un masque, et qu'il est habillé en maître d'école... Mais le voici lui-même ; je vous laisse.

L'ENVOYÉ.

« Vous voyez, monsieur, dans ma per-
« sonne la science, l'érudition, la littéra-
« ture, la logique, la candeur et l'urbanité. »

L'AUTEUR.

Ah! qu'elles sont bien déguisées !

L'ENVOYÉ.

« Vous aviez déjà donné avis au public que
« vous travailliez à un poëme *conséquent* : an-
« noncer par un barbarisme un ouvrage de
« cette importance, ce n'était pas un début
« heureux. »

L'AUTEUR.

AIR : Triste raison, j'abjure ton empire.

Un charlatan *donne avis à la ronde*
Qu'en moins de rien, subtil opérateur,
Il tirera toutes les dents du monde
Pour un écu sans mal et sans douleur.

On donne avis au dos d'une brochure (1)
Que la critique aura toujours l'honneur
De soutenir *mœurs et littérature*
Pour dix écus sans fiel et sans aigreur.

Pour moi, monsieur, j'aime mieux recevoir des avis du public que de lui en donner. Quand M. Cholet, rédacteur des Etrennes Lyriques, m'écrivait à Fontainebleau : « Je « crains bien, monsieur, que vous ne payiez « pas cette année votre tribut volontaire à « mon recueil; vos ennemis publient par- « tout que vous êtes tout occupé d'un poëme « sur l'harmonie imitative, qui ne prouvera « rien; mais vos amis, au nombre desquels « je vous prie de me croire, soutiennent que « vous joindrez l'exemple au précepte, et que « votre poëme, loin d'être un simple badi- « nage, aura ses principes fixes, ses induc- « tions faciles, et ses conséquences évidentes. » je croyais pouvoir lui répondre, sans *donner avis au public : Il est bien vrai, monsieur, que je me suis occupé dans mon voyage, et que je m'occuperai longtemps encore d'un poëme* conséquent *sur l'harmonie imitative de notre langue*. Vous observerez que cette réponse,

(1) Principalement de l'Année Littéraire.

insérée en tête des Etrennes Lyriques de 1784, *n'était pas destinée à l'impression*, comme le porte expressément une note de M. Cholet.

AIR : Avec les jeux dans le village.

Ah! qu'il est noble et difficile
D'engager les mauvais railleurs
A fronder un ouvrage utile
Sur un mot exhumé d'ailleurs!
S'annoncer par la calomnie
Dans un examen sérieux ;
Pour un critique de génie
Ce n'est pas un début heureux.

Apprenez que ma conscience
De tout *barbarisme* m'absout.
Ces mots de votre connaissance
Ne sont nullement de mon goût.
Dans votre école ils vous ont, maître,
Poussé plus d'une fois à bout,
Et c'est là ce qui fait peut-être
Que vous croyez en voir partout.

CONSÉQUENT vous choqua la vue ;
Mais qui vous dit qu'en ce moment
Ce mot s'applique à l'étendue?
Il s'applique au raisonnement.
Nonobstant clameur de grammaire,
Je vous dirai *conséquemment:*
Ce n'est pas tout d'être en colère,
Il faudrait être CONSÉQUENT.

L'ENVOYÉ.

« On n'a pas été peu surpris que vous, qui « sembliez vous être voué dans vos opéras « comiques au patois des paysans, vous eus- « siez tout à coup la prétention de donner « des leçons d'harmonie. »

L'AUTEUR.

AIR : Je n' saurais danser.

La particule ON,
Chez nos critiques modernes,
La particule ON
Est sans cesse en action.
La particule ON,
De toutes leurs balivernes,
La particule ON
Est garant et caution.

Faute de raison
Prodiguent-ils des injures,
La particule ON
A leur procuration.
Pour baisser leur ton
Veut-on prendre des mesures,
Où les trouve-t-on?
C'est dans la particule ON.

La particule ON,
Quand ON leur porte une botte,
La particule ON
Leur sert toujours de plastron.

Cher Momus, pardon,
J'y briserai ta marotte;
Je veux tout de bon
Dauber la particule ON.

Ne dites donc point, M. le magister, qu'*on a été surpris;* c'est vous seul qui l'avez été; le public n'est pour rien dans votre étonnement. Vous seul avez avancé dans le temps que je *m'étais voué* dans mes opéras comiques au patois des paysans; vous seul le répétez aujourd'hui. Si cela était, de qui seraient donc les pièces de *Cassandre Astrologue*, d'*Aristote Amoureux*, de *Cassandre Oculiste*, des *Etrennes de Mercure*, des *Voyages de Rosine*, des *Deux Porteurs de Chaise* et de *l'Opéra de Province*, où il n'y a pas en totalité deux scènes de villageois? Il est vrai que j'ai fait parler aux paysans leur langage dans *les Amours d'Eté*, *les Vendangeurs*, *la Veillée et le Printemps;* (1) mais Molière et Collé ayant fait patoiser sur la scène française; Piron, Panard et Favart ayant fait patoiser sur le Théâtre Italien, j'ai mieux aimé imiter

(1) Le Cousin Jacques rend compte dans une de ses Lunes de la difficulté qu'il y a à faire des couplets de cette nature.

Molière, Collé, Panard et Favart que d'obéir aux remontrances de l'Année Littéraire. Il n'est donc point de fait que je me soie *voué* au patois dans mes opéras comiques.

AIR : Vous l'ordonnez, je me ferai connaître.

Du mot *vouer* connaissez mieux l'usage:
On voit chez nous mainte et mainte maman
Au nom des saints *vouer* leurs fils au blanc;
Mais cet habit passe avec leur jeune âge.

Quand la Critique, aux autels de l'envie,
Prend le parti de se *vouer* au noir,
De l'égayer on doit perdre l'espoir;
Le même habit lui sert toute la vie.

Quant à cette prétention que vous me supposez *de donner des leçons d'harmonie*, où l'ai-je manifestée? Et si je l'avais manifestée, quel crime aurais-je commis?

AIR : Où allez-vous, monsieur l'abbé.

J'ai connu des prédicateurs
Qui n'étaient ni saints ni docteurs;
Ils prêchaient le Carême
Fort bien,
Sans le faire de même;
Vous m'entendez bien.

S'il ne fallait absolument
Pour enseigner publiquement

Que personnes savantes...
Hé bien ?....
Que de chaires vacantes !
Vous m'entendez bien.

L'ENVOYÉ.

« *On* s'est rappelé ces vers de Boileau : »

Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette,
Au même instant prend droit de se croire poëte.

L'AUTEUR.

Voilà encore ce maudit *on* qui se rappelle ces vers de Boileau pour en faire une application malhonnête. Je suis auteur, et auteur de *quelques chansonnettes ;* mais je ne suis point altier : qui dit altier dit fier et impertinent ; je ne suis ni l'un ni l'autre, et puis, quoi qu'en ait dit Boileau, on peut préluder par des chansons à un ouvrage plus important.

AIR : Chansons, chansons.

Je peux, quoique monsieur le nie,
Lui donner en fait d'harmonie
Quelques leçons :
Horace, plein d'un feu lyrique,
Avait avant sa poétique
Fait des chansons.

Avant d'embrasser la satire
Despréaux tira de sa lyre
Quelques doux sons ;

On l'a vu, *contemplant Sylvie,*
Exalter *son âme ravie*
Par des chansons.

L'auteur de la Métromanie,
Qu'assurément pour un génie
Nous connaissons,
Ne fit-il pas, mon cher critique,
D'abord à l'Opéra-Comique
Force chansons?

Parbleu, vous qui êtes un si bon grammairien, éclaircissez mon doute; Boileau n'aurait-il pas pu dire:

Soudain l'auteur altier de quelqueS chansonnetteS

Et ce vers:

TouT aussiTôT prenD Droit De se CRoiRe PoëTe.

n'est-il pas duriuscule? Il n'y a peut-être pas vingt vers pareils dans tout Boileau, et vous allez me choisir ce distique pour me l'appliquer à propos d'harmonie! Bien vu. Comme ces fautes des grands maîtres doivent nous rappeler notre faiblesse! Pour moi...

AIR : Frère Amour en capuchon.

Si j'ai sans de bonnes raisons
Pris droit de me croire poëte,
Je pourrai, battant en retraite,
Retourner à mes chansons.

Si Calliope enfin me chasse,
Je m'enfuirai chez Erato,
Sûr d'emprunter son manteau
Pour cacher ma disgrâce.

Mais vous, austère professeur,
Si vous vous obstinez à taire
D'après quel titre littéraire
Vous prenez droit d'être censeur,
Je ne sais trop, sur ma parole,
Où l'on pourra vous employer;
Il faudra vous renvoyer
Tout juste à votre école.

L'ENVOYÉ.

« Quelques-uns ont regardé votre entre-« prise comme une réparation éclatante des « fréquens outrages que vous aviez faits à la « langue française par l'abus du jargon rus-« tique; tous se sont accordés à regarder le « sujet comme ingrat, et du choix le plus « bizarre. »

L'AUTEUR.

J'ai *regardé mon entreprise comme une réparation éclatante des fréquens outrages faits à la langue française* par ceux qui ont soutenu, depuis Lamothe, qu'elle est dépourvue d'harmonie. Si le sujet est *ingrat,* raison de plus pour appeler l'indulgence. Il ne s'ensuit

pas, de ce qu'il est neuf, qu'il soit d'un choix *bizarre*, ni qu'il soit *vicieux*. Voici le souhait que formait M. l'abbé d'Olivet en 1773 : « Quatre ou cinq de nos poëtes nous ont fait « sentir parfaitement que notre langue se prê- « tait à l'harmonie ; pourquoi donc ne pas « étudier les moyens de perfectionner un art « dont nous connaissons le prix, et dont « nous voyons que les progrès ont été déjà si « heureux ? » J'ai étudié ces moyens ; je les ai développés par une suite d'exemples ; mais le malheur veut que vous ayez plus d'esprit que M. l'abbé d'Olivet, et à plus forte raison que moi.

L'ENVOYÉ.

« Nous avons plusieurs dissertations assez « étendues sur les richesses poétiques de la « langue française et son harmonie imitative ; « Racine le fils, dans ses Réflexions sur la « Poésie ; Debelloi, dans le sixième volume « de ses Œuvres ; M. Clément, dans ses Ob- « servations critiques sur différens sujets de « littérature, ont traité fort au long cette ma- « tière ; mais leur travail s'est borné à faire « sentir et à expliquer en quelque sorte l'har- « monie d'un grand nombre de morceaux « choisis dans nos meilleurs poëtes. »

L'AUTEUR.

Et c'est ainsi, M. le magister, que vous faites preuve de la plus saine logique! Quoi! parce qu'Aristote avait fait sa Poétique, parce que Longin avait fait son Traité du Sublime, parce que mille rhéteurs avaient composé des réflexions sur les nombres, où ils expliquaient en quelque sorte l'harmonie d'une grande quantité de morceaux de Virgile et d'Homère, Horace se trouvait dispensé de composer son Art Poétique! et parce qu'Horace avait composé un Art Poétique, Boileau, par un raisonnement semblable, aurait donc eu tort d'en faire un dans notre langue? J'imprimerai à la fin de mes Œufs de Pâques les Observations de Racine le fils, celles de Debelloi, et celles de M. Clément; elles tendent toutes à justifier non seulement le sujet de mon poëme, mais encore à en justifier l'exécution et le style. Que conclure de tout ceci? Qu'en indiquant ces sources vous avez donné, M. le professeur de critique, des verges pour vous fouetter.

L'ENVOYÉ.

« Les préceptes auraient été inutiles sur un
« objet qui dépend uniquement de l'oreille et

« du goût : il serait ridicule et puérile d'or-
« donner gravement de multiplier les A pour
« marquer la lenteur ; les I pour exprimer les
« cris ; les R, les S et les T pour peindre le
« fracas et les bruits désagréables ; les P et les
« L pour les tableaux doux et rians, » etc.

L'AUTEUR.

Oh ! pour le coup, M. le professeur, à pédant pédant et demi ; je ne vous ferai point l'honneur de vous mettre aux prises avec Platon, avec Socrate, avec Denys d'Halicarnasse, etc., tous gens que vous connaissez à peu près de vue, et qui ont été, d'après votre assertion, et ridicules et puériles en ordonnant gravement de multiplier les A, les R, les T, etc., selon les circonstances ; mais j'évoquerai dans ma bibliothèque une ombre à qui vous ressemblez par la robe, et c'est toujours quelque chose :

D'un professeur partial et méchant
C'est la robe que je salue.

Vous allez l'entendre parler elle-même cette ombre, devant laquelle vous devez demeurer dans le silence et dans le respect.

(Ici l'ombre de Rollin paraît.)

ROLLIN.

« J'ai employé quarante pages dans le pre-

« mier volume de mon Traité des Etudes (1)
« à donner en prose, et relativement à Vir-
« gile et à Homère, les mêmes préceptes que
« M. de Piis a donnés en vers relativement
« à la poésie française. J'ai fait un article *Tris-*
« *tesse*, où j'ai dit que la tristesse étant à l'âme
« ce que les maladies sont au corps, il faut
« aux vers tristes de grands mots, qui leur
« donnent de la lenteur et de la pesanteur.
« J'ai fait un article *Joie*, où j'ai dit que les
« sentimens vifs, précipités, rapides, exi-
« geaient la rapidité du style. J'ai fait un ar-
« ticle *Douceur*, où j'ai dit : on choisira les
« mots où il n'entre presque que des voyelles,
« qui forment très-peu de lettres, et dont les
« consonnes soient douces et coulantes ; on
« évitera les syllabes composées de plusieurs
« consonnes, les élisions dures, les lettres
« rudes. J'ai cité des vers de Virgile où les
« L sont multipliées à dessein ; j'ai fait un
« article *Dureté*, où j'ai dit : pour faire sentir
« la dureté on préférera les mots qui com-
« mencent et finissent par des R, comme
« *rigor, rimantur;* les mots où les R sont

(1) Voyez les Pièces Justificatives à la fin du volume.

« redoublées, comme *ferri, serra;* on em-
« ploiera les consonnes rudes, comme l'X,
« *axis;* comme l'H aspirée, *trahat;* on se
« servira des mots formés par l'assemblage de
« plusieurs consonnes, *junctos, fractos, ros-*
« *tris*. J'ai analisé de la sorte les beautés imi-
« tatives d'Homère; et parce que M. de Piis,
« pénétré des bons principes de la littérature
« grecque et latine, a eu le courage d'en faire
« l'application à la langue française, j'aurais à la
« fois le déplaisir de voir croiser son opinion
« et la mienne! Vraiment il sied bien à mon-
« sieur de troubler ainsi la cendre des morts;
« et de dire qu'il est ridicule et puérile d'or-
« donner gravement de multiplier les A! etc.
« Je suis donc ridicule, moi! je suis donc
« puérile! Qu'il suspende sa noble fonction
« de critique; qu'il emprunte mon Traité
« des Etudes à quelqu'un de ses écoliers, qu'il
« transcrive les quarante pages dont je viens
« de lui apprendre la substance. C'est à la
« considération de M. de Piis qu'il en sera
« quitte pour ce *pensum*. — *Aio*, Rollin,
« *antiquus Rector*. »

(Ici l'ombre de Rollin disparaît.)

L'ENVOYÉ.

« Comme il n'y a point de règle pour trouver

« de beaux chants, il n'y en a point pour enri-
« chir le discours d'images et d'expressions
« pittoresques. »

L'AUTEUR.

Vous faites le raisonneur, parce que Rollin est parti; mais il n'est pas encore si loin que je ne puisse le rappeler. Prenez-y garde; vous dites qu'il n'y a point de règle pour trouver *de beaux chants*, et qu'il n'y en a *point pour enrichir le discours d'images* : cela est vrai jusqu'à un certain point; mais comme il y a des règles pour trouver de beaux accords, il y en a de même pour trouver des *expressions pittoresques*. Le choix des images, ou plutôt leur succession, constitue la mélodie de la poésie comme la succession des sons constitue la mélodie musicale. Mais le choix des expressions est aux vers ce qu'est l'harmonie au chant principal.

AIR : Avec les jeux dans le village.

Vous souvient-il d'un mot technique,
Vous l'employez tout de travers.
Pourquoi toujours parler musique
Quand il ne s'agit que de vers?
C'est une petite manie
Qui vous fera le plus grand tort:
Vous voulez parler d'harmonie;
Avec vous soyez donc d'accord.

L'ENVOYÉ.

« C'est au poëte à combiner les sons de la « manière la plus propre à imiter la nature « des objets dont il parle. »

L'AUTEUR.

Quelle contradiction ! S'il n'y a point de règles pour enrichir le discours d'expressions pittoresques, comment pourra-t-on combiner des sons de la manière la plus propre à imiter la nature des objets dont on parle? C'est au génie qu'il appartient de réussir; mais comme il a fallu tracer les règles de tous les arts d'après les chefs-d'œuvres qu'ils avaient enfantés, pourquoi ne procéderait-on pas, en matière d'harmonie imitative, d'après des règles calquées sur les ouvrages de nos grands poëtes? Je vous dirais bien que vous n'êtes pas *conséquent* dans ces deux phrases, et que vous ressemblez au satyre de La Fontaine qui soufflait le froid et le chaud; mais j'ai déjà eu occasion de vous comparer à lui; d'un satyre à un critique il n'y a que la main.

L'ENVOYÉ.

« Ecoutez ces vers :

Que le style soit doux lorsqu'un tendre zéphire
A travers les forêts s'insinue et soupire;

Qu'il coule avec lenteur quand de petits ruisseaux
Roulent tranquillement leurs languissantes eaux :
Mais les vents en fureur, la mer pleine de rage
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage,
Le vers comme un torrent en grondant doit marcher;
Qu'Ajax soulève et lance un énorme rocher,
Le vers appesanti tombe avec cette masse.
Voyez-vous, des épis effleurant la surface,
Camille dans un champ qui court, vole et fend l'air;
La muse suit Camille, et part comme un éclair.

« Toute la doctrine de l'harmonie imitative « est renfermée dans ces vers, qui auraient « dû détourner M. de Piis d'en délayer la « substance dans un long poëme. Vida a su « rapprocher et fondre dans un morceau de « sa Poétique, très-artistement composé, les « beaux exemples d'harmonie imitative qui se « rencontrent dans Virgile ; ce sont là les « seuls préceptes qu'il donne. »

L'AUTEUR.

De qui sont donc les vers que vous m'avez cités? Ils ont le faire de Boileau; mais je ne les crois pas de lui : m'y voilà; ils sont extraits de ce fameux poëme traduit de Pope par l'abbé du Resnel; je m'en rappelle le début:

Mais ce guide trompeur qui, prompt à censurer,
Après de longs détours ne fait que m'égarer,

Je le hais d'autant plus qu'il me commande en maître.
Tout n'est pas Despréaux, et chacun prétend l'être;
Chacun, content de soi, suit sa faible raison,
Et des arts qu'il ignore ose donner leçon.
Cet âge, si fécond en pédans didactiques,
A moins de sots auteurs que d'ignorans critiques.

Que vous êtes bon, monsieur, de me mettre sur la voie quand il s'agit de vous dire vos vérités! La tirade que vous m'avez citée est faite dans les principes d'imitation qui m'ont dicté mes vers; mais je ne vois point que toute la doctrine de l'harmonie imitative y soit renfermée. Qu'auriez-vous dit si j'avais hasardé ce vers?

Le vers comme un torrent en grondant doit marcher.

Vous auriez dit qu'un torrent ne marchait point; et si j'eusse mis quelque part:

Voyez-vous, des épis effleurant la surface,
Camille dans un champ qui court, vole et fend l'air,

Auriez-vous approuvé cette inversion? Oh! non, non; je vous connais; vous auriez demandé plaisamment comment des épis *effleuraient une surface*, et comment *un champ* pouvait *courir, voler et fendre l'air?* De ce qu'il a plu à Vida de faire une poétique avec les vers imitatifs de Virgile artistement rapprochés, peut-on conclure raisonnablement

que mon poëme soit inutile? Vida insiste sur la nécessité de peindre par les sons dans la poésie latine.

Haud satis est illis utcunq : claudere versum
Et res verborum propriâ vi reddere claras.
Omnia sed numeris vocum concordibus aptant,
Atque sono quæcumque canunt imitantur.

Cela veut-il dire qu'il ne faut point composer un poëme sur l'harmonie imitative?

L'ENVOYÉ.

« Mais quel plaisant projet que celui de « remplir quatre chants sans liaison et sans « suite! »

L'AUTEUR.

Ah, M. le magister, voici du nouveau! Qui veut prouver trop ne prouve rien. Faites-vous cas de la judiciaire des Petites Affiches? (1)

---

(1) C'est une feuille où l'on ne parle qu'accidentellement et pour le plaisir de dire du mal des pièces de théâtre et des livres. Son objet direct est d'annoncer les biens et effets à vendre, etc. etc. Tous les gens d'affaires y sont abonnés de droit, et quand la critique littéraire se donne les gants de multiplier les souscripteurs, c'est la mouche qui croit faire aller le coche.

L'ENVOYÉ.

« Assurément; le rédacteur est de nos amis. »

L'AUTEUR.

AIR : La lumière la plus pure.

Il dit avec bonhomie
Que *mon plan*, très-étendu,
Dans sa simple *économie*
N'est pas trop *mal entendu:*
Ce jugement authentique
Me sert ici de soutien;
Dans l'argot de la critique
N'est pas mal veut dire *est bien.*

L'ENVOYÉ.

« Oh, mon dieu! est-il possible que mon « confrère ait fait un pareil aveu! *Non, je ne « le croirai jamais; mais,* en tout cas, ce « n'est pas ce qu'il a dit de mieux; car qu'est-ce « qu'un poëme didactique qui ne présente « pas une base d'instruction? »

L'AUTEUR.

L'harmonie imitative, étant une partie essentielle de la poésie, fournit un sujet instructif par lui-même. On n'avait en français sur cette matière que des dissertations en prose, et les vers se gravent plus facilement dans la mémoire.

L'ENVOYÉ.

« Il faut, monsieur, que vous ayez beau-
« coup compté sur les ressources de votre
« esprit pour n'être pas effrayé d'une pareille
« tâche. »

L'AUTEUR.

Ce n'est point sur mon esprit, c'est sur mon courage que j'ai compté. L'espoir de plaire à mes concitoyens en composant un ouvrage sinon accompli, du moins utile, m'a fait passer par-dessus tous les dégoûts qu'entraînent nécessairement les recherches approfondies d'une science dont les élémens sont si dispersés; c'est par l'étude constante des tableaux de nos grands maîtres que je me suis disposé à la composition de ma galerie.

Air de la catacoua.

A l'étude de mon système
Je me suis longtemps préparé;
Mais vous à votre emploi suprême
Êtes-vous monté par degré?
Nenni. Craignez donc l'anathême
Que Phébus vous a déclaré;
    Pline à mon gré
    L'a consacré:
    De pictore
     Sculptore
     Fictore
(Si l'on n'est artiste soi-même)
On ne saurait *judicare*.

L'ENVOYÉ.

« Une partie de votre premier chant est em-
« ployée à prouver que vous ne travaillez pas
« sur une chimère, et que la langue française
« est susceptible d'une harmonie imitative. Je
« souscris aux éloges que vous lui donnez ;
« mais nos grands écrivains l'ont bien mieux
« louée par leurs chefs-d'œuvres. »

L'AUTEUR.

Pourquoi ne citez-vous pas ces éloges auxquels vous souscrivez ? Vous seul en savez la raison. Mais je veux réduire mon ouvrage au seul mérite grammatical, et je vous demanderai, M. le professeur de critique, si le Boudot, si Despautere et Tricot sont inutiles par la raison que Cicéron et Virgile ont mieux enseigné la langue latine par leurs ouvrages ?

AIR : Au coin du feu.

Si des règles du style
Cicéron et Virgile
Nous tiennent lieu,
Jetons vocabulaires,
Rudimens et grammaires
Bien vîte au feu,
Bien vîte au feu.

L'ENVOYÉ.

« Ce n'est pas honorer, c'est insulter notre « langue que de lui attribuer des qualités fri- « voles. »

L'AUTEUR.

Halte là. Voici ce que j'ai dit:

Quelle langue sur elle aurait donc l'avantage?
Elle cède à propos ou résiste à l'usage;
Ses principes sont clairs, ses tropes élégans,
Ses accens précisés, et ses modes constans;
Les objets sont décrits par ses termes lucides;
Comme elle a des sons lents, elle a des sons rapides;
Ses tours, pleins de mollesse ou pleins de fermeté,
Exhalent la douceur ou marquent l'âpreté;
Ses féconds substantifs engendrent plusieurs rimes;
Ses adjectifs nombreux ont tous des synonymes,
Et chaque période, où les mots sont classés,
Tire le plus grand jour des articles pressés.
Tantôt elle a du grec les formes arrondies,
Et tantôt du latin les tournures hardies;
Au style figuré des peuples d'Orient
Son style quelquefois se colore en riant;
Là de l'italien elle a la mignardise,
Ou de l'âpre allemand la gothique franchise;
Ici de l'espagnol elle a la majesté,
Ou de l'anglais profond la sombre gravité.

Telles sont les qualités frivoles que j'attribue à notre langue : mais quelles qualités sérieuses

doit-on attribuer à un homme qui fait comme vous profession d'en imposer à tous ses lecteurs par des assertions aussi hasardées? Le mensonge est répréhensible dans un professeur de critique; les conséquences en son terribles. A genoux!

L'ENVOYÉ.

« Vous faites à la langue française un mé-
« rite de ce qui est en elle un défaut; car ja-
« mais la multitude des monosyllabes n'a été
« favorable à l'harmonie. »

L'AUTEUR.

Allons, relevez-vous. Je n'ai jamais prétendu que la multitude des monosyllabes fût favorable à l'harmonie; je n'ai jamais prétendu que la langue française fût plus féconde en monosyllabes que les autres; mais j'ai voulu prouver, et j'ai prouvé réellement qu'elle contient autant de monosyllabes expressifs que les autres langues.

L'ENVOYÉ.

« A l'aspect de votre tirade sur le laco-
« nisme de la langue française, je vous l'a-
« voue, monsieur, *que* je reste immobile d'é-
« tonnement. »

L'AUTEUR.

Je vous l'avoue, monsieur, *que* vous n'êtes pas le premier critique *que* des vers faits avec soin aient pétrifié.

L'ENVOYÉ.

« Est-ce bien M. de Piis, ce poëte ingé-
« nieux à qui l'on n'a guère reproché que
« l'abus de l'esprit, qui a rimé ce panégyrique
« de la langue française? »

L'AUTEUR.

Des complimens, M. le professeur! *Timeo Danaos et dona ferentes;* ou, si vous aimez mieux, je vous dirai avec Nicodême dans la Clochette:

Morgué, pas tant de politesse:
C'est un traître; il ne faut pas s'y fier;
Il cherche en vous faisant caresse
Les moyens de vous estropier.

L'ENVOYÉ.

« Entendez-vous bien ce que vous avez
« voulu dire? Pour moi je ne l'entends pas. »

L'AUTEUR.

La science de l'harmonie imitative en poésie est peut-être moins conjecturale que celle

de l'harmonie imitative en musique; cependant il faut que l'imagination exaltée en développe toute l'étendue à l'oreille exercée. Quoique les beautés d'une langue ne soient point de convention, elles ont besoin du prestige de l'enthousiasme pour être admirées sous tous leurs rapports.

AIR : La fariradondaine.

Nous nous entendrons
Sur choses pareilles
Lorsque nous aurons
Les mêmes oreilles....

L'ENVOYÉ.

Bon!
La fariradondaine,
Gué!

L'AUTEUR.

Rien ne serait moins gai.

L'ENVOYÉ.

« Y a-t-il quelque langue au monde où l'on « emploie plus d'un mot pour désigner *Dieu*, « l'*homme*, le *jugement*, la *mémoire?* etc. « Dans toutes les langues n'exprime-t-on pas « le jour dans un seul mot, et la *nuit* de « même? Un seul mot ne suffit-il pas pour « marquer l'action d'*aimer* ou de *haïr?* »

L'AUTEUR.

Je n'ai accusé aucune langue d'avoir employé plus d'un mot pour exprimer ces grandes idées ; mais j'ai dû prouver que la nôtre était aussi laconique que les autres. Qu'y a-t-il de plus laconique et à la fois d'un plus grand sens que ces deux vers où Boileau nous trace le portrait d'un poëte latin renommé par son laconisme.

Perse en ses vers obscurs, mais serrés et pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

J'opposerai donc Boileau à Perse lui-même. Je vous demanderai ensuite si La Bruyère et La Rochefoucault ne le disputent pas en précision à Tacite et à Saluste : traduisez-en une page en grec. Les monosyllabes ne nuisent point à l'harmonie dans ces auteurs inimitables ; ils ont eu l'art de les enchaîner si adroitement qu'ils ne font pas à l'oreille un effet plus désagréable que n'en font aux yeux ces petites pierres cubiques dont les Romains ont fait des monumens aussi imposans que durables. La plus grande preuve que les monosyllabes ne nuisent point à l'harmonie dans notre langue, c'est la douceur de ce vers, que jamais *critique* n'a

pu dire la main sur la conscience, et qui est de Racine :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

L'ENVOYÉ.

On s'éveille, on se lève, on s'habille et l'on sort,
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche et l'on dort.

« Quelle est la langue où l'on ne puisse dire « autant de choses dans deux lignes de pareille « mesure? »

L'AUTEUR.

Je vous le demande, M. le professeur de critique; c'était le cas de nous donner des vers latins de votre façon. Mes deux vers sont familiers, je l'avoue, mais ils ne le sont pas plus que ces deux vers de Boileau :

Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.

Mes vers sont le portrait en miniature d'un homme oisif, comme ceux de Boileau sont le portrait de l'inconstant. Traduisez-les en un distique latin, et quand cela sera fait nous rappellerons Rollin pour examiner vòtre version.

L'ENVOYÉ.

« Votre enthousiasme pour ces deux mots,

« *tout* et *rien*, n'est pas fondé, et votre défi
« est téméraire; car *παν* en grec, et *nil* en latin
« sont des monosyllabes qui peignent aussi
« bien et avec autant de précision. »

L'AUTEUR.

Mon défi n'est point téméraire; *tout* et *rien* sont deux monosyllabes très-expressifs de la même langue. Vous avez recours aux langues grecque et latine pour leur opposer *παν* et *nil*, qui est une abréviation de *nihil;* est-ce là de la franchise? Pourquoi ne parlez-vous ni d'*omne* ni d'*ουδεν*? Vous me faites la guerre sur des mots; mais, parbleu, je vous la ferai sur les syllabes! Vous ne me passez *rien* sur la langue française; mais je vous contrarierai en *tout* sur les langue latine et grecque.

Dînez s'il faut de grec, et soupez de latin.

J'espère vous attacher ce vers-là sur votre robe, afin qu'on puisse le lire comme on lisait *argumentabor* sur la robe de la présidente Tardieu.

L'ENVOYÉ.

« On sait que les langues du nord sont plus
« abondantes en monosyllabes, et par-là
« même plus sourdes et moins favorables à
« l'harmonie que les langues méridionales : la

« brièveté n'est pas assurément le mérite dis-
« tinctif de la langue française, dont la marche
« est trop embarrassée d'articles et de pro-
« noms, et ceux qui traduisent du grec et du
« latin en français sont, malgré leurs efforts,
« toujours plus longs que l'original. »

L'AUTEUR.

Voilà encore une assertion renouvelée des Grecs, ainsi que le noble jeu de l'oie; mais comme vous savez intérieurement et par expérience que ceux qui traduiraient du français en grec seraient aussi plus longs que l'original; que cette multiplicité d'articles et de pronoms dont vous faites un crime à notre langue est ce qui constitue son ordre et sa clarté; comme vous savez que notre langue doit plus aux langues méridionales qu'elle ne doit encore aux langues du nord, je laisserai tout bonnement à Henri Etienne, auteur d'un ouvrage intitulé : *De la Précellence du Langage français*, (1579) et à M. Le Laboureur, auteur d'un ouvrage intitulé : *Avantage de la Langue française sur la Langue latine*, (1669) à vous donner cinq ou six férules bien appliquées. Soumettez-vous. Hé bien, la main des savans est-elle légère?

L'ENVOYÉ.

« Ce qui paraîtra presque incroyable à ceux
« qui ont applaudi à vos saillies et à vos traits
« fins, c'est votre alphabet en vers, ce sont
« vos profondes réflexions sur les différentes
« lettres qui le composent; c'est ce qu'on peut
« appeler un morceau neuf en poésie. »

L'AUTEUR.

Il est certain que c'est un morceau neuf en poésie; mais les idées ne m'appartiennent pas: il n'y en a pas une, comme mes pièces justificatives le prouveront, qui n'appartienne au petit Platon, à ce nigaud de Socrate, au froid Lucien, au stupide Ausone, au frivole Leibnitz, et à l'ignare Marmontel. Je vous demande à mon tour pardon d'avoir cru que vous n'aviez pas autant de lumières qu'eux tous. Pour moi j'avoue que je me félicite d'avoir pâli sur leur A, B, C; leurs réflexions sur la nature et sur la propriété des lettres m'avaient paru fondées alternativement sur la métaphysique et sur la gaieté; j'avais cru pouvoir en faire l'application aux lettres de l'alphabet français, sans irriter ceux qui ont applaudi à mes saillies et à mes traits fins. Vous n'êtes pas de ce nombre; car vous n'avez jamais applaudi.

L'ENVOYÉ.

« Je *suis sûr* que *si*, *sans* rien *c*iter, j'*es*-
« *s*ayai*s* de donner un e*ss*ai de votre alphabet,
« vous m'accuseriez de malice ou de mau-
« vaise foi. »

L'AUTEUR.

De mauvaise foi, oui ; mais de malice, jamais. Vous sifflez en parlant. Quel modèle d'harmonie !

L'ENVOYÉ.

« Ce sont de ces choses auxquelles on ne
« s'attend pas de la part d'un homme d'esprit. »

L'AUTEUR.

Vous avez beau me faire des complimens, et me dire :

Hé bonjour, monsieur du Corbeau;
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau!

Je ne laisserai point tomber mes bons argumens par terre. Avez-vous lu Pline? avez-vous lu Quintilien? avez-vous lu Priscien, *de Accidentibus litterarum ?* Je les ai lus, moi. Tout ce que j'ai dit de positif sur la valeur particulière de l'alphabet romain n'est autre chose que la quintessence de leurs définitions. Quand il serait vrai que vous ne seriez qu'un des coopérateurs de l'Année Littéraire, quand il

serait vrai que le démon de la critique, qui préside depuis cinquante ans à cette feuille infernale, s'appelât *légion*, je vous défierais, vous et lui, de l'emporter sur de pareilles autorités.

L'ENVOYÉ.

« Votre lettre A est pitoyable, et toutes les « autres sont traitées dans le même genre. »

L'AUTEUR.

La lettre A est traitée d'une manière tout opposée à la description des autres lettres.

L'*A*, pour peu qu'on l'appelle, arrivant plein d'audace,
Avant toute autre lettre accapare sa place.

....

Au paradis terrestre alors qu'Adam parla,
Ce fut apparemment l'*A* qu'il articula.

J'avais prévu vos graves observations sur ce badinage, et j'y avais répondu d'avance dans une de mes notes, en m'appuyant des autorités de Virgile, de Pythagore et d'Ausone. De quel droit supprimez-vous cette note apologétique? J'ai dit que l'A était la première lettre de l'alphabet; qu'Adam dut l'articuler devant l'Etre suprême : vous seriez bien étonné si je vous prouvais que c'est une induction de deux passages d'Origène et de saint Jérôme,

qui soutiennent que la langue hébraïque est la première de toutes : *Mansit lingua per Adam primitùs data, ut putamus hæbræa, in eâ parte hominum, quæ non pars alicujus angeli, sed quæ Dei portio permansit... Initium oris et communis eloquii, hæbræam esse linguam universa antiquitas tradidit.* On ne s'attendait guère à voir les pères de l'église dans cette affaire; mais vous ne pousserez peut-être pas la hardiesse jusqu'à tourner en ridicule ces conjectures sacrées.

L'ENVOYÉ.

« Vous avez prodigieusement économisé « l'esprit dans toute cette dissertation sur les « lettres, si éloignée du goût de la belle littérature; vous avez cependant bien senti que « vos facéties grammaticales rappelaient la « leçon de philosophie de M. Jourdain, et « vous croyez vous justifier en disant que ce « que Molière met dans la bouche du Bourgeois Gentilhomme est tiré mot pour mot « du Discours de M. de Cordemoi sur la « Parole. Mais si Molière, excellent juge, a « trouvé ces remarques minutieuses et ridicules dans un traité en prose, qu'eût-il pensé « d'un poëme où l'on dit que l'A *arrive plein*

« *d'audace pour accaparer sa place*, etc., et « où l'on attribue aux lettres les qualités ex« primées par les mots dont elles sont les « initiales? »

L'AUTEUR.

Cette dissertation sur les lettres n'est point éloignée du goût de la belle littérature, puisque tous les auteurs dont je vous ai parlé l'ont entreprise par rapport aux langues grecque et latine, et que M. de Marmontel, discourant de la nôtre, en a fait le sujet du sixième chapitre de sa Poétique. Ce sont des facéties grammaticales; mais ce serait peut-être un bonheur que la grammaire pût se présenter, aux enfans comme aux hommes, sous le masque de la plaisanterie. Ce que le maître de philosophie du Bourgeois Gentilhomme débite ne devient ridicule, je le répète, qu'en raison du personnage qui le débite. Molière ne trouvait point ces remarques minutieuses et ridicules dans un traité en prose, mais il savait qu'elles feraient rire sur le théâtre, prononcées avec toute l'emphase du pédantisme, et toute la prétention des savans en *us* de son temps; il n'aurait point trouvé mauvais que j'eusse mis les lettres en action pour leur donner une

espèce de vie : Molière savait qu'il est des cas particuliers où, jusqu'aux choses les plus inanimées,

Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.

Il savait qu'indépendamment de l'apologue, qui en fait une loi, tous les genres se prêtent à cette licence ; il savait que Boileau avait dit quelque part :

Aussi bien j'aperçois ces melons qui t'attendent,
Et ces fleurs qui là-bas entre elles se demandent
S'il est fête au village, et pour quel saint nouveau
On les laisse aujourd'hui si longtemps manquer d'eau.
....
Traîner d'un dernier mot les syllabes honteuses.

Quant aux vers pleins d'épithètes, ou de verbes consécutifs, Boileau lui-même en prendra la défense.

L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
....
Endurcis-toi le cœur, sois arabe, corsaire,
Injuste, violent, cent fois double faussaire ;
Aussitôt tu verras poëtes, orateurs,
Rhéteurs, grammairiens, astronomes, docteurs,
....
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang.
....

Que dit-il quand il voit les juges, les greffiers,
Les clercs, les procureurs, les sergens, les huissiers,
....

Tous ces vers sont tirés de la même pièce; et je reviendrai encore à Lucien, car son plaidoyer du *Sygma* est le bouclier de mon alphabet.

L'ENVOYÉ.

« Vous allez nous citer ces dialogues, où la « finesse et la justesse des observations se « trouvent jointes au sel de l'enjouement; mais « son exemple ne vous autorisait pas à coudre « des rimes à une triste nomenclature où l'on « ne trouve ni finesse, ni justesse, ni enjoue- « ment. »

L'AUTEUR.

Cela est bientôt dit. Je prendrai la peine de me citer moi-même, puisque vous n'êtes ni assez *fin* pour saisir les nuances de mes observations, ni assez *juste* dans vos raisonnemens pour apprécier les miens, ni assez *enjoué* pour entendre la plaisanterie.

Oh combien la seule *L* embellit la parole!
Lente, elle coule ici; là, légère, elle vole;
Le liquide des flots par elle est exprimé;
Elle polit le style après qu'on l'a limé.

Si ce n'est pas là de la finesse, M. le pro-

fesseur, au moins est-ce de la justesse. Quant à l'enjouement, je vous dirai en calembours:

AIR : Il était une fille.

D'un masque assez comique
Mon *K* s'est prévalu;
En général mon *R* a plu.
On a ri d'un critique,
Comme vous prévenu,
Qui tombait sur le *Q*... *U!*

L'ENVOYÉ.

« Mais Lucien n'eût jamais dit que l'A avec « un accent grave a l'allure des esclaves; car « une démarche lente et grave convient mieux « à des hommes constitués en dignité qu'à « des esclaves. »

L'AUTEUR.

AIR : La chose vaut mieux que le mot.

Ainsi que vous je sais au mieux
Ce que le terme *grave* exprime;
Mais de *pesant*, de *sérieux*
N'est-il pas souvent synonyme?
Et quand je serais en défaut,
Dites-moi s'il faut
Que des dieux la langue sublime
Soit toujours esclave du mot.

Lucien n'a point dit de l'A tout ce que j'en ai pu dire; mais il a dit du TAU des choses

plus extraordinaires, comme on pourra le voir dans les Pièces justificatives imprimées à la fin de ce volume.

L'ENVOYÉ.

« Lucien n'eût point dit que le C commence « les noms de tous les objets creux; car il y « a une infinité d'objets creux, tels qu'un pot, « un verre, un tonneau, qui ne commencent « point par un C. »

L'AUTEUR.

Quelles sont les racines latines du petit nombre de mots que vous citez? *Calix, scyphus, scyathus, scaphium, cadus, crater,* etc. Est-il vrai ou non que le C commence presque tous les noms des objets creux?

AIR : D'un bouquet de romarin.

Non, Lucien ne le dit point,
  Et je suis sincère:
Mais Leibnitz est sur ce point (1)
  Le seul qui m'éclaire;
Or de votre entêtement
Il est si fort mécontent,
Qu'il vous ordonne à l'instant
  De baiser la terre.

---

(1) Voyez le passage de Leibnitz, cité dans les notes de mon poëme, page 69.

DIALOGUE

SUR LE SECOND CHANT

DE L'HARMONIE IMITATIVE.

L'ENVOYÉ.

« Votre second chant débute par un pré-
« cepte dont il ne sera pas facile de profiter,
« car il est à peine intelligible. »

Déjà de chaque lettre, ou plus lente ou plus vive,
Vous avez reconnu la valeur positive;
Il vous faut maintenant, fidèle à mes leçons,
Rapprocher plusieurs mots pour augmenter leurs sons.

L'AUTEUR.

Ce précepte n'est pas intelligible pour vous, mais il me paraît clair et sensible. Comme il succède à la nomenclature des lettres de l'alphabet qui ont été passées en revue dans le premier chant, et que le lecteur a été à portée

d'apprécier suffisamment leur valeur et leurs sons, je l'engage dans celui-ci à les multiplier et à les rapprocher à propos pour doubler leurs mêmes sons et leur même valeur.

L'ENVOYÉ.

« Voilà tout ce que vous dites de positif.
« Vous défendez ensuite d'imiter les sons bur-
« lesques de Ronsard et de Dubartas, et de
« forger des mots nouveaux. »

L'AUTEUR.

Je défends d'imiter les sons burlesques de Ronsard et de Dubartas, et de forger des mots nouveaux; si je n'eusse pas eu cette attention, qu'auriez-vous dit de moi, vous et votre clique, puisque vous ne me tenez pas compte de l'avoir eue?

L'ENVOYÉ.

« Cependant vous approuvez beaucoup le
« *vagissement*, inventé, dites-vous, par Du-
« marsais, qui le trouvait aussi naturel que *le*
« *mugissement*. Vous regrettez aussi que lors-
« qu'on veut faire passer en usage le mot *im-*
« *passe*, créé par Voltaire, on se trouve borné
« par le vieux mot *cul-de-sac*. Vous demandez
« grâce humblement pour ce jeu de mots, qui

« vous est venu si naturellement que vous
« n'avez pas eu le courage de le supprimer:
« vous vous appuyez de l'autorité de Boileau.
« Il faudrait être de bien mauvaise humeur
« pour vous chicaner sur une pareille minutie,
« lorsqu'on a tant de griefs à vous reprocher. »

L'AUTEUR.

AIR : Des simples jeux de son enfance.

Ah! sur les formes du poëte
Pourquoi jeter un lourd manteau?
Et pourquoi peindre à la silhouette
Ce que traça mieux mon pinceau?
Dans votre prose détestable
Pourquoi traduisez-vous mes vers?
Si ma tenture est agréable,
Pourquoi la montrer à l'envers?

Je n'approuve ni le mot *vagissement* ni le mot *impasse*. L'auteur du premier, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est M. Dumarsais. Ne me faites point valoir votre indulgence par rapport à mes vers sur le mot *cul-de-sac;* c'est l'autorité seule de Boileau qui vous impose, et si vous osiez lui donner un démenti sur ces deux vers:

Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur le mot en passant ne joue et ne badine.

il pourrait bien vous répondre par ces six autres :

Un pédant, enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,
Croit qu'un livre fait tout, et que sans Aristote
La raison ne voit goutte et le bon sens radote.

L'ENVOYÉ.

« Vous n'avez presque donné aucun pré-
« cepte, et vous vous écriez que vous aban-
« donnez enfin la théorie. »

L'AUTEUR.

Mon premier chant est rempli de préceptes ; le second débute par une soixantaine de vers contre le néologisme : ainsi je peux bien m'énoncer de la sorte ; un poëte didactique a besoin d'égayer son sujet ; il ne saurait recourir assez tôt à la poésie de description, et, comme dit Boileau :

Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique.

L'ENVOYÉ.

« Vous invoquez le soleil, et vous le priez
« d'imprimer au *cahos de vos vers l'accord*
« *de l'univers*. »

L'AUTEUR.

Cite donc, bourreau, mes vers tout entiers! Comment veux-tu qu'on reconnaisse ma manière dans des hémistiches ainsi hachés? Il y a donc aussi des anatomistes littéraires qui se font un plaisir barbare de déchirer les poëtes! Comment trouver alors dans ces lambeaux *disjecti membra poetæ?*

L'ENVOYÉ.

« Vous invoquez aussi ce sexe divin

...... Qui dans le discours à l'oreille enchaînée
Prodigue les trésors d'une harmonie innée.

« Ce dernier hémistiche est bien dur, et peint
« mal la douceur du langage des femmes.»

L'AUTEUR.

Cet hiatus n'est pas plus dur dans mon vers qu'il ne l'est dans celui-ci de Racine :

Nulle paix pour l'impIE; IL la cherche, elle fuit.

Il n'est pas plus dur que dans celui - ci de Boileau :

Ou quelque longue pluIE Inondant nos vallons.

Je ne nie point que je n'aurais mieux fait, malgré ces deux exemples, d'éviter cet hiatus; mais toujours est-il vrai de dire qu'un homme

qui argumenterait contre Esther et les épîtres de Boileau des vers que je viens de citer serait ce que vous êtes sans cesse à mon égard, un juge inique ou ignorant.

L'ENVOYÉ.

« Vous commencez une galerie de tableaux, « ou plutôt une espèce de lanterne magique : « on va voir d'abord un orage, ensuite un ha- « meau paisible, après cela le fracas d'un « siége, enfin l'horreur des tombeaux ; ce « sont les objets que vous montrez dans le « second chant. »

L'AUTEUR.

Ecoutons M. de Jaucourt sur la nécessité d'orner les poëmes didactiques de tableaux. « Virgile place dans un de ses livres une dis- « sertation sur les présages du soleil, et il « part de là pour représenter le meurtre de « Jules-César ; il met dans une autre la fable « miraculeuse d'Aristée, et la peinture des « effets de l'amour ; dans un autre, c'est un « tableau de la vie champêtre, qui forme un « paysage riant et rempli des figures les plus « aimables ; enfin il insère dans cet ouvrage « l'aventure tragique d'Orphée et d'Euridice,

« capable de faire fondre en larmes ceux qui « la verraient véritablement. » Ce sont ces images qui font le principal mérite des Géorgiques. Que vous en semble, M. le professeur? Voilà Virgile qui montre la lanterne magique. Que cette comparaison est spirituelle, et qu'elle doit m'enorgueillir, puisqu'elle convient aux grands poëtes anciens et modernes! Il est vrai qu'elle convient aussi à la plupart des journalistes...

Air de Joconde.

Aux journalistes que voilà
Elle est très-applicable:
L'un fait voir la cour en gala
Et les princes à table;
A montrer du blanc et du noir
Cet autre fait fortune;
Le Journal de Paris fait voir
Le soleil et la lune.

Dans la Gazette de Santé
Plus d'un apothicaire
Poursuit le lecteur attristé
A grands coups de clystère.
Cent libellistes passagers,
En robe rouge ou bleue,
Font tirer à leurs boulangers
Le diable par la queue.

Pour vous, monsieur, qui n'avez pas
De lanterne magique,
Vous ne suivez qu'à petits pas
La bande polémique:
Les professeurs et les curés,
Que votre feuille ennuie,
Se fâcheront si vous montrez
Toujours *l'envie* en vie.

L'ENVOYÉ.

« Un des reproches les plus graves, et qu'on « puisse vous faire, c'est d'avoir prétendu nous « donner des modèles d'harmonie de votre « façon, tandis que vos prédécesseurs les « avaient choisis dans nos bons écrivains : on « aimerait bien mieux une tempête de Vol- « taire ou de l'abbé Delille qu'une tempête « de M. de Piis; un paysage de La Fontaine, « un siége de Racine ou de Boileau, un tom- « beau de Crébillon seraient bien plus piquans « que les mêmes tableaux peints par l'auteur « des Vendangeurs. »

L'AUTEUR.

Votre reproche n'est point grave; il est absurde : en prétendant donner, ou plutôt en donnant tout bonnement sans prétention des *exemples* d'harmonie imitative, je n'ai point cru donner des *modèles*. Je ne sais ce que

vous entendez par mes prédécesseurs; je ne sache pas qu'aucun poëte ait traité spécialement mon sujet avant moi. Il est certain que si j'avais fait un dictionnaire poétique j'aurais imprimé à l'article *tempête* des descriptions tirées de Voltaire, de l'abbé Delille et de Saint-Lambert; il est certain que Boileau, Racine, La Fontaine et Crébillon y auraient été mis à contribution toutes les fois que le mot m'eût conduit à les citer : mais y a-t-il un arrêt de la cour du Parnasse qui puisse me contraindre, quand je me sens appelé à la poésie, à faire des compilations et des dictionnaires? N'avons-nous pas déjà mille recueils dont les auteurs, d'ailleurs estimables, n'ont que le stérile mérite d'avoir su classer par ordre alphabétique tout le mérite littéraire d'autrui? A présent je vous le demande, monsieur, qu'il me soit permis de rétorquer votre argument; vous avez sans doute composé des tableaux d'un plus grand genre que le peintre des *Vendangeurs;* mais jusqu'à ce que ces tableaux soient sortis de votre *école* ne sera-t-il pas en droit de vous dire : On aimerait mieux une satire d'Horace, une satire de Régnier, ou une satire de Boileau, que tous les extraits passés, présens et à venir de l'Année Littéraire.

L'ENVOYÉ.

« Avez-vous bien consulté vos forces lors-« que vous avez pris l'engagement de tirer de « votre seul génie une suite d'exemples de « tous les genres d'harmonie? »

L'AUTEUR.

J'ai travaillé pendant huit ans à mon poëme; quoiqu'en général le temps ne fasse rien à l'affaire, il n'en est pas moins vrai qu'il vous met à même de consulter la nature, de consulter vos vrais amis, de tâter pour ainsi dire le public en détail, et de ne laisser, par des corrections nombreuses, que le moins de prise possible à la censure des gens de goût. Quand un poëme didactique a pour base une vérité utile en littérature, c'est au poëte à l'élever peu à peu, et à le décorer ensuite d'une façade agréable. J'ai tiré de mon seul génie tous mes exemples d'harmonie imitative; mais je ne présumais pas trop en cela de mes forces, puisque je m'étais échauffé l'imagination par l'harmonie des poëtes grecs, latins et français, et que j'avais soin, toutes les fois qu'il s'agissait de peindre par les sons, de prendre pour ainsi dire la

nature sur le fait, à la ville comme à la campagne.

L'ENVOYÉ.

« Votre tempête rassemble tous les grands « mots et tous les lieux communs dont on « épouvante l'orcille en pareille occasion. »

L'AUTEUR.

Si je n'eusse pas rassemblé tous les grands mots dont on *épouvante l'oreille*, ma tempête serait manquée : puisqu'elle est, selon vous, pleine de lieux communs, dites-moi d'où j'ai tiré ces images :

Craignons de chaque éclair les lueurs incertaines;
Pan lui-même en tressaille au milieu des Ardennes.
Dans les bras de Neptune ils voudraient s'élancer
Ces vieux rocs que la foudre ose au loin menacer.

De quel auteur sont-ils traduits ou imités? dans quel collège les a-t-on donnés pour matière de composition? Votre logique ne se dément jamais : les sujets *neufs* sont des sujets *ingrats ;* les préceptes sur l'harmonie imitative sont *ridicules et puériles*, et les morceaux descriptifs *d'invention* sont *des lieux communs*.

L'ENVOYÉ.

« Voici les vers qui m'ont paru le plus
« particulièrement imitatifs :

Pour faire frissonner le faîte des forêts.

« L'abbé Delille avait déjà dit :

Et des bois murmurant le feuillage frissonne.

« Mais votre vers est sans doute meilleur,
« parce qu'il y a un plus grand nombre d'F. »

L'AUTEUR.

Le vers de M. l'abbé Delille et le mien sont faits dans le même principe ; il me semble que l'image est différente, quoique l'expression soit à peu près la même.

AIR : Lise demande son portrait.

Delille d'un feuillage épais
Ne rend que le murmure :
C'est le faîte entier des forêts
Qu'embrasse ma peinture.
Votre bravade à mon courroux
Tend une vaine amorce ;
Pour disputer d'F avec vous
Je ne suis pas de force.

L'ENVOYÉ.

Pour soutenir le globe Atlas essoufflé sue.

L'AUTEUR.

Qu'en voulez dire ?
En voulez-vous rire ?

Est-ce l'image ou le vers qui vous déplaît? L'image, elle est noble et vraisemblable d'après la fable; le vers, il est travaillé dans le genre imitatif, et n'est pas d'une articulation plus pénible que ceux-ci:

Ubi *stellifer Atlas*
Axem humero torquet *stellis* ardentibus *aptum*.

Il n'y a rien d'extraordinaire ni de ridicule à faire suer Atlas sous le fardeau du globe agité par les vents. La Fontaine m'a guidé dans ce rapprochement de syllabes pénibles par ce vers si connu et si justement admiré:

L'attelage suait, soufflait, était rendu.

Je n'ai point fait comme M. l'abbé Aubert, qui dit:

Il parle, l'air se calme; Atlas mouillé s'essuie.

AIR : Ne dérangez pas le monde.

La charge est telle sans doute
Qu'Atlas y doit employer
Les deux mains, coûte qui coûte,
Sans pouvoir les relayer.
Le poëte que je fronde
A trop voulu s'égayer:
Sans laisser tomber le monde,
Atlas peut-il s'essuyer?

L'ENVOYÉ.

.... Le ciel pêle-mêle
Prodigue ici la trombe, et là des grains de grêle.

« Virgile a peint aussi le bruit de la grêle ;
« mais c'est par les T multipliés.

Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando.

« Vous auriez bien dû décider si pour peindre
« la grêle les G valent mieux que les T. »

L'AUTEUR.

Vous me jugez toujours par comparaison avec des hommes que je peux fort bien ne pas pouvoir atteindre dans leur imitation sublime, sans manquer pour cela du mérite d'imitation. Le vers de Virgile est superbe ; le mien peut avoir de l'effet. Virgile fait entendre avec les C et les T le sautillement de la grêle sur les toits : les syllabes *digue*, *grain*, *gré*, etc., font entendre à mon gré dans mon vers le choc et l'éparpillement de la grêle. Il y aurait du pédantisme à mettre les G et les T dans une balance ; le concours de ces deux lettres donnera dans ces sortes de peintures des résultats à peu près pareils.

AIR : Chantez, dansez, amusez-vous.

Ce que la grêle est aux moissons,
La critique l'est aux ouvrages;
Mais le soleil par ses rayons
Et le public par ses suffrages
Relèvent des plus grands revers,
L'un les épis, l'autre les vers.

L'ENVOYÉ.

La nuit règne en plein jour. La foudre vagabonde,
Ebranlant les échos de la voûte du monde,
Du midi jusqu'au nord, du levant au couchant,
Roule de monts en monts, et bondit en grondant.

« Quel dommage, monsieur, que cette *nuit* « *qui règne en plein jour*, et que ces terribles « images soient affaiblies par ce vers platement « géographique : »

Du midi jusqu'au nord, du levant au couchant.

L'AUTEUR.

AIR : Où s'en vont ces gais bergers.

Par certain malentendu
Dans une tragédie
Pradon avait confondu
L'Afrique avec l'Asie ;
Quand on lui prouva son tort,
Lui, plein de bonhomie,
De répondre : oh ! je ne suis pas fort
Sur la *chronologie*.

Est-il possible qu'un professeur de critique marche sur les traces de Pradon?

Du midi jusqu'au nord, du levant au couchant,

est tout au plus un vers platement *astronomique*. Voulez-vous un vers *géographique*, en voici un :

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome, etc.

Il y a aussi une chanson de Collé dont le refrain est platement *géographique :*

De Paris au Pérou,
De Pékin à Moskou,
Tout le monde aime et boit.

Oh! que je suis content d'*être plat* comme Boileau et Collé!

L'ENVOYÉ.

Le tonnerre vengeur éblouit, roule, tombe,
Et, d'éclats en éclats prolongeant son fracas,
D'un trépas clandestin frappe tout sur ses pas.

« Comme ce dernier vers est chétif, et qu'il « est indigne des deux autres! »

L'AUTEUR.

AIR : Que ne suis-je la fougère.

Dans le cours d'un long ouvrage
Tel est souvent notre sort;
En vain a-t-on du courage,
Et redouble-t-on d'effort:
Quand les images arrivent
On applaudit; mais, hélas!
Tous les jours les vers se suivent,
Et ne se ressemblent pas.

Vous trouvez mes deux premiers beaux! cela est heureux. Qu'est-ce qui vous blesse dans le dernier? sont-ce les pas de la foudre?

Qu'auriez-vous donc dit à Racine quand il prêtait des pas à une épée?

Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux?

Êtes-vous choqué du son de l'A multiplié? blâmez donc l'avant-dernier, dont celui-ci n'est qu'une prolongation.

L'ENVOYÉ.

« Le calme renaît; vous nous conduisez « dans une riante plaine : Eglé, la houlette en « main, fait paître les brebis; son jeune frère « conduit les chèvres.

Plus loin, triste et courbé, d'un air morne et pensif,
Leur père de ses bœufs presse le pas tardif;
Sa chevelure blanche ombrage sa charrue,
Et cache aux citadins le sang que son front sue.

« Est-ce donc là un modèle d'harmonie « dans le genre tempéré? Y a-t-il rien de plus « lugubre et de plus attristant que ce vieillard « malheureux qui a l'air morne et pensif, et qui « sue du sang? »

L'AUTEUR.

Je n'ai point dû m'asservir à une marche si uniforme, que je ne pusse varier mes descriptions par le mélange des contrastes. Le morceau que vous citez est d'une teinte sombre, et par-là il m'a semblé plus propre à faire ressortir celui où je mets deux jeunes bergers en

scène. Vous ne dites rien de ce vers : *sa chevelure blanche ombrage sa charrue;* vous n'en voulez qu'à l'expression de *suer du sang;* elle est certainement très-française; j'en prends à témoin l'expression proverbiale *suer sang et eau,* et on peut anoblir une expression proverbiale. Boileau a dit quelque part :

C'est elle qui, farouche au milieu des plaisirs,
D'un remords importun vient *brider* nos désirs.

Racine a dit :

Ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce
Chatouille de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.

Il a dit aussi :

Ces murs ont peut-être *des yeux.*

Mais pour vous citer une hardiesse d'expression plus analogue encore au vers dont il s'agit, sachez que Bossuet dit, en parlant d'une femme coquette, que « Tous les arts *suent* « pour composer sa parure. » Critiquez Racine, critiquez Boileau, critiquez Bossuet. Vous n'aimez pas *d'un air morne et pensif;* vous m'en direz les raisons à l'ordinaire prochain.

L'ENVOYÉ.

« Quoi de moins élégant et de moins gra- « cieux que ces deux vers : »

Plus l'amour modulé découle de leurs flûtes,
Plus la belle est sensible à leurs galantes luttes.

L'AUTEUR.

Il faudrait qu'un vers eût un singulier mérite pour être à l'épreuve de votre manière de citer; je défie qu'on applaudisse à ceux mêmes de Boileau quand ils seront mutilés, isolés, tronqués et épars de la sorte. Reconnaîtrait-on la Vénus de Médicis si on la coupait par morceaux? J'ai tâché, dans les deux vers que vous citez, de rendre le moëlleux du son de la flûte par la modulation multipliée de la lettre L. *Qui potest capere capiat.*

L'ENVOYÉ.

« Vous interrompez la suite de vos des-
« criptions pour nous parler de vous et de
« votre manière de travailler. »

L'AUTEUR.

A-t-on jamais fait un crime à Boileau de parler de lui-même quand il en trouvait l'occasion, et quand il a dit au roi dans une épître ces trois vers si singuliers:

Et tandis que *ton bras*, des peuples redouté,
Va la foudre *à la main* rétablir l'équité,
Moi, la plume *à la main*, je gourmande les vices.

a-t-on crié à l'égoïsme?

L'ENVOYÉ.

Jamais je ne saurais dans une étroite enceinte,
Au-devant d'un pupitre avec gêne placé,
Coudre mètre sur mètre, enthousiaste glacé,

« J'ignore ce que c'est que *coudre mètre sur* « *mètre.* »

L'AUTEUR.

Ah, vous *ignorez*, M. le professeur! *Habemus confitentem reum*. Mais devriez-vous *ignorer* que *mètre* est synonyme de vers? Connaissez-vous la premiere élégie des amours du chevalier de Bertin, ce favori des Grâces et d'Apollon? Je vous en citerai quelques vers, comme autrefois David jouait de la harpe pour déterminer Saül à renverser sa pique, ou, si vous aimez mieux une comparaison de la fable, comme Orphée jouait un air tendre pour adoucir le portier des enfers.

De ces vers nombreux et sublimes
L'Amour se riant à l'écart,
Sur mon papier mit la main au hasard,
Retrancha quelques pieds, brouilla toutes les rimes.
De ce désordre heureux naquit un nouvel art.
Renonce, me dit-il, aux pénibles ouvrages;
Cadence des *mètres* plus courts, etc.

Devriez-vous *ignorer*, M. le professeur,

qu'Apollon peut autoriser ses élèves *à coudre?* Devriez-vous *ignorer* que Boileau a dit :

Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe.

Si Boileau a eu la permission de recoudre des vers, pourquoi n'aurions-nous pas celle d'en coudre et d'en découdre?

L'ENVOYÉ.

« Oui; mais je crois qu'*au-devant d'un pupitre* est une faute contre la langue; il faut « dire *devant un pupitre*. On lit, il est vrai, « dans Boileau :

S'il ne se fait graver *au-devant* du recueil.

« Mais *au-devant* signifie alors *à la tête*. »

L'AUTEUR.

Que vous avez mauvaise grâce à vouloir justifier Boileau! Savez-vous bien, M. le professeur, que je vous croirais sujet à *favoriser*. Cela n'est pas dans les bons principes de votre état. Un *recueil* n'est pas une chose plus animée qu'un *pupitre;* dire qu'*au-devant* signifie dans le vers de Boileau *à la tête* ne prouve pas qu'il ne puisse avoir dans le mien la signification du mot *en face* ou du mot *vis-à-vis*. Que vous me déplaisez avec votre partialité! C'en

est trop ; à moi, chère ombre de Boileau ! Vous voyez bien ce professeur ; hé bien, s'agit-il de moi,

Il ne pardonne point les endroits négligés ;
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase.

S'agit-il de vous,

Chaque vers qu'il entend le fait extasier ;
Tout est charmant, divin ; aucun mot ne le blesse.

L'OMBRE DE BOILEAU, fouettant l'Envoyé.

La vérité n'a point cet air impétueux.

L'AUTEUR.

Je vous l'avais bien dit, M. le professeur ; au surplus, c'est Boileau lui-même qui vous *fouette ;* baisez les verges.

L'ENVOYÉ.

« Je vous félicite de ce que vous n'avez « pas besoin en composant de vous *frotter* « *la tête, de frapper des pieds, de ronger* « *vos ongles ;* mais on se passerait bien de « savoir tout cela. »

L'AUTEUR.

Oh ! vraiment, j'ai bien peur que vous ne soyez incorrigible. Quand Boileau a dit :

J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,

qu'avait-t-on besoin de savoir tout cela? Boileau ne l'a pas moins dit.

L'ENVOYÉ.

Pégase, impatient, franchit un cabinet,
Et l'eau de l'Hélicon gèle au fond d'un cornet.

« Ces figures sont peu justes; on ne met « point d'*eau dans un cornet,* et on ne « monte point à cheval dans un *cabinet.* »

L'AUTEUR.

Allons, Boileau, faites encore votre devoir.

L'OMBRE DE BOILEAU.

Horace, tant de fois dans mes vers imité,
Pour amortir le feu de sa rate indocile
Dans l'encre quelquefois sut égayer sa bile.

L'AUTEUR.

Trempe-t-on sa *rate* dans un cornet?

AIR : Vive le vin, vive l'amour.

Hé quoi! selon vous l'on ne met
Jamais de l'eau dans un cornet!
Je veux là-dessus vous en croire;
Mais entre nous il est notoire
Que Zoïle ferait fort bien
D'en mettre parfois dans le sien,
Pour n'avoir pas l'encre si noire.

Je conviens avec vous que vous ne montez

point sur Pégase dans votre cabinet; mais quand Horace disait dans sa premiere épître:

Est mihi purgatum crebro qui personet aurem,
Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, et Ilia ducat.

était-il à cheval ou non dans son cabinet?

L'ENVOYÉ.

« C'est le long de la *Garonne* que vous « avez composé votre poëme; j'ignorais que « la *Garonne* fût votre Permesse. »

L'AUTEUR.

Je n'ai point dit que j'avais *composé*, mais seulement que j'avais *commencé* mon poëme en Gascogne.

AIR : La danse n'est pas ce que j'aime.

Quand de Phébus on suit la trace
On est poëte en tout pays;
Mais c'est toujours près de Paris
Que l'Envie a son mont Parnasse;
Il ne saurait changer de place:
Dans un faubourg, là-bas, là-bas,
Vers ces moulins ne le voyez-vous pas?

L'ENVOYÉ.

Apollon à Neuilly me sourit en cachette:
Tel qui rime à Paris serait ici poëte.
....

Loin des petits auteurs et des grandes coquettes,
J'y compose en plein air sans livre et sans tablettes.
Aristarque jamais n'est là pour me navrer,
Et toujours ma maîtresse est là pour m'inspirer.

« Ce n'est pas quand le poëte cherche un « vers *en plein air*, c'est quand il est fixé sur « le papier que le censeur l'examine. »

L'AUTEUR.

Non, messieurs ; non, vous n'attendez pas que les vers soient fixés sur le papier pour en dire du mal ; c'est un parti pris d'avance : tel on voit aux rayons du soleil une foule de serpens lever la tête, tel, dès la réputation naissante d'un auteur, on voit se dresser autour de lui l'essaim des satiriques; *on critique déjà les vers qu'il fait encore*, et il peut dire avec Boileau :

Je songe à chaque trait que ma plume hasarde
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.

L'ENVOYÉ.

« Au reste il faut réciter à sa maîtresse, « quand on se promène avec elle, des vers « tout faits, et ne pas en faire ; pour un sou- « pir qui peut échapper au poète dans la

« composition, il y a bien des heures d'ennui « à essuyer pour sa compagne. »

L'AUTEUR.

Dire que ma maîtresse est là n'est pas dire qu'elle est à mes côtés quand je compose. Si vous connaissiez l'amour comme vous connaissez la haine, je vous demanderais s'il ne vous est jamais arrivé de travailler dans un bois et dans une plaine, tandis que votre compagne, un livre ou de l'ouvrage en main, attendait votre retour. Oh! vraiment j'oubliais, en vous faisant cette question, que nous allons nous promener tout différemment; nous autres de notre plein gré, et vous parce qu'on vous y envoie; nous *avec* des *bergères*, et vous autres *tout seuls*.

L'ENVOYÉ.

« De Neuilly vous nous menez sur le champ « de bataille, et dans une ville prise d'assaut. « Vous voulez nous faire entendre

Les rebonds des boulets, le sifflement des balles,
Les bombes, les canons, les tambours, les timbales,
Et le hennissement des chevaux haletans,
Et l'écroulement sourd des créneaux chancelans,
Des femmes, des enfans les clameurs inutiles,
Et des vieillards cachés les prières stériles,

Et des glaives croisés le fréquent cliquetis,
Et des soldats meurtris les lamentables cris,
Et le fatal clairon de l'altière Bellone,
Et dans la ville en feu la cloche monotone,
Dont le timbre argentin, tintant soir et matin,
Implore des hameaux le secours incertain.

« Je vois là beaucoup d'hémistiches ronflans, « d'expressions bruyantes et pompeuses, et « fort peu d'harmonie. Je ne sens point le « mérite de cette consonnance *meurtris* et « *cris*, qui dans le même vers me paraît un « défaut plutôt qu'une beauté. J'en dis autant « de *timbre* et d'*argentin*. Il me semble aussi « que ces *tin tin* sont une affectation puérile « pour peindre un objet aussi terrible, et « que *tintant* est là un terme faible et même « trivial. »

L'AUTEUR.

Je vous sais mauvais gré de n'avoir point cité les vers où je dis du poëte :

J'espère atteindre Pope au haut de la montagne;
Là les vers sont plus purs et plus audacieux,
Et, debout sur le globe, on les déclame aux dieux.

Je vous demanderai maintenant si, quand il s'agit de peindre le bruit de la guerre, l'harmonie musicale et l'harmonie poétique ne sont pas le résultat des *sons bruyans et pompeux*. Vous dites que vous *voyez* dans tout cela

fort peu d'harmonie; qu'importe, pourvu que les autres puissent en *entendre*. Vous ne sentez point le mérite de cette consonnance, *meurtris* et *cris* dans le même vers ; je ne vous citerai point ce vers de Térence :

Tœdet me harum formarum... quotidianarum.

où les *arum* expriment la tristesse. Je vous citerai toujours Boileau, dont vous n'approuverez probablement pas davantage ce vers fait à dessein :

Lamen*tant* triste*ment* une chanson bachique.

Quant au *tin tin*, je vous renvoie à la fin de mon poëme. Le Journal de Paris trouve comme vous cette affectation ridicule ; mais il ne trouve pas comme vous à redire dans tous les vers qui précèdent : au reste, je conviendrai avec lui et avec vous que cette multiplicité de consonnances pareilles est un défaut dans mes deux vers, quand vous m'aurez prouvé que la multiplicité des consonnes pareilles n'est pas un défaut dans cent vers de Virgile et d'Homère. Boileau n'a pas oublié les rimes *tines* en parlant de cloches. *Tinter* est selon vous une expression triviale; si elle est triviale, je l'ai anoblie du droit dont Racine a anobli le mot de *pavé :*

Baiser avec respect le *pavé* de tes temples.

Je l'ai anoblie du droit dont Montaigne a dit que la peur nous donnait tantôt des ailes, et tantôt nous *clouait* les pieds.

L'ENVOYÉ.

« Je ne veux point aller avec vous au milieu « des tombeaux pour y entendre le squelette « d'un riche précédemment rongé par l'or- « gueil, et actuellement par les vers, vous « demander une *larme*, et pour vous voir « environné de ces cadavres hideux qui vous « supplient de penser à eux; l'horreur de ce « spectacle n'est adoucie par aucun vers har- « monieux et pittoresque. »

L'AUTEUR.

Etes-vous donc bien persuadé qu'on vous en croira sur votre parole? Je demanderai à tout le monde s'il n'y a point d'harmonie dans ces vers:

Où la lune, au travers des rougeâtres vitraux,
Sur le bronze éclatant des sépulcrales urnes,
Répandait à grands flots ses rayons taciturnes.

Je demanderai s'il n'y a rien de pittoresque dans ces deux vers:

Tant mon cœur oppressé souffre de voir souffrir
Ces spectres affamés d'un peu de souvenir!

Je demanderai s'il n'y a point de sentiment dans ces deux vers :

Arrête, me dit-il, étranger magnanime;
Un instant, s'il se peut, songe à moi par pitié;
Parens, amis, enfans, ils m'ont tous oublié!

Tel est cependant le ton qui règne dans le morceau que vous renoncez à parcourir. Vous ne parlerez pas non plus de ma tirade sur les sépultures de campagne.

AIR : Faut attendre avec patience.

Entre nous il se pourrait faire
Que vous craignissiez les esprits;
Pour traverser mon cimetière
Par la main je vous aurais pris:
Ayez du moins la contenance
De Fréron et de ses recors;
Ils avaient malgré leur jactance
Plus peur des vivans que des morts.

Ils disaient avec Boileau *je crains peu les braves du Parnasse;* mais Saint-Foix leur ferma la bouche plus d'une fois, car Saint-Foix n'aimait pas les personnalités.

DIALOGUE

SUR LE TROISIÈME CHANT

DE L'HARMONIE IMITATIVE.

L'ENVOYÉ.

« VOTRE troisième chant est un *badinage* « où je ne trouve ni sel ni *enjouement.* On a « vu quelquefois des bouffons pour amuser le « peuple *contrefaire* les cris de divers ani- « maux. »

L'AUTEUR.

AIR : Chansons, chansons.

Vous avez tant de sel attique,
Qu'un autre à tort en revendique;
Mais franchement
De mon ignorance j'enrage;
Qu'est-ce que c'est qu'un *badinage*
Sans enjoûment?

Vos comparaisons ont quelque chose de malhonnête : quel rapport y a-t-il entre un bouffon et moi? quel rapport y a-t-il entre mes lecteurs et la classe du peuple dont vous parlez?

L'ENVOYÉ.

« On a vu des musiciens sur un instrument « en imiter plusieurs. »

L'AUTEUR.

Est-ce plusieurs instrumens ou plusieurs cris d'animaux que ces musiciens imitaient sur un instrument?

L'ENVOYÉ.

« Mais qu'un poëte s'efforce de nous faire « entendre dans ses vers le bruit de divers « métiers, le son de tous les instrumens, et les « cris de plusieurs animaux, il me semble que « c'est dégrader un art divin que de le prosti- « tuer à ces niaiseries difficiles, qui font peu « d'honneur même à celui qui réussit. »

L'AUTEUR.

Il est certain que le ton du troisième chant doit être le ton de la gaieté; c'est une tâche difficile que mon sujet m'impose. Il n'est pas plus niais de s'occuper à imiter collectivement

le son de tous les instrumens, qu'il n'est niais à David d'avoir loué Dieu dans le psaume 150 par la voix de tous les instrumens; qu'il n'est niais à Boileau d'avoir imité la cresselle et les cloches, et à Virgile d'avoir imité la trompette, le tambour et la cymbale. Si Virgile n'a pas dédaigné d'imiter le bruit des marteaux des cyclopes, quelle niaiserie y a-t-il d'avoir imité le bruit du taillandier? Quant aux cris des animaux, il ne faut qu'ouvrir nos auteurs latins pour trouver mille exemples d'imitations en ce genre. Vous me faites un crime d'avoir prostitué l'art de la poésie; sans doute vous faites un crime à Gresset d'avoir choisi un animal pour être le héros d'un poëme entièrement badin; sans doute vous faites un crime à Boileau d'avoir fait un poëme également badin, le tout pour un pupitre où se cache un hibou. Mais que dirons-nous de Virgile qui fait bourdonner des abeilles pendant un chant presque entier de ses Géorgiques? Que dirons-nous de Virgile, qui fait un poëme entier sur le moucheron? Mais, pour vous citer quelque chose de plus positif encore que ce dernier exemple, quel reproche ne feriez-vous pas à Homère d'avoir dégradé la langue grecque en composant un poëme badin du combat des rats et

des grenouilles! C'est un petit genre, j'en conviens; mais quel est l'amateur peintre qui ne se ferait pas un plaisir d'avoir dans trois pièces séparées des tableaux de Rubens, des tableaux de Tesnière, et l'œuvre complète de Calot?

L'ENVOYÉ.

« Que dirais-je de celui qui entreprend ce « travail sans réussir? Jugez-en par ce mor- « ceau, où vous prétendez imiter l'artificier. »

L'AUTEUR.

Vous déclamez si mal, M. le professeur, que je vais prendre la peine de vous réciter cette tirade en insistant sur les J multipliés, sur les R et sur les S, qui ont le son du Z; et si vous n'entendez pas ce que j'ai voulu mettre dans mes vers, je n'entendrai pas non plus l'harmonie que vous m'assurez être dans tel ou tel vers de Virgile:

Si de l'artificier l'on m'impose la tâche,
Qu'on n'imagine pas que ce défi me fâche:
J'assiége mon jardin; mille ardens serpenteaux
S'élancent au travers de tous mes arbrisseaux:
Aux lois de Galilée un soleil réfractaire
Tourne autour de son axe au centre du parterre;
Mais déjà ses rayons décroissent à l'entour
De son disque rougi, qui s'éteint sans retour:

La gerbe, par des jets de bleuâtres étoiles,
Semble outrager la nuit et fait pâlir ses voiles;
Verticale, elle brille, et ne redoutez pas
Que sa fécondité lui donne le trépas;
Sa tombe est un trésor qui jamais ne s'épuise;
Et, semblable à l'oiseau que la fable éternise,
Quand on ne l'entend plus on la revoit encor
Se consumer sans cesse en étincelles d'or.
Est-ce enfin le bouquet que de moi l'on réclame,
En nappes dans les airs je déroule la flamme,
Et, contre Flore en pleurs secouant ses cheveux,
De bombes sans péril Vulcain vomit les feux,
Tandis qu'au haut du ciel chaque agile fusée
Jaillit en se jouant de sa prison brisée,
Traîne un sillon dans l'ombre, et, baissant tôt ou tard,
S'arrête, éclate, et meurt dès que son pétard part.

L'ENVOYÉ.

« Ce feu d'*artifice* n'est pas *très-brillant.* »

L'AUTEUR.

AIR : Monsieur le prévôt des marchands.

A faire un joli calembour
Je vous prends, maître, à votre tour;
C'est vouloir (mais quelle malice!)
Par un *rébus* délicieux,
Tout en frondant mon artifice,
Me jeter de la poudre aux yeux.

Il me semble au reste que ce morceau a l'harmonie de la chose; j'en appelle à d'autres oreilles.

L'ENVOYÉ.

« Je n'entends pas les premiers vers. »

L'AUTEUR.

Vous avez la conception difficile. Il me semble que le poëte qui veut imiter le bruit d'un feu d'artifice peut très-bien dire qu'il va, pour remplir sa tâche d'artificier, *assiéger le jardin* où il disposera ses batteries.

L'ENVOYÉ.

« Les suivans sont roides, entortillés, tech-
« niques, plus dignes de Chapelain que d'un
« maître d'harmonie. »

L'AUTEUR.

Que ces vers soient techniques, c'est mon objet, et j'ai voulu qu'ils fussent tels; mais qu'y a-t-il de roide et d'entortillé dans ce distique :

J'assiége mon jardin; mille ardens serpenteaux
S'élancent au travers de tous mes arbrisseaux :

Si je ne suis point un maître d'harmonie, je ne suis pas non plus un Chapelain. Vos observations injurieuses sont plus dignes d'un Garaffe que d'un maître d'éloquence.

L'ENVOYÉ.

« L'antithèse *de la prison des fusées* et *des* « *feux* de Vulcain est mesquine. »

L'AUTEUR.

Racine a dit :

Vaincu, chargé de *fers*, de regrets consumé,
Brûlé de plus de *feux* que je n'en allumai.

Si l'on a repris quelque chose dans ces deux vers, ce n'est pas le rapprochement des *fers* et des *feux*. En supposant que j'aie prétendu faire une antithèse, nos meilleurs poëtes en fourmillent, et Boileau lui-même a beaucoup d'antithèses de mots.

AIR : Aussitôt que la lumière.

Vous n'aimez pas l'antithèse,
Vous autres suppôts du goût;
Le ciel, ne vous en déplaise,
En a pourtant mis partout:
Je croirais lui faire injure
En la laissant à l'écart;
Ce qui plaît dans la nature
N'est point déplacé chez l'art.

Le soleil avec la lune
Fait antithèse là-haut;
Le froid fait dans sa rancune
Antithèse avec le chaud;

Le jour fit toujours sur terre
Antithèse avec la nuit,
Et le silence aime à faire
Antithèse avec le bruit.

Dans leur humeur inconstante
Les femmes font à Paris
Une antithèse frappante
Avec messieurs leurs maris;
Mais l'antithèse éternelle
Dont partout le monde on rit,
C'est, monsieur... — Quoi donc? — C'est celle
Des sots et des gens d'esprit.

Il y a sans contredit des antithèses de très-mauvais goût; je n'en veux pour preuve que l'épitaphe de Pierre le Mangeur, qui professa dans son temps à Saint-Victor... — La rhétorique? — Non, la théologie, et dont l'appétit excédait encore le savoir:

Petrus eram, quem petra tegit, dictusque comestor
Nunc, comedor. Vivus docui, nec cesso docere
Mortuus, ut dicat qui me videt incineratum,
Quod sumus iste fuit, erimus quandoque quod hic est.

Mais quand Boileau a dit:

L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné.

quelque affectée que soit cette antithèse, il ne l'a point cru déplacée dans un ouvrage didactique.

L'ENVOYÉ.

« Un *bouquet* qu'on *réclame* n'est pas fran-
« çais. »

L'AUTEUR.

On peut réclamer un *bouquet* comme un médecin.

L'ENVOYÉ.

« Quel est le sot qui a hasardé une pareille
« locution? »

L'AUTEUR.

La Fontaine est ce sot-là.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme.
O temps! ô mœurs! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

Et les médecins de l'esprit, qui sont sans contredit les critiques, les satiriques, etc., etc., ont adopté la même méthode, témoin l'anecdote dont l'envoyé des Petites Affiches garantira l'authenticité.

AIR : Du serin qui te fait envie.

Un pâtissier plein de courage,
Mais peu connu dans son métier,
Voulut, à l'égal de Lesage,
Percer plus loin que son quartier;
Enflammé du désir de plaire,
Et de s'enrichir à tout prix,
Un jour il vint à bout de faire
Des pâtés d'Amiens à Paris.

Les avoir faits c'est quelque chose,
Lui dit-on, mais ce n'est le *hic;*
Dans les Affiches, et pour cause,
Il faut prévenir le public:
Que si plutôt tu les délivres,
Pâtissier, tu manques ton but;
Pour les pâtés et pour les livres
Sans les journaux point de salut.

Or mon pâtissier se tourmente;
Le voilà dans tous les bureaux,
Courant d'Æaque à Rhadamanthe,
Et de Rhadamanthe à Minos:
En vain il bavarde, il bavarde;
On voudrait des échantillons:
Pour peu qu'à ses mains on regarde,
Crac on lui tourne les talons.

Ainsi frustré de l'espérance
De se voir au plutôt connu,
Mon homme part de l'audience
Tout ainsi qu'il était venu;
Mais de son peu de réussite
Devinant la cause en chemin,
Il y retourne tout de suite
Avec son ouvrage à la main.

Il était las, ne vous déplaise;
Mais les arbitres du savoir,
Pour ne point vous offrir de chaise,
Ont grand soin de n'en point avoir

Ainsi, debout et tête nue,
Il lui fallut de son pâté
Leur faire l'offrande ingénue,
Qu'on accueillit avec bonté.

Il fut en très-gros caractères
Loué, sous les conditions
De fournir plusieurs exemplaires
Des nouvelles éditions:
Par reconnaissance il insiste
A publier depuis partout
Que le plus mince journaliste
Est toujours un homme de goût.

Si de cet éloge suprême
Ce journaliste était trop vain,
Qu'il fasse un retour sur lui-même;
Il se rappellera soudain
Que cette feuille sans pareille,
Si nécessaire au genre humain,
Annonce aujourd'hui la merveille
Qu'elle enveloppera demain.

L'ENVOYÉ.

« A *l'entour de son disque* n'est pas *fran-*
« *çais*. »

L'AUTEUR.

Godeau a dit:

Et ses enfans à l'entour de sa table.

Je vous donne cette autorité pour ce qu'elle

vaut ; mais une expression incorrecte ne prouve rien contre un ouvrage de douze cents vers. D'Olivet en a relevé plus de deux cents dans Racine, sans que la réputation de ce dernier en ait été effleurée. Que ne suis-je Racine ! que n'êtes-vous d'Olivet !

L'ENVOYÉ.

« La chûte de son *pètard part* est plus bur-
« lesque qu'expressive. »

L'AUTEUR.

Elle est burlesque quand on l'isole ; elle n'est qu'expressive à la suite du reste. Je me félicite de ce que ce jeu de mots imitatif a été trouvé avant moi par un homme qui a manié la langue avec délicatesse, et dont je me suis toujours fait gloire d'être l'admirateur et le disciple dans la carrière du vaudeville, par M. Favart. Il avait senti que si les commentateurs latins trouvent une beauté réelle dans la consonnance affectée de ces deux vers dont le sujet n'est pas plus noble que le sujet du nôtre :

Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.
.... Sæpè exiguus mus
Sub terris posuitque domos...........

vers qui ne sont que du petit Virgile et du

petit Horace, on pouvait chercher le même effet en français en rejetant également un monosyllabe à la fin du vers. Je vous laisse maintenant à décider, M. le professeur, si la consonnance d'*ard part* est réellement plus burlesque que celle d'*us mus;* soyez juste, s'il se peut, une fois dans votre vie. Si vous vous obstinez à dire qu'une souris est plus noble dans un poëme sur les Géorgiques ou dans un Art Poétique qu'un pétard dans un poëme sur l'Harmonie, je prendrai dans mon arsenal de chansonnier une arme proportionnée à votre nouvelle attaque, et je vous répondrai sur l'air : *Jean, ce sont vos rats.*

L'ENVOYÉ.

« Je me dispense de parcourir les autres « métiers, tels que le forgeron, le serru- « rier, etc., etc., que vous avez imités tout « aussi heureusement que l'artificier. »

L'AUTEUR.

.... Ridendo dicere verum
Quid vetat?.........................

L'ENVOYÉ.

« Voici pourtant quelques vers que j'ai choi- « sis comme les meilleurs. »

L'AUTEUR.

Vous leur ferez, seigneur,
En les *louant* beaucoup d'honneur.

L'ENVOYÉ.

Que mes flasques soufflets, l'un après l'autre enflés,
Ronflent en chassant l'air dont leurs flancs sont gonflés,

L'AUTEUR.

Et de deux. Je vous défie, puisque vous les trouvez beaux, de m'indiquer la source où j'ai trouvé cette imitation.

L'ENVOYÉ.

Dans cet étang dont l'eau va fumer et frémir
Je forcerai bientôt ce fer rouge à gémir.

L'AUTEUR.

Puisque vous trouvez ce dernier vers passable, vous me ferez plaisir de demander au Journal de Paris pourquoi il le trouve mauvais.

L'ENVOYÉ.

Me fais-je serrurier, la lime que j'apprête
D'un clou d'abord meurtri rive en criant la tête.

L'AUTEUR.

Cela ressemble au *ferri rigor;* mais le Journal de Paris le blâme également.

L'ENVOYÉ.

Je lève un lourd marteau que l'élégant Delille
Précipite en trois temps à l'instar de Virgile,
Et dont le tintamare, à mon tympan fatal,
Semble aider le métal à dompter le métal.

L'AUTEUR.

Les autres journalistes n'ont pas parlé de ces vers; *conticuêre omnes...*

L'ENVOYÉ.

Hantant les bûcherons de la forêt voisine,
Je manie ainsi qu'eux la cognée assassine;
Je brave s'il le faut le hâle du midi:
Chaque fois que mon bras hasarde un coup hardi,

L'AUTEUR.

Pour ceux-ci je crois en avoir créé l'harmonie. Mais y pensez-vous de me citer par éloge!... quelle métamorphose!

L'ENVOYÉ.

Cet autre, du soleil défiant le courroux,
Par un marteau tenace attaque à petits coups
D'une pierre en repos l'inébranlable masse

L'AUTEUR.

Et vous avez le front de trouver cela beau! Voulez-vous me permettre de demander aux

Petites Affiches pourquoi elles ne sont pas de votre avis ?

L'ENVOYÉ.

Le cric s'accroche au poids qu'il soulève aisément,
Et triple à chaque tour son triste grincement.

L'AUTEUR.

Envoyé du Journal de Paris, qu'en pensez-vous ?

L'ENVOYÉ.

Il promène en *r*aclant son *r*apide *r*abot,

L'AUTEUR.

Vous vous taisez ; vos accès vont sans doute vous reprendre : que je paierai cher cette citation paisible et admirative de vingt vers !

L'ENVOYÉ.

« Vous faites passer en revue tous les ins-
« trumens, et vous les caractérisez par des
« vers où il n'y a point la moindre trace
« d'harmonie imitative. »

L'AUTEUR.

Cette assertion trouvera des contradicteurs dans tous ceux qui liront, et surtout qui prononceront ma tirade sur les instrumens. Je ne vous citerai que deux passages, parce que je

suis honteux de me citer sans cesse pour vous démentir.

La *cym*bale après lui froi*sse* un double ba*ssin ;*
....
Tandis qu'en sau*t*illant une *t*ouche sub*tile*
In*t*erroge à *tât*ons le *tym*panon docile,

Je vous en fais juge, monsieur. Tel est le vers de Virgile :

Tinnitusque cie, et Martis quate cymbala circum.

N'est-il pas fait dans le même principe ? Et n'ai-je pas rendu dans mes deux vers sur le tympanon ce je ne sais quoi que les latins exprimaient par *subsultim ?*

L'ENVOYÉ.

« J'ai remarqué la *cresselle indiscrète,* que « vous appelez agréablement le *substitut por-* « *tatif de la cloche en retraite.* »

L'AUTEUR.

Sur quoi porte votre ironie ? La cresselle est-elle portative ou non ? remplace-t-elle ou non les cloches ? Et quand les remplace-t-elle ? n'est-ce pas dans la Semaine Sainte ? La définition est donc juste. Je ne m'amuserai pas à étayer par des exemples que me fourniraient Boileau, Gresset et Sanlecque, un badinage de cette espèce.

L'ENVOYÉ.

« La dignité des cloches et de l'orgue ne « leur permet pas de se trouver à la revue, « et l'auteur va lui-même les chercher à l'é- « glise. »

L'AUTEUR.

J'aurais voulu que vous eussiez rappelé quelques vers de ces morceaux, comme ceux-ci :

J'entendrai les *battans tomber* et *rebon*dir.
. . . .
Sous leurs voûtes d'airain le vent doit, engouffré,
Même après leur repos murmurer concentré.

L'ENVOYÉ.

Voici que le sifflet se prétend insulté,
Parce qu'il est lui seul de la liste excepté.

« Vous partez de là pour accabler d'impré- « cations cet instrument innocent, très-utile « même, et chargé au théâtre de la haute « police. »

L'AUTEUR.

Vous avez vos raisons pour plaider la cause du sifflet ; j'ai mes raisons pour croire qu'il est l'organe de l'impuissance et de l'envie. Il est faux qu'il soit chargé au théâtre de la *haute police*.

Un clerc impunément peut siffler Attila.

Les grimauds de collége, les garçons perruquiers, les oisifs de Paris peuvent siffler une pièce nouvelle sans que cela prouve rien. Mais la haute et véritable police est si peu convaincue de l'innocence de cet instrument, qu'elle envoie au corps-de-garde, et souvent ailleurs, ceux de la moyenne et basse police qui s'avisent d'en jouer dans le parterre. Il y avait chez les Athéniens, comme chez nous, des cabaleurs qui faisaient métier de faire tomber les pièces; mais ils employaient à cet effet les sifflets de berger : les nôtres ont trouvé que ceux des chaudronniers étaient d'une harmonie plus insultante. Mettez cette remarque dans votre sac, M. l'avocat du sifflet; c'est un trait d'érudition que vous placerez au besoin.

L'ENVOYÉ.

« Si vous vous avisez de paraître au théâtre « vous devez appréhender la vengeance du « sifflet. »

L'AUTEUR.

AIR : On compterait les diamans.

Pour l'avoir à commandement
Vous l'avez donc toujours en poche;
Le trait est brusque assurément,
Et je vais craindre votre approche:

Votre plume et votre sifflet
Ayant une vertu pareille,
Vous avez le double secret
De blesser les yeux et l'oreille.

L'ENVOYÉ.

« On vous doit sans doute beaucoup de re-
« connaissance pour nous avoir *révélé sans*
« *fard des secrets* sur l'origine de l'écho, *qu'à*
« *coup sûr on n'a lus nulle part :* qui jamais
« eût pu deviner que l'écho prit naissance la
« première fois qu'il parla au milieu d'une
« forêt où il y avait un écho? »

L'AUTEUR.

Votre ironie ne signifie rien; indépendamment de ce que l'invention de ce petit épisode doit être comptée pour quelque chose, il a mérité le suffrage du Mercure, et je vous dirai, de vous à moi, que M. le comte de Buffon l'a spécialement distingué dans une lettre flatteuse dont cet illustre académicien m'a honoré. Mais que je suis étourdi de vous citer l'autorité d'un homme dont on a attaqué les immortels ouvrages dans l'arène même où vous me faites descendre aujourd'hui !

L'ENVOYÉ.

« A la fin du même chant on trouve une vé-
« ritable ménagerie, où vous prétendez nous
« faire entendre les cris de divers animaux,
« tels que le lion, le léopard, le loup, l'ours,
« le cheval, le bœuf, etc. : soyez persuadé que
« dans tout ce que vous dites de ces animaux
« il n'y a rien qui puisse donner une idée de
« leur langage. »

L'AUTEUR.

Assurément, M. le professeur, vous avez une manière de présenter les choses tout à fait honnête. Il ne tiendra qu'à un plaisant tel que vous de dire aussi que tous les ouvrages sur l'histoire naturelle, et encore plus tous les recueils de fabulistes, contiennent de véritables ménageries. Je pourrais, si je voulais employer le même genre de gaieté, comparer, peut-être plus justement, ces journaux consacrés au découragement des talens à l'enceinte où le taureau le plus vigoureux est mis à mort par les chiens de toutes les tailles qui s'élancent à la fois de leurs loges; mais, puisque nous en sommes à parler de chiens, je veux vous prouver, par les vers mêmes de mon poëme, où j'ai caractérisé cet animal, que j'ai approfondi son langage

d'une manière imitative. Voici le gros chien :

Aux portes de Crésus, au com*b*at du taureau,
Et sur les *b*oulevarts qui *b*ordent Saint-Malo,
Faites comme Cerbère aboyer le *boul*do*gue:*

Voici le petit :

Mais du petit barbet que la voix soit moins rogue,
Et quand chez Pénélope Ulysse de retour
Sourit au vieux témoin de son fidèle amour,
Au-devant du guerrier qu'il s'élance, qu'il jappe,
Et lèche avec transport son manteau qu'il attrape.

Si c'était là des vers latins, vous diriez, nouveau Scaliger : Entendez-vous, messieurs, ces *bat bou bere bor bo boul*, ces *happe appe* à côté l'un de l'autre ? et vous auriez raison. Mais vous n'êtes pas plus Scaliger dans ce moment-ci que vous n'étiez d'Olivet tout à l'heure. Vous dites que je n'ai pas réussi à donner une idée du langage des animaux : pouvez-vous nier que les verbes *rugir*, *hurler*, *hennir*, *meugler*, *mugir*, *bêler*, *braire*, *aboyer*, *japper*, *miauler* ne soient par eux-mêmes de la plus grande harmonie imitative ? Si j'ai eu le talent d'encadrer ces verbes en rapprochant, relativement à chaque animal, toutes les syllabes analogues à son cri, j'ai rempli une tâche pénible à la

vérité, mais je l'ai remplie; soyez de bonne foi.

Et parmi les moutons, qui *bêlent pêle-mêle,*
Faire au *frêle* agnelet essayer sa voix *grêle.*

Dites au moins comme M. Jourdain : *Il y a du mouton là-dedans.*

Vous vous donnez pour un censeur clairvoyant : regardez donc une seconde fois tous mes animaux passer en revue.

Homme de bien qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon veau, dites-le moi?

Je m'aperçois que c'est l'ours qui fixe votre attention.

L'ENVOYÉ.

En vain pour le dresser a-t-on muselé l'ours;
Soyez sûr que l'ingrat, qui s'en souvient toujours,
Même quand sur deux pieds il trépigne en cadence,
Gronde et garde une dent à son maître de danse.

« L'ours est-il ingrat parce qu'il gémit,
« et qu'il se souvient de sa captivité? »

L'AUTEUR.

Il est ingrat parce qu'il garde une dent à son maître de danse. Vous faites semblant de vous méprendre sur cette plaisanterie, parce que l'épithète d'*ingrat* est donnée à l'ours par anticipation avant la fin de la

phrase; mais on dirait fort bien : fermez la bouche à un critique, l'ingrat s'en souviendra toujours, même quand vous lui aurez fait connaître la valeur de la cadence en poésie, et que vous lui aurez appris à faire des vers. J'espère, monsieur, que vous n'oserez plus trop *approfondir du tigre ni de l'ours*.

L'ENVOYÉ.

« On connaît ce beau vers où Virgile « peint avec tant de rapidité la course du « cheval :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

« Vous avez lutté contre Virgile, vous, « M. de Piis !

Ah, Virgile ! pardonne à ton jeune rival ;
Je voudrais t'égaler quand ton Pégase agile,
Traversant l'hexamètre au galop du dactyle,
Quatre à quatre, en plein champ, me retrace à son gré
Et l'empreinte et le bruit de son pas mesuré.

« Il me semble, monsieur, que vous « n'êtes pas *si bon écuyer* que Virgile, et « que vous ne faites pas si bien galoper « les dactyles à travers l'hexamètre. »

L'AUTEUR.

Il me semble à moi que vous avez tort

de me rapprocher ironiquement de Virgile lorsque j'ai fait, comme je le devais, mon acte d'humilité par ces deux mots, *pardonne* et *je voudrais*. Je n'ai point fait galoper Pégase à l'aide du dactyle, par la raison que nos vers français n'admettent point la mesure des vers latins; mais le vers

Quatre à quatre, en plein champ, me retrace à son gré,

fait je crois un certain effet pittoresque, surtout quand on le prononce avec le même soin que vous mettez à prononcer les vers de Virgile. Je ne me piquerai pas, M. le professeur, de votre petite remarque satirique; jusqu'à ce que vous m'ayez montré de vos vers, je serai dispensé de recevoir de vous des leçons d'*équitation*.

A propos d'*écuyer*, savez-vous, mons de l'Année Littéraire, que vous vous êtes presque rencontré dans ce bon mot avec la *société de gens de lettres*, qui a imprimé une épigramme contre moi? Cette épigramme, dont les Etrennes du Parnasse m'ont fait présent au jour de l'an, est renouvelée, s'il en fut, de toutes les épigrammes anciennes où Pégase se trouve. Je ne me permettrai qu'une réflexion : qu'est-ce que vaut une épigramme qui a besoin pour arriver à son but d'être

lancée par une *société de gens de lettres?* Quelle mauvaise société que cette *société de gens de lettres* qui s'assemblent pour faire une épigramme, et qui n'osent y mettre leur nom! Assurément il n'est pas extraordinaire que l'Encyclopédie soit l'ouvrage d'une *société de gens de lettres;* mais il faut qu'on se soit mépris pour signer une épigramme *par une société de gens de lettres.*

AIR : Monsieur l'abbé, où allez-vous.

Hé vite! hé vite! un errata
Au bas de ce beau pamphlet-là...
Au lieu *de gens de lettres,*
Hé bien?...
Ne seraient-ce pas
Des Jeans... en toutes lettres?
Vous m'entendez bien.

L'ENVOYÉ.

« Vous avez essayé aussi de joûter contre « le *procumbit humi bos,* et de

Faire au bout d'un vers lourd tomber le pesant bœuf,

L'AUTEUR.

Cela n'est pas de votre goût; j'en ignore les raisons, et vous sans doute aussi. Comptez les mots de mon vers lourd; 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9, on voit fléchir mon pied de bœuf.

L'ENVOYÉ.

« Le miaulement du chat pouvait fournir « un morceau curieux et savant d'harmonie « imitative ; vous ne vous êtes pas senti assez « fort pour le tenter ; mais ce qui vaut infini- « ment mieux, et ce qu'on peut regarder « comme un précepte important dans un « poëme didactique, c'est que vous conseil- « lez de chasser sur le pallier ce chat en cha- « leur, et de le laisser *poursuivre sa belle* « *de degrés en degrés.* »

L'AUTEUR.

Bon, bon, M. le professeur, *calomniez toujours ;* il en *restera quelque chose.* Voici les trois vers par lesquels débute l'article du chat :

De *Ro*mina*gro*bis qui *grom*mèle et qui jure,
Ca*ress*ez prudemment l'ondoyante *fou*rrure :
Le *four*be étend sa *griffe* et *rou*le de *gros* yeux ;
Chassez sur le pallier cet amant furieux ;

Prononcez vous-même les syllabes *ro*, *gro*, *grom*, *res*, *pru*, *fou*, *four*, *griffe*, *rou* et *gro*, qui se succèdent toutes dans l'espace de ces trois vers ; joignez-y l'harmonie affectée de ce vers :

Miaulant au sabbat ses violens désirs,

et convenez ensuite qu'il faut être bien hardi pour nier au moins l'intention pittoresque de ce morceau, et bien peu délicat pour substituer l'expression dégoûtante de *chat en chaleur* à l'expression poétique d'*amant furieux*, dont je me suis servi pour désigner cet animal.

AIR : Je le tiens ce nid de fauvette.

Votre froide plaisanterie
N'annonce pas un esprit fort;
Une autre fois, je vous en prie,
N'éveillez point le chat qui dort:
Le mien ne veut plus qu'on l'agace,
Et si vous l'insultez toujours
Je ne vous réponds pas qu'il fasse
Désormais patte de velours.

DIALOGUE

SUR LE QUATRIÈME CHANT

DE L'HARMONIE IMITATIVE.

L'ENVOYÉ.

« Votre quatrième chant est consacré aux « cris des insectes et des oiseaux; mais, avant « de vous engager dans cette dernière entre- « prise, vous nous faites la faveur de nous « apprendre pourquoi les poissons sont muets. « Jupiter, selon vous, leur a ôté la parole « parce qu'au temps du déluge ils eurent l'in- « solence de dire qu'ils n'avaient pas peur « de l'eau, et que ce n'était pas là un beau « moyen de les punir. »

L'AUTEUR.

Mais, monsieur, pourquoi traduire encore mes vers en mauvaise prose? Ma petite

fable n'est pas plus longue que votre observation :

Suivant maint fabuliste, au temps du premier âge,
La pesante baleine et le dauphin léger
Dialoguaient ensemble au lieu de se manger:
Mais lorsque Jupiter, moins en père qu'en juge,
Versa sur l'univers les torrens du déluge,
Les poissons, relégués dans leur propre élément,
Se vantaient d'échapper au commun châtiment;
Et ce dieu, tout à coup leur imposant silence,
Leur ravit pour toujours, dans sa juste vengeance,
Le signe de l'effroi, le signe du désir,
Le cri de la douleur et l'accent du plaisir.

Faites-moi la faveur de m'apprendre pourquoi ces vers, tout détestables qu'ils sont, s'élèvent encore au-dessus du style de votre analise.

L'ENVOYÉ.

« Après nous avoir régalés en passant de
« ce trait d'érudition, vous vous occupez
« de l'abeille, du frelon, de la guêpe, etc. »

L'AUTEUR.

Distinguo, monsieur, *distinguo*.

AIR : Non, non, Doris, ne pense pas.
L'abeille n'est pas un frelon,
Le frelon n'est pas une abeille;
Tous deux sont armés d'aiguillon;
Ils ont tous deux forme pareille:

L'abeille pique le frelon
Quand le frelon pique l'abeille;
Mais jamais le miel du frelon
Ne vaudra celui de l'abeille.

L'ENVOYÉ.

« M. de Piis, laissant à madame Trial le « doux ramage du rossignol et du serin, s'est « chargé, *lui*, d'imiter le dindon, etc. »

L'AUTEUR.

Voilà ce qu'on appelle, dans le vocabulaire de la critique, du *molle atque facetum*. On voit combien l'Année Littéraire est esclave de ses paroles, et comme elle soutient la bonne littérature *sans animosité*.

AIR : Tarare pompon.

A rire cette fois
Il faut que je renonce;
La critique je crois
Sort un peu de ces droits:
Méditons... Tout m'annonce
Qu'un propos si courtois
Demande une réponse
De poids.

Passons à autre chose en attendant qu'elle me vienne à l'esprit.

L'ENVOYÉ.

« Il me paraît que vous avez rendu plus

« heureusement que les autres le cri du
« coucou :

Et que le vieux coucou, d'arbre en arbre courant,
D'un cri que la coutume érige en noir présage,
Aux maris courroucés fasse un lugubre hommage.

« La meilleure tirade est sans contredit celle
« du perroquet. »

L'AUTEUR.

Si j'ai peint plus heureusement celle du coucou que les autres, la meilleure tirade n'est donc pas celle du perroquet; mais vous n'êtes pas à cela près d'une contradiction. Au reste, puisque le perroquet vous plaisait tant, pourquoi n'avoir pas fait comme lui en répétant les quatre vers que je siffle à la critique depuis si longtemps :

Mais lorsque Bavius de boutique en boutique
Va colportant dans l'ombre un libelle caustique,
Jacquot dit : *Fouettez fort;* et, s'il fait l'étonné,
Jacquot ajoute encor : *Drôle, as-tu déjeuné?*

L'ENVOYÉ.

« Le chant est terminé par l'épisode d'Eus-
« telle; l'invention n'en est pas merveil-
« leuse, etc., etc., etc. Eutrope avec un
« tuyau de paille fait avaler du vin chaud
« au pigeon, etc., etc., etc. »

L'AUTEUR.

Qui est-ce qui pourrait reconnaître mon épisode à travers cet extrait? N'en citons que trois vers :

Et, du pigeon mourant ouvrant le bec serré,
Par le canal étroit d'une paille incertaine
Il lui souffle un vin chaud qu'a tiédi son haleine:

Qu'on rapproche maintenant ces trois vers, où l'inversion s'accorde avec les épithètes pour leur donner un caractère poétique, de votre phrase insoutenable, et on sera toujours étonné de votre mauvaise foi. Qu'une expression scintillante a de peine pour briller aux yeux du lecteur quand un critique prend à tâche de la plonger sans cesse au fond de la boue! Vous ne trouvez pas l'invention de mon épisode merveilleuse, et en cela vous n'êtes de l'avis de personne; il m'a valu des complimens du Journal de Nanci, qui a pour coopérateurs des littérateurs honnêtes et distingués, et le Journal de Paris

...... De qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts,

l'a trouvé de son goût.

L'ENVOYÉ.

« Parmi quelques longueurs et les défauts « de style qui vous sont ordinaires on dis- « tingue dans cet épisode plusieurs traits « heureux et piquans : mais je n'aime pas « que vous donniez à vos idées les plus « communes une importance qui n'existe « qu'à vos yeux. Vous avez toujours des « secrets à révéler qui ne sont des secrets « pour personne. »

L'AUTEUR.

Je ne sais quels sont ces défauts de style qui me sont ordinaires. Si le sage pêche sept fois par jour, le poëte peut se tromper du double. Mais comme vous froncez le sourcil ! Vous allez, je le vois, faire une dernière sortie contre moi ; vous allez rassembler toutes vos forces pour vous venger du *pensum* que Rollin vous a imposé, des férules que Henri Etienne vous a appliquées, de la posture que Leibnitz vous a forcé de prendre en baisant la terre, et du fouet que Boileau vous a donné à toute outrance. Permettez-moi de vous dire, avant l'explosion de votre colère, que ç'a toujours été ma

manie à moi *de révéler des secrets qui n'en étaient pour personne.*

AIR : Lise chantait dans la prairie.

J'ai fait un trou près d'Hippocrène
Où j'ai tout bas, l'un de ces jours,
Dit une chose très-certaine
De tous nos Zoïles balourds;
Or le trou n'est fermé qu'à peine;
Mais ces messieurs sont donc bien sourds
Si leurs oreilles leur déguisent
La chanson que les roseaux disent!

(A part.)

« Voilà la monnaie de mon dindon. (Haut.) « Je me résume. Une foule de détails pué- « riles et minutieux... »

L'AUTEUR.

C'est par les beautés de détail que les poëtes vivent; le rédacteur de l'Almanach Littéraire l'a dit : c'est un littérateur estimable, et qui n'a contre lui, aux yeux de tous les satiriques s'entend, que le défaut d'être honnête et d'aimer à louer.

L'ENVOYÉ.

« Des modèles d'harmonie en style de « Chapelain; une multitude d'objets sans liai- « son et sans suite; des tours de force, des « bagatelles difficiles, plus d'esprit que de

« goût, et cependant dans beaucoup d'en-
« droits une trop grande épargne d'esprit;
« quelques caprices heureux noyés dans des
« bizarreries incroyables; de tout cela résulte
« une espèce de monstre en poésie, un ouvrage
« plus singulier que piquant, qui ne ressemble
« à rien sans être neuf, et dont la folie
« même est ennuyeuse et fatigante. »

(Il se fait ici une pantomime inattendue; tous les journalistes, bons ou mauvais, sont transportés de dessus leurs siéges par la force de la vérité, et se rangent en haie du côté de M. de Piis; et l'Envoyé de l'Année Littéraire, tout essouflé et tout fier d'avoir lâché sa dernière bordée, paraît s'essuyer le front avec complaisance, comme font certains prédicateurs à l'isse d'un sermon.)

L'ENVOYÉ DES PETITES AFFICHES.

AIR : Rlan tan plan tire lire.

Pour moi je n'ai dans le plan,
En plein plan,
Rlan tan plan tire lire en plan,
Pour moi je n'ai dans le plan
Trouvé rien à redire.

L'ENVOYÉ DU MERCURE.

Son alphabet fait rire,
Rlan tan plan tire lire;
Abus d'esprit franchement,
En plein plan,
Rlan tan plan tire lire en plan;
Mais c'est de l'esprit pourtant,
Quoi qu'on en puisse dire.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE PARIS.

On ne peut que souscrire,
Rlan tan plan tire lire,
Au morceau du premier chant,
En plein plan,
Rlan tan plan tire lire en plan,
Qui peint harmoniquement
La langue qu'il admire.

L'ENVOYÉ DES ANNONCES, OU AVIS DIVERS, OU JOURNAL GÉNÉRAL DE FRANCE.

Faut-il que la satire,
Rlan tan plan tire lire,
Le morde cruellement,
En plein plan,
Rlan tan plan tire lire en plan,
Sans s'arrêter un moment
Au motif qui l'inspire!

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE NANCI.

Voyez l'éclair reluire...
Rlan tan plan tire lire;
Sa tempête en éclatant
En plein plan,
Rlan tan plan tire lire en plan,
Sait produire à mon tympan
L'effet que j'en désire.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE PARIS.

Il parvient à séduire,
Rlan tan plan tire lire,
Par ce siége si bruyant,

En plein plan,
Rlán tan plan tire lire en plan,
Où le canon va ronflant,
Le tout pour nous occire.

L'ENVOYÉ DU MERCURE.

Moi qui suis un bon sire,
Rlan tan plan tire lire,
J'ai trouvé l'écho charmant,
En plein plan,
Rlan tan plan tire lire en plan,

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE, malgré lui, et à voix basse, dans son coin.

Le perroquet en jasant,
Hélas! m'a su réduire.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE PARIS.

S'agit-il d'introduire,
Rlan tan plan rire lire,
Un métier, un instrument,
En plein plan,
Rlan tan plan tire lire en plan,
Il contraint le plus souvent
La langue à le décrire.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE NANCI.

Oh! comme je respire!
Rlan tan plan tire lire,
J'aime son calme en plein champ,
En plein plan,

Rlan tan plan tire lire en plan,
Et son sifflet menaçant,
(Montrant l'Envoyé de l'Année Littéraire.)
Que monsieur doit maudire.

L'ENVOYÉ DE L'ALMANACH DES MUSES.

Gardons-nous de proscrire,
Rlan tan plan tire lire,
Cet épisode touchant,
En plein plan,
Rlan tan plan tire lire en plan,
Qui tous dans le dernier chant
Nous charme et nous attire.

L'AUTEUR.

Grand merci, messieurs. En rapprochant ainsi tout ce que l'on a dit de favorable sur toutes les parties de mon poëme, je pourrais en conclure, si j'étais rempli d'amour-propre, que j'ai fait un poëme sans défaut. A Dieu ne plaise qu'il me vienne une idée aussi absurde! Mais qu'il me soit permis d'inférer de vos éloges que mon ouvrage est piquant sans être *singulier;* qu'en étant *neuf* il ressemble à quelque chose, et que ce n'est point un *monstre en poésie.* Si M. G*** et compagnie s'obstinaient à supposer des folies ennuyeuses dans mon ouvrage, d'après certaines définitions calquées sur des définitions de Platon, et d'après des plaisanteries hasardées à l'exemple

de Lucien, il faudrait que Cicéron prît aussi la peine de lui donner sur les oreilles en lui disant à ma place : *J'aime mieux être fou avec Platon que d'être sage avec vous autres.*

L'ENVOYÉ.

« Vous vous faites illusion si vous croyez « par ce chef-d'œuvre avoir soutenu la patrie, « et quand vous comparez votre travail poé- « tique aux travaux guerriers de l'auteur de « vos jours, (1) vous ne lui faites pas beau- « coup d'honneur. »

---

(1) Voici la dédicace qui était en tête du poëme, édition de 1785, qui a donné lieu à la remarque de l'Année Littéraire. *(Note de l'Éditeur.)*

A M. LE BARON DE PIIS,

Lieutenant - Colonel d'infanterie et Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis, ci-devant major du Cap - Français pour la partie du Nord, île et côtes de Saint-Domingue.

Toi dont les jours me sont si chers,
Si ma santé, trop longtemps chancelante,
M'avait laissé franchir les mers,
Près de toi le dieu Mars eût comblé mon attente;
Mais, réglant mon travail sur tes travaux guerriers,
J'ai de ma langue en vers célébré l'harmonie :
C'est avoir comme toi soutenu ma patrie,
Et comme toi désiré des lauriers.

L'AUTEUR.

Si mon ouvrage tend à augmenter les priviléges de notre langue, si mon intention patriotique m'a fait surmonter un grand nombre de difficultés dans un sujet jusqu'à présent aussi vague, si je n'ai rien avancé que je ne fusse à même de prouver par des exemples, je puis dire qu'en soutenant la langue de ma nation j'ai soutenu ma patrie. C'est de nos grands poëtes que j'ai pris l'ordre toutes les fois qu'il s'est agi de faire une découverte en fait d'harmonie imitative; j'ai tâché d'être fidèle aux règles de la grammaire, et j'ai défendu ma patrie contre les attaques du pédantisme qui refuse à notre langue le droit d'harmonie : je ne prétends point avoir combattu comme chef, mais seulement comme soldat; si le désir de me signaler m'a emporté trop loin, que les vrais littérateurs me jugent; je les reconnaîtrai sans doute du moment où je verrai flotter à leur tête le drapeau de l'Académie. Mais quel cas voulez-vous que je fasse d'une critique sans cesse personnelle? Il faut que vous ayez trompé la religion de votre censeur par quelque surprise lorsque vous vous êtes

permis un sarcasme indécent sur l'objet et sur le ton de ma dédicace.

AIR : Hé qu'est-c' qu' ça m' fait à moi.

D'un ouvrage élémentaire,
Fruit tardif de mon labeur,
Si par un élan du cœur
J'ai fait hommage à mon père,
 Hé qu'est-c' qu' ça t' fait à toi,
Ecrivain folliculaire,
 Hé qu'est-c' qu' ça t' fait à toi?
Laisse-nous mon père et moi.

Sur ses travaux militaires
Apprends que j'ai pu *régler*
(Mais sans les *assimiler*)
Les miens, qui sont littéraires;
 Mais qu'est-c' qu' ça t' fait à toi,
Sont-ce donc là tes affaires,
 Mais qu'est-c' qu' ça t' fait à toi?
Laisse-nous mon père et moi.

Ces traits que ta langue darde
Portent cette fois à faux;
Contre de pareils propos
L'amour d'un père est en garde.
 Mais qu'est-c' qu' ça t' fait à toi,
Et quel démon te poignarde?
 Mais qu'est-c' qu' ça t' fait à toi?
Laisse-nous mon père et moi.

L'ENVOYÉ.

« Votre poëme est suivi de quelques notes; « les unes sont destinées à prévenir les objec- « tions que l'on pourrait vous faire ; mais « les prévenir ce n'est pas y répondre. »

L'AUTEUR.

Je n'ai point prévenu d'objection spécieuse sans l'avoir en même temps réfutée.

L'ENVOYÉ.

« Dans les autres vous prodiguez des éloges « à tous les gens de lettres pour les dis- « poser à faire un accueil favorable à votre « nouvelle production. »

L'AUTEUR.

Il est vrai, comme l'a dit le Mercure, que la critique me devait peut-être quelques égards d'après l'empressement que j'avais mis dans mes notes à rendre hommage à tous les talens vivans qui honorent notre littérature; mais je n'ai point prodigué les éloges comme vous le prétendez : donner des éloges et les prodiguer est synonyme aux oreilles d'un jaloux, et puis quel diable d'homme êtes - vous pour

scruter les intentions ! Vous me supposez toujours vos idées.

Air du petit mot pour rire.

De trente auteurs pleins de talens,
Et qui pis est encor vivans,
J'ai pu, Dieu me pardonne,
Parler en style admiratif,
Sans intérêt et sans motif;
Grand professeur,
Petit censeur,
C'est ce qui vous étonne.

L'ENVOYÉ.

« La plus longue et la plus remarquable de « vos notes est celle où vous vous plaignez « des calomnies et des libelles que l'envie a « fait éclore contre vous : je vous plains d'au« tant plus que vous avez vous-même de grands « reproches à vous faire sur la manière dont « vous avez répondu à des critiques *très-inno« centes*. »

L'AUTEUR.

Je parodierai ici l'expression récente et hardie d'un écrivain distingué, et je vous dirai : *Gardez pour vous votre insolente pitié.*

AIR : A la façon de barbari.

Je n'ai, mon cher, en bonne foi
Nul reproche à me faire;
J'ai réglé ma manière, moi,
D'après votre manière.

Je la crois littéraire au fond,
La faridondaine, la faridondon;
Je la crois *innocente* aussi,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

J'en atteste le ton de l'entretien que vous venez d'avoir avec moi. Vous m'aviez dit cent fois que le style de mes opéras comiques était *le jargon du manant le plus grossier;* je m'écriai dans le Journal de Paris :

Je voudrais de bon cœur qu'il pût se faire un nom
Dans notre empire littéraire;
Mais par malheur je ne suis point Voltaire,
Et je le crois fort loin d'être Fréron.

La cabale fit tomber mon Gâteau des Rois: comme vous vous permettiez à ce sujet des démonstrations de joie affectée, je vous régalai dans le Journal de Paris de l'épigramme suivante:

Aux portes du Ténare apercevant Cerbère,
Enée, en homme fort prudent,
Lui lança dans la gueule un gâteau somnifère,
Et mon dogue irrité s'endormit en grondant:
Mais pour calmer l'humeur qui vous dévore,
Bavius, où trouver des pavots assez froids?
Je vous avais jeté mon lourd Gâteau des Rois,
Et cependant vous aboyez encore.

Cela ne vous corrigea pas. Je m'abonnai à l'Année Littéraire en vous adressant ce petit couplet, imprimé dans les Etrennes Lyriques :

AIR : Du haut en bas.

Nous souscrivons
A la censure salutaire
De nos chansons,
Et pour obtenir des pardons
Puisque l'aumône est nécessaire,
Pour votre feuille littéraire
Nous souscrivons.

Voilà à peu près tout ce que j'ai imprimé contre vous.

AIR : Souvenez-vous-en.

Tout cela n'est pas galant,
J'en conviendrai franchement ;
Mais vous étiez si méchant,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en,
Qu'il fallut être mordant
A mon esprit défendant.

L'ENVOYÉ.

« Un poëme tel que celui-ci nous donne-
« rait un grand avantage si nous aimions
« la vengeance. »

L'AUTEUR.

AIR : Cœurs sensibles, cœurs fidèles.

Oh ! le drôle de langage !
Je ne sais en bonne foi
Comment un nouvel ouvrage
Vous donne barre sur moi :
J'aurai toujours l'avantage,
Que je fasse mal ou bien,
Sur vous qui ne faites rien.

AIR : Charmantes fleurs, etc.

Vous n'aimez pas, dites-vous, la vengeance :
Tant pis, morbleu ! c'est un tort que cela !
Car en ayant l'esprit qu'elle dispense,
Vous seriez sûr d'avoir cet esprit-là.

Attendez donc ; hé mais, vraiment, vous l'avez ! vous ne sauriez-vous en défendre.

AIR : L'avez-vous vu mon bien aimé.

Un jour vous criâtes du haut
De vos feuilles traîtresses
Que jamais Panard sur le mot
Ne jouait dans ses pièces ;
Et moi, mon Panard à la main,
Je vous prouvai le lendemain
Que cet auteur,
Si séducteur,
En moins de quatre pages
Avait bien plus
Mis de rébus
Que moi dans vingt ouvrages.

C'est par vengeance que depuis ce démenti vous m'avez déchiré à belles dents; *inde iræ*, ou, si vous voulez, *hinc mihi prima mali labes*. Depuis ce temps vous avez disséqué toutes les chansons que j'ai versées dans les Etrennes Lyriques; le burin de M. Gaucher, le crayon de M. Lebarbier, et la lyre des Grétry, Monsigny, Philidor, etc., n'ont pu vous fléchir en faveur de mon dernier recueil. Vous avez dit une épigramme toute neuve en assurant que j'aurais dû laisser faire les vers à Collé.

L'ENVOYÉ.

« Revenons au poëme; il nous procurerait « un triomphe trop facile, et par-là même « indigne de nous. »

L'AUTEUR.

Oh oui, les lauriers que vous pourriez retirer de ma défaite seraient trop verts, et bons pour des goujats.

L'ENVOYÉ.

« Au surplus je me radoucis; *jacentem lenis* « *in hostem.* »

L'AUTEUR.

Voilà ce qui s'appelle imiter les Parthes, et me décocher un trait en me tournant les

talons : me voilà par terre du coup; et c'est l'Envoyé de l'Année-Littéraire qui m'a tué! Revenez de grâce, revenez sur vos pas: déjà je succombe; je sens qu'on me porte dans ce vaste cimetière où les suppôts de l'Année Littéraire sont en possession d'enterrer depuis longtemps tous les savans, tous les littérateurs qui s'élèvent au-dessus de la médiocrité; ma paupière défaillante aperçoit des *hic jacet* de tous côtés; *hic jacet* Voltaire, *hic jacet* Montesquieu, *hic jacet* d'Alembert, *hic jacet* Buffon, *hic jacet* Marmontel, *hic jacet* Laharpe, etc. : il est censé que ces illustres académiciens sont morts du jour où l'extrait de leurs ouvrages a paru dans l'Année Littéraire.

AIR : Dies iræ, dies illa.

Parmi tous ces morts à brevet
Jugez pour moi quel honneur c'est
D'avoir aussi mon *hic jacet!*

St, st, st; mon cher professeur, permettez-moi de vous dire, tout mort que je suis, que vous avez fait une rude gaucherie en vous déclarant mon ennemi, ou en me déclarant le vôtre. *Hostem,* comme bien savez, est encore pire qu'*inimicum;* si vous n'eussiez pas lâché ce mot on aurait pu croire que vos observations et même vos invectives étaient le fruit

d'un zèle outré pour la belle littérature; mais en articulant ce mot vous avez rendu suspect non seulement tout ce que vous venez de dire, mais encore tout ce qu'il vous plaira de m'objecter dans les siècles des siècles.

AIR : Toujours, toujours, il est toujours le même.

Toujours, toujours vous sifflerez de même;
Vous siffliez autour de mon berceau :
Sifflez bien mes chansons, sifflez bien mon poëme;
Je suis mort, que m'importe; autour de mon tombeau
Toujours, toujours vous sifflerez de même.

Toujours, toujours vous sifflerez de même
Dans ce journal qui sifflait *ab ovo.*
Pour changer d'écrivains change-t-il de système?
Oh non! c'est un serpent, quoiqu'il change de peau.
Toujours, toujours vous sifflerez de même.

(Ces dialogues étant finis, les journalistes qui avaient été favorables à mon ouvrage vinrent m'embrasser : j'entendis les autres qui se disaient entre eux et à demi-voix :)

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE PARIS.

« Je vois par les raisons que M. de Piis a « opposées à l'Année Littéraire qu'il aurait « pu répondre de la même manière à mon « extrait. J'avais commencé par le louer, mais « j'ai fini par le déchirer impitoyablement; « *in caudâ venenum.* J'ai dit que son poëme

« ne pouvait être *utile* que pour faire *sentir*
« *le ridicule et l'abus* du systême de l'har-
« monie imitative ; j'ai dit qu'il imitait des
« *sons*, mais qu'il blessait partout l'*harmonie;*
« je lui ai cité un axiome de *Cicéron* à ce
« sujet, sans penser qu'en fait de poésie imi-
« tative il pourrait récuser l'auteur d'*ô fortu-*
« *natam natam me consule romam*, et de *ô*
« *Tite tu te tati tibi tanta tyranne tulisti*, et
« me prouver par Virgile, par Homère et par
« Boileau, etc., que les dissonnances de con-
« vention sont moins rares en poésie qu'en
« musique, et produisent de grands effets;
« j'ai poussé la prévention jusqu'à soutenir
« qu'on devait le plaindre d'avoir embrassé un
« systême *aussi vicieux*, sans me souvenir
« qu'au commencement du même extrait
« j'étais convenu que ce sujet pouvait fournir
« à *une discussion littéraire* intéressante. Je
« suis vraiment fâché de ce que nous n'avons
« pas acquiescé à ses demandes particulières,
« qui étaient 1° qu'on fît faire l'extrait de son
« poëme par un poëte; (1) 2° qu'on le fît en

---

(1) C'est ainsi que, dans le numéro du 25 mars 1785, M. Daillant de la Touche, auteur d'un poëme intéressant, s'est vu juger par M. Roucher.

« deux parties, comme celui du poëme des « Jardins, afin d'avoir l'espace nécessaire à « la louange et à la critique; 3° que je re- « vinsse sur mon extrait, quand il m'a fait voir « que j'avais tort par deux ou trois lettres; « 4° qu'on daignât annoncer purement et « simplement dans notre journal qu'il se « proposait de nous réfuter, etc., etc. Je « m'applaudis, sans m'en faire un mérite, « de n'avoir point imprimé les épigrammes « qu'on nous a adressées contre lui; je me « repens d'avoir supprimé les vers à sa « louange. »

L'ENVOYÉ DES PETITES AFFICHES.

« Pour moi, je suis de bonne foi, j'aurais « dit moins de mal de M. de Piis s'il eût dit « moins de bien de tous les académiciens. « J'ai avancé que *tous les vers de son poëme* « *étaient durs*, mais j'ai eu la méchanceté de « choisir ceux qu'il a faits durs à dessein; « j'aurais été bien attrapé s'il m'eût cité ces « vers de Boileau:

Q*u'un* affreux serrurier, laborieux *Vulcain*,
Q*u'é*veillera bien*tôt* l'ard*ente* soif du gain,
Avec un fer maudit, *qu'à* grand bruit il apprête,
De cents *coups* de mar*teau* me va rompre la tête.

« Si Boileau n'a pas cherché dans ces vers
« le *concours odieux* des mauvais sons, il
« s'est bien gardé de les faire disparaître d'un
« morceau où il a cru que la *pensée* pouvait
« plaire à l'esprit, quoique l'*oreille* fût effec-
« tivement *blessée :* j'ai donc eu tort de rap-
« peler la règle quand il s'agissait de l'excep-
« tion; j'ai eu tort de critiquer la fable en
« quatre vers sur le K, parce que ces vers
« contraignent pour ainsi dire l'organe de la
« voix à être l'écho de la nature; j'ai eu tort
« de dire que le sifflement gratuit d'un vers
« tel que celui-ci :

Et le son qu'en secret chaque instrument possède,

« prouve contre son poëme, parce que ce
« vers de Boileau :

De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse,

« et celui-ci de M. l'abbé Aubert :

La sagesse après soi laisse un long souvenir,

« sont également sifflans, et ne prouvent rien
« contre Boileau ni contre M. l'abbé Aubert ;
« j'ai eu tort de conclure que les vers de
« de M. Piis étaient tous rauques parce que
« l'R y dominait, puisqu'elle domine dans la
« langue française, à laquelle, entre nous, elle
« donne du nerf, et qu'il aurait pu me faire

« prononcer ces vers de Boileau, en m'or-
« donnant d'insister sur les R :

DuRant les pRemieRs ans du PaRnasse fRançois
Le capRice tout seul faisait toutes les lois;
La Rime, au bout des mots assemblés sans mesuRe,
Tenait lieu d'oRnemens, de nombRe et de césuRe.
Villon sut le pRemieR dans ces siècles gRossieRs
DébRouilleR l'aRt confus de nos vieux romancieRs.
MaRot bientôt apRès fit fleuRiR les ballades,
TouRna des tRiolets, Rima des mascaRades,
A des RefRains Réglés asseRvit les Rondeaux,
Et montRa pouR RimeR des chemins tout nouveaux.
RonsaRd, qui le suivit, paR une autRe méthode,
Réglant tout, bRouilla tout, fit un aRt à sa mode,
Et toutefois longtemps eut un heuReux destin;
Mais sa muse, en fRançais paRlant gRec et latin,
Vit dans l'âge suivant, paR un RetouR grotesque,
TombeR de ses gRands mots le faste pédantesque:
Ce poëte oRgueilleux, tRébuché de si haut,
Rendit plus Retenus DespoRtes et BeRtaut.
Enfin MalheRbe vint, et le pRemieR en FRance
Fit sentiR dans les veRs une juste cadence;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoiR,
Et Réduisit la muse aux Règles du devoiR;
PaR ce sage écRivain la langue, RépaRée,
N'offRit plus Rien de Rude à l'oReille épuRée.

« Ce morceau est tiré de l'Art Poétique. Il
« n'y a réellement aucun morceau de poésie
« où l'on ne puisse trouver à critiquer. M. de

« Piis ne s'en est pas souvenu, car il aurait « pu me rire au nez.

« J'ai eu tort d'opposer les vers burlesques « de M. Robbé sur la tonsure aux vers tech- « niques de M. de Piis; une définition n'a « nul rapport avec une peinture de sons.

« Je suis bien fâché que le rédacteur en « chef des Petites Affiches m'ait chargé de « rendre compte de cet ouvrage; c'est de « lui que M. de Piis a dit dans ses notes *qu'il « s'était emparé avec MM. le duc de Niver- « nais et Imbert du petit coin de moisson que « La Fontaine a laissé dans le champ de « l'apologue;* assurément il eût été trop équi- « table, ou trop honnête pour se permettre ce « que je me suis permis; il n'aurait pas publié « partout, comme moi, que cet ouvrage, « fruit de huit ans de travail, ne contenait pas « cinquante bons vers. Il est fâcheux pour « M. de Piis qu'il n'ait pas eu au moins le « neveu du rédacteur pour juge; ce neveu « a de la littérature et du goût, et peut sup- « pléer à son oncle en pareille occasion; « mais le malheur a voulu que moi, subal- « terne et indigne coopérateur, je fusse chargé « d'un extrait de cette importance. J'avais « cotté le poëme de l'Harmonie *à critiquer*

« et à empêcher de vendre, comme je mets « les maisons *à louer ou à vendre*, ou les « chiens *à retrouver*, et je me repens d'avoir « prononcé de la sorte sur l'étiquette du sac. »

L'ENVOYÉ DE L'ALMANACH DES MUSES.

« M. de Piis vient de me faire voir que La « Fontaine et Boileau avaient cherché le même « genre d'harmonie imitative que lui; donc « j'ai eu tort de juger ses douze cents vers « dans quatre lignes. »

L'ENVOYÉ DU MERCURE.

« Si j'avais, moi qui suis homme de lettres, « approfondi les notes du poëme de M. de « Piis, je n'aurais pas mis tant de restrictions « à mes éloges; car il prouve que Virgile, Boi- « leau, etc., sans *marteler* leurs vers comme « *Chapelain* et *Buffier*, se livraient aux *élucu-* « *brations* de l'harmonie imitative la plus « recherchée. »

L'ENVOYÉ DU JOURNAL GÉNÉRAL DE FRANCE.

« J'ai eu tort de dire que M. de Piis avait « *parfumé et exalté* tous les auteurs; il n'a « vraiment cité que des gens de mérite, et « sans aucun motif, puisqu'il ne les connaît

« point. Du reste, comme il a justifié son « alphabet, je suis aussi content de lui qu'il « doit l'être de moi, etc. »

(Pendant tous ces murmures on s'aperçut que l'Envoyé de l'Année Littéraire s'esquivait tout doucement : chacun le laissa partir sans faire semblant de s'en apercevoir. Le Courrier Lyrique, qui est d'un caractère fort enjoué, et qui ne veut de mal à personne, prit alors tous les journalistes par la main, et les força, bon gré, malgré, à danser la ronde suivante, dont ils répétèrent le refrain à haute et intelligible voix:)

RONDE
DES JOURNALISTES.

LE COURRIER LYRIQUE.

Air de la fête des bonnes gens.

Confrères journalistes,
Plus de partialité;
Sur ces fronts un peu tristes
Faites briller la gaîté.
Un bon mot, un couplet drôle
Rendent mes lecteurs contens :
Jouez donc aussi le rôle,
Le rôle de bonnes gens.

CHOEUR DES JOURNALISTES.

Jouons donc aussi le rôle,
Le rôle de bonnes gens.

(L'Envoyé des Petites Affiches a une peine infinie à prononcer le refrain du premier couplet; mais il s'y fait ensuite.)

LE COURRIER LYRIQUE.

Il sort de maint pupitre
Des vers dont l'or n'est pas beau;
On n'en fait plus au titre
De Racine et de Boileau;
Mais, morbleu, de son contrôle
Phébus nous fit-il garans?
Jouons tous, jouons le rôle,
Le rôle de bonnes gens.

CHOEUR DES JOURNALISTES.

Jouons tous, etc.

LE COURRIER LYRIQUE.

Avouez-le sans feinte,
Combien d'écrivains naissans
Se taisent par la crainte
De vous voir montrer les dents!
Comme ils briseront la geôle
Qui captive leurs talens
Lorsque vous joûrez le rôle,
Le rôle de bonnes gens!

CHOEUR DES JOURNALISTES.

Lorsque nous, etc.

LE COURRIER LYRIQUE.

Déclarez-vous apôtres
Des bons livres s'il en sort,
Et laissez tous les autres
Mourir de leur belle mort.
Le grand art, sur ma parole,
Est de nous montrer piquans,
Sans nous départir du rôle,
Du rôle de bonnes gens.

CHOEUR DES JOURNALISTES.

Sans nous départir, etc.

(L'Envoyé des Petites Affiches ne peut s'empêcher de remarquer que *parole* et *rôle* ne riment pas parfaitement.)

LE COURRIER LYRIQUE.

Vous faites toujours grâce
Aux auteurs qui sont puissans,
Gens de nom, gens en place,
Amis, voisins ou parens;
Mais c'est par-dessus l'épaule
Que l'on suit ces jugemens:
Jouez de franc jeu le rôle,
Le rôle de bonnes gens.

CHOEUR DES JOURNALISTES.

Jouons de franc jeu, etc.

LE COURRIER LYRIQUE.

Le français énergique
Peut tout dès que l'auteur plaît;
Jusqu'au poëme épique
Il s'élève du couplet:
Mais chassons à coups de gaule
La critique et les méchans;
Ne jouons tous qu'un seul rôle,
Le rôle de bonnes gens.

CHOEUR DES JOURNALISTES.

Ne jouons tous qu'un seul rôle,
Le rôle de bonnes gens.

(L'Envoyé de l'Année Littéraire, qui avait écouté aux portes pendant cette ronde, rentra d'un air furieux, tirant de droite et de gauche celui-ci et celui-là pour avoir les moins indulgens dans son parti : mais on fut indigné de son acharnement; on le hua, et on le fit sortir de nouveau. Je ne sais comment M. de Piis s'y prit; mais il trouva moyen de

lui attacher derrière le dos l'épigramme suivante, pour l'instruction de tous les littérateurs; elle est d'un vieux style, mais le sens en est vrai.)

Avez grand tort, prosateurs et poëtes,
De vous douloir qu'on vous déchire tant;
Car si restiez au fond de vos retraites,
Clos et muets, douze mois seulement,
Bientôt, corbleu! verriez critiques blêmes,
Pantois et secs à défaut d'aliment,
Mordre et manger leurs poings premièrement,
Et par après se dévorer eux-mêmes.

(Tous les journalistes coururent après l'Envoyé de l'Année Littéraire pour en prendre lecture; si bien que M. de Piis demeura seul. Il ne tarda pas à se coucher, et vous ne serez point étonné qu'il se soit promptement endormi quand vous saurez que l'Année Littéraire avait laissé son extrait sur son lit.

M. de Piis ne fit que rêver journaux et journalistes; cela devait être : il rêva qu'il y avait dans l'empire des lettres un homme assez courageux pour sollicitet la rédaction d'un journal apologétique; il rêva que ce littérateur, l'ayant obtenue, y recevait toutes les réclamations des auteurs d'un mérite connu contre la critique et contre l'envie; il rêva que les autres journalistes, pour faire tomber ce nouveau journal, étaient bien vite rentrés dans les bornes de la décence et de l'impartialité, en conjurant les auteurs outragés de se défendre dans la même arène où ils avaient reçu l'offense. Ils ne s'écriaient plus : Que deviendront nos feuilles si nous ne sommes pas méchans? Et le public attendait pour les en croire sur tel ou tel livre que l'auteur se fût disculpé dans le journal apologétique. Ce nouvel ouvrage périodique circulait dans les cabinets des littérateurs, et ceux-ci se disaient à eux-mêmes : Je peux donc consacrer enfin une partie de ma fortune à faire imprimer mes ouvrages, sans craindre que des aristarques mal intentionnés y portent désormais atteinte en se liguant pour me décrier, sans me laisser ensuite la voie de l'appel!)

PIÈCES

JUSTIFICATIVES

SUR LA VALEUR DES LETTRES QUANT AU SON, ET SUR L'HARMONIE IMITATIVE DES LANGUES GRECQUE, LATINE ET FRANÇAISE.

PLAIDOYER DU *SIGMA*

CONTRE LE *TAU*,

EN PRÉSENCE DES VOYELLES.

PAR LUCIEN. (1)

Sous l'archontat d'Aristarchus de Phalère, le sept d'octobre, le Σιγμα intenta, en présence des sept voyelles prises pour juges, l'accusation de vol et de rapine contre le Ταυ, prétendant que celui-ci le chassait de tous les mots qui se prononcent ordinairement avec un double Ταυ.

Jusqu'à ce moment, voyelles mes juges, j'ai supporté patiemment les outrages du Ταυ, qui jouissait de mes priviléges, et qui, contre tout droit, m'enlevait les places qui m'appartenaient. Quelque sensibles que me fussent de pareils attentats, j'ai su garder le silence; j'ai su aussi fermer les oreilles à ce qui pouvait se dire à mon désavantage, et cela par la modération

(1) Nous ne croyons pas que cette pièce ait été traduite en français. (1786.)

que vous me connaissez non seulement à votre égard, mais encore à l'égard de toutes les autres lettres : mais puisque mon adversaire porte l'ambition et la démence à un tel point que, peu content des violences que j'ai dissimulées jusqu'à cette heure, malgré mon dépit secret, il m'en prépare de plus injurieuses encore, la nécessité me contraint à l'accuser devant un tribunal où nous sommes tous les deux également connus. Les frayeurs que m'inspire un ennemi si entreprenant ne sont que trop fondées ! ce fier rival, m'accablant chaque jour de nouveaux outrages, osera bientôt me chasser entièrement de mes domaines, et peu s'en faut qu'il ne m'enlève le rang que j'occupe parmi les lettres, abusant de ma patience, et me tenant sans cesse dans de funestes alarmes. Un pareil attentat ne doit-il pas intéresser en ma faveur non seulement les respectables juges qui m'entendent, mais encore toutes les autres lettres de l'alphabet ? En effet, si chacune de nous peut impunément quitter son rang pour usurper celui de ses sœurs, et si vous permettez ce désordre, vous arbitres souveraines du langage, comment chaque ordre de lettres pourra-t-il conserver les prérogatives dont il jouit par sa constitution ? Non, je ne puis penser que vous portiez l'indifférence au point de souffrir une pareille injustice ; mais quand bien même vous me laisseriez ici défendre seule mes droits, je ne trahirai point ma cause, étant aussi injustement traité. Plût au ciel qu'on eût aussi réprimé l'audace des autres lettres dès l'instant où elles ont commencé à enfreindre les lois ! Nous ne verrions pas subsister encore les affreux débats du Λάμβδα avec le Ῥῶ sur les mots Κισσῆρις et

Κεφαλαλγία; on ne verrait point non plus de différens entre le Γαμμα et le Καππα, et ils ne seraient pas animés l'un contre l'autre jusqu'au point d'en venir presque aux mains pour savoir lequel des deux serait admis dans Γναφεία et Κναφεῖν : que dis-je! ce Γαμμα lui-même aurait vu terminer sa dispute avec le Λάμβδα, à qui il dérobait et même volait le mot Μογις, et ainsi toutes les autres lettres n'auraient plus osé semer le trouble et le désordre au mépris des lois. Qu'il est beau en effet de voir chaque lettre se contenter de la place que le sort lui a assignée! Vouloir troubler ce bel ordre, n'est-ce pas fouler aux pieds la justice? n'est-ce pas s'opposer manifestement aux sages vues de nos fondateurs? Quels qu'ils puissent être, soit Cadmus, ce fameux voyageur qui a parcouru toutes les îles de la Grèce, soit Palmède, fils de Nauplius, (quoique certaines personnes attribuent ce bel ouvrage à Simonide), ils ne se sont pas contentés de marquer l'ordre qui fixe d'une manière invariable nos présences relatives, en désignant celle qui devait être la première, et celle qui devait être la seconde; mais ils ont encore établi les qualités particulières et les propriétés distinctives de chacune d'entre nous.

Vous avez été, mesdames, le premier objet de leurs soins; ils vous ont décerné les plus grands honneurs, parce que vous pouvez par vous-mêmes former un son parfait : après vous furent placées les demi-voyelles, parce qu'elles ne peuvent être entendues sans vous : enfin nos fondateurs ont assigné la dernière place à quelques lettres, parce qu'elles sont muettes de leur nature, et ne forment aucun son par elles-mêmes. C'est

donc à vous, mesdames, à maintenir ces sages lois dans toute leur vigueur. Hé bien, ce Ταυ, (car je ne puis le désigner par un nom plus vil que le sien) ce Ταυ qui, de par tous les dieux, ne pourrait pas seulement se faire entendre sans le secours de deux lettres plus nobles et plus honnêtes, l'Αλφα et l'Υπσιλον, qui ont bien voulu se joindre à lui, ce Ταυ a osé m'attaquer avec une témérité que jamais aucune lettre ne s'est permise à mon égard! il prétend me chasser des mots qui sont comme ma patrie et mon domaine: ce n'est pas assez; il voudrait encore usurper mes possessions dans les conjonctions et dans les prépositions. Une telle audace est-elle supportable?

Mais il est temps de vous apprendre quelle est l'origine de ses entreprises téméraires. Un jour je me promenais dans Κυϐίλω, ville délicieuse, et, comme on sait, colonie des Athéniens; j'avais avec moi le Ρῶ vigoureux et le plus honnête de mes voisins. Je m'arrêtai chez un certain poëte comique nommé Lysimaque : à le juger par les apparences, on l'eût cru originaire de Bœotie; mais il voulait passer pour être né dans le sein même de l'Attique. C'est chez notre hôte que le Ταυ fit paraître son ambition démesurée; c'est là qu'il m'a porté les premières atteintes, en faisant prononcer Τετταραχοντα au lieu de Τεσσαραχοντα, me privant ainsi de la liaison que je regardais comme la plus intime, puisque c'était celle des lettres avec lesquelles j'étais né et avec lesquelles j'avais été élevé; ensuite il m'enleva τημερον et quelques autres mots semblables, prétendant qu'ils lui appartenaient : je l'écoutai encore patiemment, et je ne parus pas sensible à cette

insulte; mais lorsque je vis que les premiers succès de ses usurpations lui inspiraient assez de témérité pour oser prononcer Καττίτερον, Καττυμα et Πίττον; lorsque je vis enfin qu'oubliant tout respect et tout égard, il osait devant moi dire Βασιλίτταν, alors je ne pus contenir ma juste colère, et j'appréhendai avec raison qu'un exemple aussi pernicieux n'engageât quelqu'un à dire aussi dans la suite Τῦκα pour Σῦκα. Daignez, je vous en conjure par Jupiter, daignez excuser une colère aussi juste que pardonnable, lorsqu'on est comme moi sans défense et sans soutien; je cours un grand danger, mes craintes ne sont pas des chimères. Après m'avoir dépouillé des lettres qui ont toujours été mes compagnes inséparables, il a porté l'audace jusqu'à arracher de mon sein même la Κίσσαν, la *pie,* cet oiseau qui m'est si cher par la volubilité de sa langue, pour l'appeler Κίτταν; il m'avait aussi enlevé, par les ordres d'Aristarque, Φάσσαν, le *pigeon ramier,* avec les Νησσαις, les *canards*, et Κοσσυφοις, les *merles*; il m'enleva aussi plusieurs abeilles; bientôt, pénétrant jusques dans l'Attique, il me ravit injustement Υμηττον, au milieu de ce pays même, et cela sous vos yeux et ceux de plusieurs syllabes! Mais à quoi bon rappeler ces usurpations, puisque toute la Θεσσαλια m'a chassé pour s'appeler Θετταλια, et que toute la mer (Θαλαττα) est fermée pour moi! Il va jusqu'à me disputer les légumes des jardins, et ne m'y laisse pas même un Πασσαλον, *échalas.*

Vous savez si jamais aucune lettre a eu quelque sujet de plainte contre moi. M'a-t-on jamais entendu accuser le Ζῆτα, qui a pillé Σμαραγδον, l'*émeraude*, Σμυρναν, la *myrrhe,* dont j'étais en possession? Me suis-je jamais

élevé contre le *χι*, violant envers moi la foi des traités, quoiqu'il fût secondé par Thucydide lui-même? Pour mon voisin le Ρω, je l'excuse volontiers d'avoir planté près de lui mes Μυρρινας, *myrtes;* il était malade, il est excusable; je lui pardonne même de m'avoir frappé sur la figure, parce qu'il était affligé de la mélancolie. Tel est mon caractère.

Mais examinons combien ce Ταυ exerce de violence envers toutes les autres lettres, comme il n'en a respecté aucune, et avec quelle indignité il a attaqué le Δέλτα, le Θῆτα et le Ζῆτα, et cherché à bouleverser tous les principes des lettres! Paraissez ici, victimes des fureurs de mon adversaire! Entendez-vous les plaintes du Δέλτα? Il vous dit : Oui, le Ταυ m'a pris Ενδελεχιαν, qui m'appartenait, pour lui substituer Εντελεχιαν, au mépris de toutes les lois. Entendez-vous les cris du Θῆτα, qui s'arrache les cheveux parce qu'il est privé de Κολοκυντη, la *citrouille?* Entendez-vous enfin le Ζῆτα se plaindre à son tour de ce que le Ταυ l'a privé de Συριζειν, *chanter,* de Σαλπιζειν, *jouer de la flûte,* sans lui laisser même la liberté de Γρυζειν, *marmoter entre ses dents?* Qui pourrait souffrir de telles vexations! Est-il une peine proportionnée aux attentats du Ταυ!

Mais c'était peu pour lui de troubler l'ordre qui régnait dans son espèce; il a insulté les hommes eux-mêmes; il a attaqué leur langue, dont il a dénaturé la dénomination en disant Γλωττη au lieu de Γλωσση, car je prends beaucoup d'intérêt aux hommes et à cette même langue du milieu de laquelle il m'exile. O Ταυ, fléau redoutable de la langue!... Mais ne perdons pas de vue la défense du genre humain, que nous avions com-

mencée. Il cherche à s'introduire dans les mots dont il a toujours été exclu, pour rendre leur prononciation difficile et mettre des entraves à la langue : si maintenant un homme voit un objet qui le flatte, et qu'il veuille l'appeler Καλον, *beau*, le Ταυ fond au même instant sur lui, et le force à appeler ce qu'il aperçoit Ταλον, *malheureux*. Funeste effet de l'ambition du Ταύ, qui voudrait dominer sur ce qui respire! Qu'une autre personne dise Περι Κληματος, *du palmier*, mon adversaire (et c'est en effet Τλημον, *affreux*) fait Τλημα de ce qui était Κλημα. Mais ce n'est pas seulement le vulgaire qu'il ose attaquer; ce monarque fameux qui a donné des lois à la terre et à la mer, ce héros qui s'éleva au-dessus de la nature humaine a été exposé à ses outrages, et du nom immortel de Κῦρον, *Cyrus*, il en a fait Τῦρον, *un fromage!*

Mais jusqu'ici je n'ai rapporté que les dommages qu'il a causés aux hommes dans le langage; apprenez les maux plus sensibles qu'il fait éprouver à l'univers. Tous les hommes sont dans la consternation, tous déplorent leur triste sort et maudissent le nom de ce Cadmus, qui a introduit le Ταυ parmi les lettres; ils disent que les tyrans ont pris modèle sur la forme de cette lettre infâme pour faire fabriquer en bois ces barbares instrumens de leur vengeance où ils font suspendre leurs semblables, et que c'est du Ταυ que vient le nom de cette exécrable invention.

En réparation de tant de forfaits, je conclus que la seule peine que vous ayez à lui infliger est de lui laisser sa figure, car c'est lui qui a servi de modèle à la croix, et qui lui a donné son nom.

EXTRAIT

DES

OBSERVATIONS DE DENYS D'HALICARNASSE ET DE PLATON

SUR LA VALEUR HARMONIQUE DES LETTRES ET SUR LA MANIÈRE DE COMBINER LES MOTS POUR AUGMENTER LEUR EXPRESSION.

Tous les anciens qui ont donné des préceptes de la rhétorique ont regardé comme un des points les plus indispensables la connaissance des nombres oratoires, et ont fait un art de la composition des mots Συνθεσις. Longin dit, chapitre 33, qu'il avait donné sur ce sujet *deux volumes, où il a expliqué tout ce qu'une méditation profonde de l'art a pu lui apprendre.* Nous avons un traité de Denys d'Halicarnasse sur ce sujet. Cicéron, Aristote et Denys d'Halicarnasse ont été jusqu'à examiner la mesure qu'on doit suivre dans la prose, et d'après les remarques qu'ils ont faites sur les différens orateurs, comme Lysias, Hypéride, Démosthène, Eschine, Isocrate, Platon même et Thucydide, ils ont assigné à chacun le genre de son éloquence suivant son

style. Les syllabes étant brèves ou longues d'après la nature et la position des lettres, on peut juger quelle importance ils attachaient à la valeur de ces mêmes lettres quant au son, et à leur ton lent, sourd, vif ou doux.

Mais Denys d'Halicarnasse a traité particulièrement de la nature et de la valeur des lettres, de leur distinction en voyelles muettes et liquides, de celles qu'il faut employer plus souvent, et de celles qu'il faut éviter dans la composition des mots. Après avoir dit que les lettres sont brèves ou longues, non pas d'après le caprice ou l'usage, et examiné les différentes mesures que l'on peut employer dans la composition, le pied bachique, crétique, iambe, pœan, anapeste, etc., il va jusqu'à comparer aux animaux ceux qui négligent l'art des nombres.

Il examine ensuite la valeur des lettres, « et, dit-il, « il y a une différence sensible pour la mesure comme « pour le son. Il est donc indispensable que les syl- « labes, qui sont composées de lettres diversement com- « binées, tiennent à la nature de chaque lettre en par- « ticulier, d'où résulte une combinaison générale qui « dépend de la position et du mélange des lettres. De là « les mots doux, durs, rapides et traînans, qui flattent « l'oreille ou la blessent, et par le moyen desquels on « excite ce nombre infini de passions qui sont dans le « cœur de l'homme. »

Après avoir donné la division des lettres en voyelles liquides ou demi-voyelles, et muettes, division fondée sur la nature, il ajoute : « Les lettres brèves ont moins « d'agrément que les longues ; l'Αλφα est la plus sonore

« des voyelles; ensuite l'Εψιλον ou le Νυ; l'Υψιλον est « celle qui l'est le moins parmi les demi-voyelles; le « Λαμβδα est celle qui flatte le plus agréablement l'o- « reille; le Ρω est la plus mâle, et a plus de roideur; le « Μυ et le Νυ tiennent le milieu; elles sont nasales, et « imitent le son de la flûte. Le Σιγμα est sans grâce; on « n'aime pas l'entendre souvent répéter; il semble être « plutôt le sifflement d'un animal que l'expression de « l'homme qui parle pour persuader. Rien n'est plus « doux que le Ζητα. Voilà les principes qu'ont suivis « les plus grands poëtes et les plus habiles écrivains « pour réussir à plaire; par l'heureuse combinaison des « lettres ils ont formé des mots avec tant d'art, qu'ils « excitent à leur gré toutes les passions : c'est là le secret « d'Homère, etc. Veut-il peindre une beauté faite pour « inspirer le plaisir, il emploie les voyelles sonores, « les demi-voyelles les plus douces; il évite le con- « cours des muettes, et, par l'heureuse harmonie des « lettres, il produit des sensations agréables : veut-il « peindre Sysiphe poussant avec effort son rocher au « sommet de la montagne, les syllabes longues et le « choc des lettres rudes peignent la difficulté du tra- « vail :

Λᾶαν ἄνω ὤθεσκε.

« Mais lorsque la pierre retombe avec rapidité il évite « d'employer le choc des voyelles et des demi-voyelles « pour ne rien ôter à l'harmonie :

Αὖτις ἔπειτα πέδονδε κυλίνδετο.

Denys d'Halicarnasse divise les styles, quant au technique de la phrase, en trois genres; le genre austère, le genre fleuri et le genre commun. Le genre austère est

celui de Pindare et de Thucydide. « Le style de Thucy-
« dide, dit-il, est austère, nerveux; il affecte le choc
« des lettres, au lieu d'un style doux et sans aspérité. »
Il cite ensuite un dithyrambe de Pindare dont il exa-
mine la contexture grammaticale, et conclut à le mettre
dans le genre du style austère, entre autres raisons,
« parce que les voyelles se heurtent, ce qui produit un
« son rude et peu agréable. »

Pour le style fleuri il cite Isocrate et Sapho. « Les
« expressions d'Isocrate sont unies et douces; elles ont
« un air virginal, μαρθενωπα. Il évite avec grand soin les
« syllabes rudes et qui se heurtent. »

Après avoir cité une ode de Sapho il dit : « Le
« charme de cette poésie vient de l'heureux arrange-
« ment des lettres pour former des mots harmonieux.
« Dans l'ode entière les muettes, les demi-voyelles et
« les voyelles sont combinées comme l'exige la nature;
« on y trouve peu, ou très-peu de demi-voyelles, ou de
« voyelles qui se heurtent et qui rompent l'harmonie. »

Platon, dans son dialogue intitulé *Cratyle*, fait une
dissertation curieuse sur différentes lettres. « Socrate
« établit pour principe que le nom primitif des choses
« n'est que l'imitation des objets représentés par les
« lettres et les syllabes. Les poëtes, pour se tirer d'em-
« barras, ont dit que les dieux avaient donné les noms
« aux différens êtres.... Cette raison suffit à ceux qui ne
« veulent pas se donner la peine de se rendre compte
« de l'origine de ces noms primitifs; mais quiconque
« ignore quelle est l'origine de ces noms primitifs ne
« peut se tromper sur ceux qui dans la suite en ont été
« formés.

« D'abord, dit Socrate, le Ρω paraît être un *instru-* « *ment* pour désigner le mouvement; il est sans cesse « employé pour rendre par imitation le mouvement et « le déplacement, comme dans le mot Ρειν, *ruisseau*, « Τρόμω, *trembler*, Τρυμ͂ω, *rompre*, Κρουω, *frapper*. « Cette lettre veut être prononcée avec rapidité et sans « lenteur, et voilà pourquoi elle peint le mouvement.

« L'Ιωτα sert pour exprimer la finesse, ce qui pénètre; « de là ιεναι, *ire*, dont l'ι est l'imitation. Le φι, ψι, σιγμα, « ζητα, *(ph, ps, s, z)* exigent plus d'haleine pour être « prononcés. Ces lettres sont employées surtout pour « peindre les objets violens, qui exigent de la peine, « comme Ψύχρον, *du froid*, Ζειν, *bouillir*, Σειειν, *secouer*.

« Le Δελτα et le Ταυ se prononcent en pressant la « langue contre le palais et en la retirant sur-le-champ; « ainsi ils sont plus propres à désigner ce qui est « tenu, arrêté, stable. La langue coule en prononçant « Λαμβδα; par imitation elle peindra le poli, le li- « quide, le laps ou chûte (λεια, κολλωδες, ολισθανειν). En « prononçant λαμβδα la langue se trouve arrêtée; cette « lettre dans les mots peindra ce qui est doux, gluant « (γλυκυς, γλοιωδης). Le νυ (*n*) se trouve comme retenu « dans le gosier; il peint l'intérieur, le dedans (ενδον, « εντος). L'ωμεγα et l'ητα (ὤ, ἡ), lettres longues, re- « présentent la longueur (μηκος). L'ομικρον, rond, re- « présente le cercle (τροκιλιον). »

Il donne encore une longue liste d'étymologies sur un grand nombre de mots.

EXTRAIT

DU

TRAITÉ DES ÉTUDES DE M. ROLLIN

SUR L'HARMONIE IMITATIVE.

M. Rollin, en donnant dans son Traité des Etudes des leçons de poésie, aurait cru manquer entièrement son but s'il n'eût en même temps donné des leçons d'harmonie imitative; cette partie lui a paru si essentielle, qu'il est entré sur ce sujet dans des détails que tout autre que lui aurait peut-être regardés comme minutieux. Ce grand maître en littérature a fait de l'harmonie imitative un art particulier qui a ses principes invariables; persuadé que cette harmonie dépend absolument de l'arrangement des mots et des lettres, il donne des règles sûres pour les combiner ensemble : en mettant sous les yeux de ses élèves les plus beaux morceaux d'harmonie imitative qui se trouvent dans les meilleurs auteurs, il leur montre, d'après ces grands modèles, à broyer leurs couleurs pour en faire sortir les nuances assorties aux objets qu'ils peuvent avoir à peindre.

L'harmonie imitative doit rendre les différentes propriétés des objets que l'on a à traiter, qui sont tantôt la dureté ou la douceur, et tantôt la pesanteur ou la légèreté. Il nous met sous les yeux des modèles de sons durs, de sons coulans, de sons pesans et de sons légers; mais écoutons-le lui-même dans son premier volume, de la Lecture d'Homère, art. 2, ch. 1, du Nombre;

CHAPITRE PREMIER.

« Homère est admirable pour marquer par le son « et l'arrangement des mots, quelquefois même par le « choix des lettres, la nature des choses qu'il décrit.

I. *Sons durs.*

ἱστία δέ σφιν
Τριθά τε καὶ τετρακθά διέσχισεν ἲς ἀνέμοιο.

« Il n'y a point d'oreille, dit M. Boivin en relevant « la beauté de ces vers, qui ne croie entendre le « bruit et pour ainsi dire le cri de la voile et du « vent qui la déchire.

II. *Sons doux et coulans.*

« Le poëte décrit la douce et insinuante éloquence « de Nestor:

τοῖσι δε Νέστωρ
Ηδυεπης ἀνορυσε λιγυς πυλίων ἀγορητὴς
Τῦ καὶ ἀπὸ γλωσσης μέλιτος γλυκιων ῥέεν αὐδὴ.

« Nestor, cette bouche éloquente d'où coule une « voix plus douce que le miel, cette langue enchan- « teresse, cet agréable orateur des Pyliens, se lève « promptement et se met entre les deux princes « furieux.

III. *Pesanteur.*

« Les vers suivans expriment merveilleusement de « grands efforts et un travail pénible :

Καὶ μὴν Σίσυφον, κρατέρ᾽ ἄλγε᾽ ἔχοντα,
Λᾶαν βαστάζοντα πελώριον ἀμφοτέρῃσιν.
Ἤτοι ὁ μὲν σκηριπτόμενος χερσίν τε ποσίν τε
Λᾶαν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον. Ἀλλ᾽ ὅτε μέλλοι
Ἄκρον ὑπερβαλέειν, τότ᾽ ἀποστρέψασκε κραταιΐς,
Αὖτις ἔπειτα πέδονδε κυλίνδετο λᾶας ἀναιδής
Αὐτὰρ ὅγ᾽ ἂψ ὤσασκε τιταινόμενος κατὰ δ᾽ ἱδρὼς
Ἔρρεεν ἐκ μελέων, κονίη δ᾽ ἐκ κρατὸς ὀρώρει.

IV. *Légèreté.*

« Dans l'endroit suivant la rapidité du second vers « ne le dispute-t-elle pas à celle des chevaux dont « Homère décrit la course ?

Οἷοι Τρώϊοι ἵπποι, ἐπιστάμενοι πεδίοιο
Κραιπνὰ μάλ᾽ ἔνθα καὶ ἔνθα διωκέμεν ἠδὲ φέβεσθαι.

« Peut-être Virgile a-t-il voulu rendre cette beauté « par ce vers :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

« Avec quelle élégance décrit-il ailleurs la légèreté, « la vitesse des cavales d'Ænée !

Αἱ δ᾽ ὅτε μὲν σκιρτῷεν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν,
Ἄκρον ἐπ᾽ ἀνθερίκων καρπὸν θέον, οὐδὲ κατέκλων.
Ἀλλ᾽ ὅτε δὴ σκιρτῷεν ἐπ᾽ εὐρέα νῶτα θαλάσσης
Ἄκρον ἐπὶ ῥηγμῖνος ἁλὸς πολιοῖο θέεσκον.

« Les quatre vers suivans, où le poëte décrit la

« marche de Neptune, courent plus vite que le dieu
« même. (1)

Βῆ δ' ἐλάαν ἐπὶ κύματ', ἄταλλε δὲ κήτε' ὑπ' αὐτοῦ
Πάντοθεν ἐκ κευθμῶν, οὐδ' ἠγνοίησεν ἄνακτα.
Γηθοσύνῃ δὲ θάλασσα διΐστατο. Τοὶ δ' ἐπέτοντο,
Ῥίμφα μάλ', οὐδ' ὑπένερθε. διαίνετο χάλκεος ἄξων.

« Il suffit d'avoir des oreilles pour sentir la rapidité
« du char de Neptune, dans le son même du premier
« et des deux derniers vers, qui ne sont composés que de
« dactyles, à la réserve du spondée, par où chaque
« vers finit nécessairement.

M. Rollin nous fait entendre aussi les mêmes sons dans Virgile. Ecoutons-le encore à l'article douceur:

« Pour exprimer la douceur on choisira les mots
« où il n'entre presque que des voyelles qui forment
« beaucoup de syllabes avec très-peu de lettres, et dont
« les consonnes soient douces et coulantes : on évitera
« les syllabes composées de plusieurs consonnes, les
« élisions dures, les lettres rudes et aspirées.

Mollia luteola pingit vaccinia caltha.

« Pour faire sentir la dureté on préférera 1° les
« mots qui commencent et finissent par des *r*, comme
« *rigor, rimantur,* qui redoublent les *r, ferri, serræ;*
« 2° on emploiera les consonnes rudes, comme l'*x*,
« *axis*, comme l'aspirée *h*, *trahat;* 3° on se servira
« des mots formés par l'assemblage de plusieurs

---

(1) M. Rollin dit ici qu'il ne fait que copier les remarques de M. Boivin.

« consonnes, *junctos, fractos, rostris;* 4° on fera des
« élisions par la rencontre de mots et de voyelles
« dont le choc est fort dur.

Tum ferri rigor, atque arguto lamina serræ,
Ergo ægrè rostris terram rimantur.......
Unâ omnes ruere, ac totum spumare reductis
Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor.

« Les dactyles sont propres à exprimer la légèreté :

...................Mox aere lapsa quieto.
Radit iter liquidum, celeres neque commovet alas.

« La pesanteur demande des spondées: »

Illi inter sese magna vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum.

M. Rollin savait encore que l'harmonie imitative peint les différentes passions de l'âme; aussi, pour enseigner à rendre ces divers sentimens, a-t-il donné des règles et proposé des modèles dans des articles séparés.

« *La tristesse* demande à être exprimée par des
« spondées et de grands mots qui donnent aux vers
« beaucoup de lenteur et de pesanteur:

Extinctum nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant............................
................Cunctæque profondum
Pontum aspectabam flentes.

« La joie au contraire, inspirant à l'âme des sen-
« timens vifs, précipités, rapides, exige la rapidité des
« dactyles :

Saltantes satyros imitabitur Alphesibœus.
.... Juvenum manus emicat ardens
Littus in hesperium..................

Enfin il montre à varier selon la diversité des sujets les cadences, d'où dépend aussi l'harmonie imitative de la poésie.

A ce sujet il donne encore différens préceptes, en divisant les cadences en *cadences graves et nombreuses*, en *cadences suspendues*, en *cadences coupées*.

Suivons-le dans tous ses articles, où il marche toujours précédé des plus grands maîtres.

I. *Cadences graves et nombreuses.*

« Les grands mots placés à propos forment une « cadence pleine et nombreuse :

Obscœnique canes, importunæque volucres.
Luctantes ventos, tempestatesque sonoras
Imperio premit.....................
Dona recognoscit populorum, aptatque superbis
Postibus...................................
Chara deûm soboles, magnum Jovis incrementum.
Namque ut conspectu in medio, turbatus, inermis
Constitit atque oculis Phrygia agmina circumspexit.

« Les vers terminés par un monosyllabe ont beau-« coup de force :

Insequitur cumulo præruptus aquæ mons.
..................Sæpè exiguus mus
Sub terris posuitque domos, atque horrea fecit.

II. *Cadences suspendues.*

« Il y en a de bien des sortes, qui toutes ont beaucoup « de grâce; le lecteur en remarquera assez de lui-« même la différence :

........Tumidusque novo præcordia regno
Ibat et ingenti, etc.

Nonne vides? cum præcipiti certamine campum
Corripuere; ruuntque effusi carcere currus.
...........Et frustrà retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.
Ac velut in somnis oculos ubi languida pressit
Nocte quies, nequicquam avidos extendere cursus
Velle videmur, et in mediis conatibus ægri
Succidimus.

« Ces deux derniers exemples suffiraient seuls pour « faire sentir aux jeunes gens la beauté des vers. Cette « cadence suspendue, *fertur equis auriga,* ne marque- « t-elle pas d'une manière merveilleuse le cocher courbé « et suspendu sur ses chevaux? (1) Et cette autre ca- « dence, *velle videmur,* qui arrête le vers dès le « commencement et le tient comme suspendu, n'est- « elle pas bien propre à peindre les vains efforts que « fait un homme endormi pour marcher? »

III. *Cadences coupées.*

Ipsius antè oculos, ingens à vertice pontus
In puppim ferit: excutitur pronusque magister
Volvitur in caput.....................
....Simul hæc dicens attolit in ægrum
Se femur........................

M. Rollin n'a pas non plus oublié l'élision qui

(1) Il fallait que M. Rollin fût bien convaincu de l'harmonie imitative de la poésie pour en trouver dans cet endroit. Son observation ne se sent-elle pas un peu trop de la passion extrême qu'il avait de développer les beautés des auteurs anciens? Et qu'eût-on dit de nous si nous nous étions permis de pareilles assertions?

contribue le plus à la beauté du vers. Il en cite un nombre infini d'exemples.

IV. *Elisions.*

« L'élision sert également pour rendre le nombre « doux, coulant, rude, majestueux, selon la différence « des objets qu'on veut exprimer: »

> Illa graves oculos conata attollere, rursus
> Deficit..........................
> Quinquaginta atris immanis hiatibus hydra.
> Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

M. Rollin finit par faire remarquer combien les mots placés à la fin contribuent à l'harmonie; il fait encore un article séparé de cette matière.

« Les mots ainsi placés produisent cet effet, parce « qu'ils achèvent de donner au tableau le dernier coup « de pinceau, ou parce qu'ils ajoutent même un nou- « veau trait à une pensée qu'on croyait déjà parfaite, « qu'ils servent à la mieux caractériser, et à rendre « l'esprit de l'auditeur attentif à ce qu'elle a de plus « important et de plus intéressant: »

> Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
> Ingentes.............................
> Hi summo in fluctu pendent.
> .... Jacuitque per antrum
> Immensum, etc.

EXTRAIT

DES

OBSERVATIONS DE DEBELLOI

SUR LA LANGUE FRANÇAISE.

De l'Harmonie expressive et imitative.

ETALONS maintenant les richesses de l'harmonie expressive et imitative qui règne dans la poésie française; déployons-les en tout genre. On va voir que sur cet article nous le disputons aux plus célèbres poëtes de l'antiquité. Je me livre avec une douce satisfaction à cette recherche utile des beautés de notre langue, travail si agréable, si éloigné de la triste et ennuyeuse tâche que s'imposent tant de mauvais critiques, sans cesse occupés à écarter l'or et à recueillir le sable! Rassemblons ici les vraies beautés de notre littérature; examinons-les scrupuleusement de tous côtés pour en mieux sentir le prix. Les gens du monde, qui ont le goût moins exercé que les poëtes de profession, ne seront pas fâchés de s'initier dans les secrets de l'art, et de découvrir, en suivant mes observations, des beautés fines et délicates qui leur échappent ordinairement, et qu'on a presque toujours le perfide soin de

leur cacher. Je ne citerai guère que des morceaux connus; mais les remarques dont je les accompagnerai ayant pour objet de les faire mieux connaître, j'espère qu'ils produiront une sensation toute nouvelle.

Pour mettre quelque gradation dans notre marche commençons par un exemple de cette harmonie presque indéterminée, mais riche et noble, qui convient au discours ordinaire ou à la narration générale lorsque le poëte ne s'arrête sur aucune image particulière. On ne trouvera rien de ce genre dans Homère ni dans Virgile qui surpasse l'ouverture du récit de la Henriade:

Valois régnait encore, et ses mains incertaines
De l'état ébran*lé lais*saient *flot*ter *les* rênes; (1)
Les lois étaient sans force et les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus:
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets
Quand du nord, étonné de ses vertus suprêmes,
Les peuples à ses pieds mettaient les diadèmes:
Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier:
Il devint lâche roi d'intrépide guerrier.
Endormi sur le trône, au sein de la mollesse,
Le poids de sa couronne accab*lait* sa fai*blesse*;
Quélus et Saint-Maigrin, Joyeuse et d'Epernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,

(1) Les lettres italiques, qui sont communément employées à indiquer les prétendus défauts des vers que l'on cite, serviront ici au contraire à désigner les beautés sur lesquelles l'œil doit s'arrêter.

D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.

Quel nombre dans chaque vers! quelle variété dans la coupe des périodes! quel assemblage de sons brillans! comme l'oreille est remplie, caressée, enchantée par tous ces mots sonores qui se succèdent perpétuellement les uns aux autres! comme les *l* multipliées dans le second vers peignent ces rênes flottantes! La répétition de la syllabe *blai* dans *accablait sa faiblesse* peint très-heureusement la tête affaissée et chancelante sous le poids de la couronne.

Lisez encore le commencement si pompeux du poëme de Fontenoy; lisez l'ouverture d'Athalie, celle de Mérope; comparez-les à celle d'OEdipe et de l'Electre de Sophocle, et donnez la palme si vous osez choisir.

Voici maintenant un beau contraste d'une peinture fortement terrible avec une peinture doucement majestueuse:

Cependant sur Paris s'élevait un nuage
Qui semblait ap*por*ter le ton*nerre* et l'*ora*ge;
Ses flancs *noirs* et *brû*lans, tout à coup en*tr'ouverts*,
Vomissent dans ces lieux les *monstres* des enfers.
Aux remparts de la ville *ils fondent, ils s'arrêtent;*
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent:
Voilà qu'au même instant du haut des cieux ouverts
Un ange est descendu sur le trône des airs,
Couronné de rayons, *nageant dans la lumière*,
Sur des ailes de feu parcourant sa carrière,
Et laissant loin de lui l'occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entouré.

Il n'y a personne qui ne soit frappé du changement

de ton que présente tout à coup la seconde partie de ce tableau. Que d'*r* dans les premiers vers! à peine en trouvez-vous dans les deux derniers. La seule différence de ce vers brusque et coupé :

Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent,

avec celui-ci, dont la marche est tranquille et soutenue:

Un ange est descendu sur le trône des airs.

se fait sentir à l'oreille la moins exercée. Le même tableau a été traité d'une autre manière également expressive dans ces vers charmans:

Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors; et des arches du ciel
On vit sortir l'archange Gabriel,
Qui, soutenu sur deux brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles.

Voltaire.

Ce dernier vers fait sur l'oreille l'effet agréable qu'un vent doux produit sur le visage dans un beau jour de printemps : *fend doucement les plaines éternelles!* Remarquez aussi que dans ces deux morceaux la ressemblance des rimes masculines *airs* et *ciel* avec les rimes féminines *lumière* et *éternelles* forme un agrément et sert à la perfection de l'image. Rousseau a recherché plusieurs fois cette consonnance que des gens sans goût ont condamnée:

Le roi des cieux et de la *terre*
Descend au milieu des *éclairs;*
Sa voix, comme un bruyant *tonnerre*,
S'est fait entendre dans les airs.

Si vous voulez voir des contrastes dans le genre de celui que je viens de rapporter, Rousseau, Quinault et tous nos bons poëtes en sont pleins. On sait par cœur ces quatre vers de Boileau :

J'aime mieux un ruisseau qui, *sur la molle arène*,
Dans un pré *plein de fleurs lentement* se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un *cours orageux*,
Roule plein de gravier sur un terrain fangeux.

Et ceux-ci :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante,
Lorsqu'un *cri* tout à coup, *suivi de mille cris*,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits :
Il se trouble, il regarde, etc.

Quelle rapidité succède dans le cinquième vers à la molle nonchalance des vers précédens ! Tous ces *i* répétés répètent les cris. Lisez la description de l'entrée du temple de l'Amour et celle du sanctuaire dans le neuvième chant de la Henriade ; c'est le passage le plus étonnant de langueur qui s'insinue dans vos sens délicieusement à l'effroi, au saisissement qui les agite avec violence.

Mais c'est surtout quand il faut peindre les grands effets de la nature, le bruit des vents, des flots, du tonnerre, etc., que notre langue a des ressources infinies, et que ses voyelles nazales, ses *u*, ses *eu*, et même le son sourd de ses *e* muets, lui sont d'un merveilleux secours ; prononcez avec soin les vers suivans :

L'air *siffle, le* ciel *gronde*, et *l'onde* au *loin mugit*.
La Henriade.

De l'autel *ébranlé par des longs tremblemens.*

Œdipe.

J'ai *cru* d'OErope *en pleurs entendre gémir l'ombre.*

Atrée.

Sou*dain l'onde en grondant s'enfle dans* ses pri*sons.*

Géorgiques.

La grêle *affreuse tombe,* et *l'écrase à grand bruit.*

Géorgiques.

Les monts ont prolongé le lugubre murmure
Dont le son lent et lourd attriste la nature.

Les Saisons.

Vous entendez, vous voyez tout ce que le poëte décrit.

Pleine d'hor*reur* et de respect
La terre a tressailli sur ses voûtes brisées:
Les *monts, fondus à son* aspect,
S'écou*lent dans le sein* des *ondes embrasées.*

Rousseau.

Pourquoi ces *feux* et ces *éclairs,*
Ces *torrens de fumée* et *ce bruit dans les airs,*
Ces *trompettes* et *ce tonnerre?*
Venait-il renverser *l'ordre des* élémens?
Sur ses antiques fondemens
Venait-il *ébranler la* terre?

Racine.

Il y a ici un mélange sublime de tous les sons frappans et terribles; les deux derniers vers surtout font trembler involontairement la voix de celui qui les prononce. Mais venons au chef-d'œuvre de ce genre.

La *terre tremblante*
Frémit *de terreur;*
L'*onde turbulente*
Mugit de fureur;

La *lune sanglante*
Recule d'horreur.
Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres;
Les *mânes* effrayés *quittent leurs monumens;*
L'air retentit au *loin de leurs longs hurlemens;*
Et les *vents*, échappés *de leurs cavernes sombres*,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.

ROUSSEAU.

Voyez que d'*en*, d'*on*, d'*eur*, d'*u!* etc. On a vanté avec raison plusieurs morceaux d'Homère, de Virgile et du Tasse même, qui certainement, tous admirables qu'ils sont, n'égalent pas celui-là.

Après ces premiers exemples, après la seule description de la Mollesse dans le Lutrin de Boileau, je crois que l'on ne comprendra pas comment un préjugé assez général a pu refuser à notre langue l'harmonie figurative. Je ne reviens pas de mon étonnement d'avoir lu dans la Poétique Française que *notre langue a une mélodie pour les sentimens, et n'en a pas pour les images :* il me paraît donc de la plus grande nécessité d'accumuler ici des exemples de chaque genre de mélodie pour prouver que ce n'est point par hasard qu'on rencontre dans nos poëtes l'harmonie imitative; mais que notre langue a une mélodie universelle, propre à toutes les espèces d'images que la poésie doit exprimer. Commençons par quelques morceaux des Géorgiques de M. Delille, poëte vraiment harmonieux, qui possède parfaitement l'art de peindre par les sons; il a si bien su faire usage de toutes les ressources de notre langue, qu'il a souvent égalé, quel-

quefois surpassé Virgile, l'inimitable Virgile. Voici d'abord la description d'une course de chars :

Le signal est donné; *déjà* de *la barr*ière
Cent chars *précipités fondent dans* la carrière:
Tout s'éloigne, tout fuit; les jeunes combattans,
Tressaillans d'espérance et d'effroi palpitans,
A leurs bouillans transports abandonnent leur âme.
Ils pressent leurs *coursiers : l'essieu siffle et s'enflamme;*
On les voit *se baisser, se dresser* tour à tour;
Des tour*billons* de *sable* ont *obs*curci le jour:
On se quitte, on s'atteint, on s'approche, on s'évite;
Des *chevaux haletans le crin poudreux* s'agite, etc.

Chaque objet n'est-il pas présenté à l'oreille avec le son précis qui lui convient? Observez surtout la vitesse et le bruit de ces mots, *précipités, fondent, dans*; l'image produite par la consonnance *se baisser, se dresser;* le sifflement de ces syllabes, *siers, l'essieu, siffle et s'enflamme.* Que désirez-vous? Toujours d'aussi beaux vers? Hé bien, lisez :

Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heur*tant avec* le *soc* leur *antique dépouille,*
Trouvera sur ses pas *des dards rongés de rouille,*
Entendra retentir les casques des héros,
Et d'un œil effrayé mesurera leurs os.

DELILLE.

Vec, soc, tique; vous avez entendu le fer du soc qui choquait le fer des dards, etc. Oh! que si ces vers étaient latins ils seraient admirés!

L'*Ebre roula sa tête encor toute* sanglante;
Là sa lan*gue glacée* et sa voix expirante,

Jusqu'au dernier soupir formant un *faible son*,
D'Euridice en flottant murmurait le doux nom.

DELILLE.

Tout, jusqu'à ces monosyllabes placés à la fin du vers, contribue à rendre supérieurement l'image de cette tête flottante qui n'articule qu'à peine.

Bientôt le *fer rou*git *dans* la fournaise *ardente;*
J'en*tends* crier la *dent* de la *lime mordante.*
J'aime et *des sombres buis le lugubre* coup d'œil,
Et de ces *noirs sapins le vénérable deuil.*
Soudain *du haut des rocs* leur troupe vaga*bonde*
Bondit, se précipite et fuit dans les vallons.

Idem.

Le rapprochement de *bonde bondit* est divin. Quelle rapidité dans les sept brèves qui suivent! Comparez à ce vers qui court si vite cet autre vers de Boileau qui roule si longuement:

Longtemps loin du perron roulent sur les degrés.

Est-ce là de la mélodie d'image? y en a-t-il de plus belle chez les anciens?

Si l'on joint à cet art d'employer les sons convenables celui de les arranger dans la proportion, dans la cadence juste de la chose qu'on veut exprimer, on produit avec les mêmes sons des effets opposés; ainsi ce vers fait entendre le bruit des enclumes de l'Etna :

.... Lèvent de *lourds marteaux*
Qui *tom*bent *en* ca*den*ce et *domp*tent les mé*taux.*

DELILLE.

Mais voyez la coupe toute différente du vers qui suit, et qui doit être languissant :

Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne.

Idem.

Malheur à tout poëte qui ne sentira pas le mérite de la cadence et des sons dans ces vers admirables de M. Colardeau!

Sa peur oppose à l'onde une pénible lutte:
Sur le bord du tombeau l'humanité succombe;
L'œil mesure en tremblant l'abîme de la tombe.

Suivons notre galerie de tableaux; elle est digne des curieux et des connaisseurs: celui qu'on va voir est le dernier de M. Delille que je placerai ici; c'est le combat de deux taureaux qui se disputent une genisse:

Souvent même, troublant l'empire des troupeaux,
Une Hélène au combat entraîne deux rivaux:
Tranquille, elle *s'égare* en un *gras* pât*urage*;
Ses superbes amans s'élancent pleins de rage;
Tous deux, les yeux baissés et les regards brûlans,
Entre-choquent leurs fronts, se déchirent les flancs;
De leur *sang qui jaillit* les ruisseaux les inondent;
A leurs mugissemens les vastes cieux répondent:
Entre eux point de traité; *dans les lointains déserts*
Le vaincu *dé*solé va ca*cher* ses re*vers;*
Là, *dormant sur des rocs*, nourri d'*amers feuillages*,
Furieux, il s'exerce à venger ses affronts;
De ses *dards tortueux* il *attaque des troncs;*
Son front combat les vents, son pied frappe la plaine,
Et *sous ses bonds fougueux* il fait *voler l'arène*.

Ces vers admirables me rappellent ceux-ci de M. de Voltaire:

Les deux coursiers, *bardés, coiffés de fer*,
Vont se *heurter*, et de leur *tête dure*,
Front contre front, fracassent leur armure.

Qu'il y a d'énergie dans cette dureté recherchée!

On en trouvera autant dans ces vers tirés d'une ode sur le désastre de Lisbonne:

> *Murs, tours*, palais *tremblent, s'écroulent;*
> Leurs débris se heurt*ent et* roulent, etc.

Ces chocs durs de *murs, tours*, de *heurtent et*, sont excellens; voilà les couleurs que la poésie emploie pour peindre à l'oreille. Venons à un tableau si bien fini à tous égards, qu'il peut défier dans son genre ce qu'il y a de plus parfait chez les poëtes de toutes les nations:

> Prend d'une main *par la rage tremblante*
> *Un pistolet*, en presse la détente;
> *Le chien s'abat, le feu prend, le coup part;*
> Le plomb *chassé siffle* et vole au hasard,
> *Suivant au loin la ligne mal mirée*
> Que lui traçait une main égarée.
> Le page *vise*, et, par un coup plus sûr,
> Atteint *ce front, ce front* horrible et dur
> Où se peignait une ame détestable.
>
> VOLTAIRE.

Le troisième vers n'a pas une syllabe longue; comparez les deux premiers, incertains dans leur marche, qui même enjambent l'un sur l'autre, et celui-ci qui est encore plus chancelant:

> Suivant au loin la ligne mal mirée,

avec cet autre vers si ferme,

> Le page *vise*, et, par un coup plus *sûr*,

Ces monosyllabes *vise* et *sûr*, placés à la fin de chaque hémistiche, ont réellement une assurance qui vous annonce la mort du rival du page. Voyez encore l'effet

de cette répétition, *ce front, ce front horrible et dur*; voyez comme notre *u* est expressif! Prononcez à l'italienne *sour* et *dour*, et vous sentirez que toute la beauté de l'image est évanouie.

Quelle cadence bizarre et charmante dans ce vers unique!

> Ton triste chef branlant sur ton cou tors.
>
> VOLTAIRE.

On voit la tête qui va tomber; on tend presque les mains pour la recevoir : mettez un mot de trois syllabes dans le vers, tout est perdu.

> Lui dont l'œil louche et le *muffle effronté*
> *Fait fris*sonner la tendre volupté.
>
> *Idem.*

Vous sentez ces *f* multipliées exciter en vous le frissonnement que le poëte veut peindre; mais dans le vers suivant l'*f*, étant différemment placée, présente une image toute différente:

> Lors un tard*if et fai*ble repentir
> Sort à regret de leur mourante bouche.
>
> *Idem.*

Ce *dif et faib* vous montre le mourant qui peut à peine approcher ses lèvres, et dans ceux-ci au contraire les *f* peignent la force:

> Et jamais de l'*enfer* les noirs *fré*missemens
> N'en pourront ébranler les *fermes fon*demens.
>
> BOILEAU.

C'est au goût à disposer et à sentir ces combinaisons; quelquefois ce qui est excellent pour peindre devient choquant lorsqu'on n'a aucune peinture à faire; ainsi

l'*f*, que nous venons de voir si heureusement employée, est désagréable dans ce vers de Racine :

> O*ff*rent au *f*ils de *Phèdre* une riche retraite. (1)

De même les *p*, qui sont expressifs dans ce beau vers de M. Colardeau :

> Et son *sceptre* de *plomb pèse* sur l'univers :

déplaisent dans cet autre vers du même auteur :

> *P*ar res*p*ect *p*our Caliste, et *p*our moi *p*ar *p*itié. (2)

J'ai entendu reprocher avec justice six *a* consécutifs dans un vers des Schytes :

> *A*h, f*a*t*a*l *A*th*a*m*a*re! etc. (3)

mais on a repris bien injustement cet excellent vers de Boileau où il y a cinq *a* rapprochés :

> Tr*aç*â*t* *à* p*as* t*a*rdifs un pénible sillon.

Et M. Marmontel a observé avec goût que le premier hémistiche de ce vers n'était pas fait pour être débité rapidement, *traçât à pas tar*, ce qui seul le rendrait ridicule ; mais qu'étant composé de presque toutes syllabes longues, il devait être prononcé lourdement ; alors l'effet en est beau et pittoresque. On pourrait ajouter qu'indépendamment des syllabes longues la monotonie même de ces *a* multipliés imitait précisément l'uniformité pesante de la marche du bœuf, *traçât à pas tardifs*.

(1—2—3) Je choisis ces exemples dans de bons auteurs pour prouver qu'un ou plusieurs vers désagréables ne prouvent rien contre le style d'un long ouvrage.

> . . . . Non ego paucis
> Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
> Aut humana parùm cavit natura.

Finissons notre recueil d'harmonie expressive par deux vers devant lesquels Scaliger se serait prosterné:

> Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
>
> VOLTAIRE.

Tout, s'écrierait-il, est rassemblé dans ce vers; la bouffée de vent, *que la fou;* le roulement du tonnerre, *dre en grondant;* le coup sec qui précède l'éclat, *frappe,* et *vec l'éclair* est le bruit même des éclats.

> Plus loin un lac entier n'est plus qu'un bloc de glace.
>
> DELILLE.

Il semble que ces *l,* qui sont seules dans les mots *loin* et *lac,* fassent sentir que l'eau est encore liquide; mais *lac entier* arrête la prononciation, et ensuite les *l* surchargées d'autres consonnes, *plus q, bloc, glace,* figurent à l'oreille et l'épaississement de l'eau et le choc des glaçons qui se heurtent.

Je ne puis me refuser d'ajouter encore ces quatre vers admirables, qui ne sont pas connus et dont l'auteur ne veut pas être nommé; il a essayé de traduire quelques vers de Pindare sur l'éruption de l'Etna, et je crois qu'il a bien surpassé son original:

> Ses *noirs torrens* de feu jusqu'aux voûtes du monde
> Lancent le *fer ardent, roulent* les *rocs brûlés,*
> Qui *retombent* par *bonds* sur les *monts* ébranlés,
> Ou *vont fendre en grondant* la *profondeur de l'onde.*

N'entend-on pas tout ce fracas, *noirs, tor, rou, rocs, bru;* tous ces bonds répétés, *tomb, bonds, monts,* placés justement de trois en trois syllabes? enfin l'immense longueur du dernier vers, tout composé de nasales bruyantes et d'*e* sourds, ne ferait-elle pas

envie à tous les poëtes anciens qui nous ont servi de modèles pour l'harmonie imitative? (1)

On dira sans doute qu'il n'est pas croyable qu'un bon poëte aille ainsi arrangeant toutes ses lettres comme un enfant qui épelle, et on aura raison; mais un vrai poëte qui a du goût et du génie consulte l'un et fait travailler l'autre; son goût lui dit qu'il faut exprimer, son génie cherche les sons convenables et les trouve. Ainsi M. de Voltaire avait fait ces deux vers :

> Seulement quelquefois on entend dans les airs
> Les sons efféminés des plus tendres concerts.

Ils étaient bons si l'on veut, mais ils ne peignaient pas; son goût n'était pas content : il demanda d'autres vers à son génie, qui lui fournit les deux qu'on va lire:

> On entend *pour tout bruit* des concerts *enchanteurs*
> Dont la *molle* harmonie in*spire les langueurs.*

Il n'y a pas un son dans ces deux vers qui ne serve à l'expression : certainement l'auteur ne s'est pas dit: il faut répéter la syllabe *mo, dont la molle harmonie,*

---

(1) On pourrait à tous ces exemples joindre ce beau vers de M. Debelloi lui-même :

> Contemples de Bayard l'abaissement auguste.

qui, par la multitude des syllabes longues dont il est composé, par le choix des sons les plus majestueux, exprime si bien la noblesse, la dignité du grand spectacle que donne alors un héros. (*Note de l'éditeur.*)

et arranger ainsi ces quatre autres, *ire, les, lang,* pour produire une lenteur molle et efféminée; mais l'auteur a voulu peindre; il a cherché la couleur propre, et d'un coup d'œil il a distingué la meilleure. Combien le goût a applaudi au génie, qui lui apportait presque au-delà de ses vœux! Il en est de même de ces deux autres vers de la Henriade:

Des foules de mortels noyés dans la mollesse,
Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse.

Tout le monde les eût faits.

Hæc eadem à summo expectes minimove poëta.

Et le goût de M. de Voltaire en devait être indigné; aussi n'a-t-il pas pu se les permettre longtemps; voici avec quelle supériorité il les a changés:

Sans fie*l* et sans fierté, cou*l*iez dans *l*a paresse
Vos inuti*l*es jours fi*l*és par *l*a mo*ll*esse.

Ces *l* accumulées font couler les vers comme les jours des voluptueux; ce long mot de quatre syllabes maigres, *inutiles*, suivi du monosyllabe *jours*, peint merveilleusement le vide du temps perdu. Le goût, je le repète, a cherché tout cela confusément, et le génie l'a trouvé précisément.

Je pourrais citer encore des milliers d'exemples frappans de la plus belle harmonie imitative si je voulais puiser au hasard ou dans Quinault, ce poëte quelquefois faible mais toujours mélodieux, ou dans la Fontaine, le plus grand peintre de notre poésie, ou dans Boileau, que l'on accuse de n'être pas poëte, et qui peint tout à l'oreille comme à l'imagination; il est aisé de se

convaincre par la lecture de leurs ouvrages (1) et de ceux de tous nos bons auteurs, qu'il n'y a rien que la féconde harmonie de la poésie française n'ait bien exprimé, et que par conséquent on a fait à notre langue un reproche injuste en disant qu'elle n'a point de mélodie pour les images; quiconque lira nos vers avec un œil juste et éclairé, avec une oreille attentive et délicate, reconnaîtra à chaque pas dans nos vrais poëtes le son imitatif de l'image qu'ils avaient à peindre. J'ai tâché de guider sur cet objet le goût des gens du monde qui aiment la poésie, et je me flatte que mes observations leur en feront faire d'autres plus importantes. Achevons de venger pleinement la langue française de beaucoup de reproches aussi peu équitables, mais faisons auparavant une application essentielle des vérités que nous venons de découvrir.

N. B. Ces observations sont sans réplique : en supposant que mon poëme ne fût qu'une épître, comme l'Art Poétique d'Horace en est une adressée aux Pisons, c'est une épître fondée sur des principes justifiés par Debelloi.

---

(1) Le poëme des Saisons par M. de Saint-Lambert mérite d'être cité comme un modèle d'harmonie; les vrais poëtes, qui aiment les plaisirs de l'oreille et de l'imagination, iront souvent les chercher dans les détails enchanteurs de cet ouvrage, toujours pittoresque; à quelque page qu'on l'ouvre, on est sûr que le hasard va nous offrir un tableau agréable.

EXTRAIT DE QUINTILIEN

SUR

LA VALEUR HARMONIQUE DES LETTRES.

Quintilien dans son Institution de l'Orateur ne se contente pas de rechercher l'origine et la propriété des lettres de l'alphabet, leurs rapports naturels et l'affinité qu'elles ont entre elles; il fait plus; il ne voulait pas seulement former un grammairien, il voulait encore former un orateur; il examine leur valeur harmonique. Qu'eût-il fait de plus s'il eût voulu former un poëte? Suivons-le dans l'examen des lettres qu'il fait passer successivement en revue, pour nous instruire dans son excellent ouvrage.

« L'*F,* dit-il, liv. 12, ch. 10, rend un son qui n'est « presque pas d'une voix humaine, ou, pour mieux « dire, qui n'en est point du tout, puisqu'il se forme « uniquement par le moyen de l'air que nous poussons « avec violence entre nos dents; outre que cette lettre « suivie d'une voyelle perd toute sa force si elle est

« suivie d'une consonne, en même temps qu'elle en « rompt le son, elle devient encore plus rude et plus « désagréable, comme dans *frangit.*

« L'*H* est plutôt une aspiration qu'une lettre; les « anciens Latins ne s'en servaient que très-rarement, « mais tout à coup l'usage en fut porté à l'excès. »

La plupart de nos mots se terminent par une *M*, dont le son fait une espèce de mugissement qui ne se trouve point dans la langue grecque, parce qu'elle n'a aucun mot qui finisse par cette lettre; au contraire elle emploie une *N*, qui a beaucoup d'agrément et dont le son est fort pesant, surtout à la fin, où elle est peu d'usage en latin.

« Que dirai-je de nos syllabes qui appuient sur le « *B* et sur le *D* d'une manière si rude que la plupart « des anciens Latins, je ne dis pas des plus anciens, « mais des anciens, ont essayé de les adoucir non « seulement en disant *aversa* pour *adversa*, mais en « ajoutant une *S* à la préposition *ab*, quoique l'*S* soit « fort dissonnante elle-même. »

« L'*X* est une des lettres superflues dont nous nous « passerions bien si nous ne l'avions été chercher. »

Quintilien ne parle ainsi de l'*X* qu'à cause de la dureté de cette lettre, qui, dit-il, demande une aspiration qui rend sa prononciation difficile et désagréable.

« L'*Y* et le *Z* sont deux lettres fort agréables qui « surpassent toutes les autres en douceur, et que nous « avons coutume d'emprunter d'eux (des Grecs) toutes « les fois que nous nous servons de leurs propres mots; « alors je ne sais quelle aménité se répand tout à coup

« sur notre discours, comme il paraît dans les mots de
« *zéphyrs* et de *zopyrs*, qui, écrits en caractères latins,
« ont une prononciation sourde et barbare, en sorte
« qu'à la place de ces aimables lettres il en succède
« d'autres toutes contraires que la langue grecque ne
« connaît point. »

EXTRAIT

DE L'HARMONIE ÉTYMOLOGIQUE DES LANGUES

PAR GUICHARD.

L'*A* (*aleph*), première lettre de l'alphabet, qu'on n'a écrite *A* que depuis le latin et autres langues vulgaires qui l'ont suivi, a toujours occupé le premier rang; aussi l'a-t-on appelé *caput bovis*, tête de bœuf, parce que, selon les uns, il a la forme de la tête de cet animal, et *princeps*, parce que, selon les autres, il est le roi des lettres.

Le *B* (*beth*) en hébreu est ainsi appelé du nom *bayth*, qui signifie maison, parce qu'il en représente la figure ou le frontispice. Les Hébreux confondent quelquefois dans la prononciation cette lettre avec le *V*, d'où vient la dispute entre les Grecs s'il faut dire *beta* ou *veta*; de manière que ces deux lettres sont mises parmi eux l'une pour l'autre; ce que les Latins ont imité.

Le *G* (*gimel*) est ainsi appelé du nom *gamal*, chameau, parce que, disent-ils, son dos représente la bosse du chameau.

Le *D* (*daleth*) est ainsi nommé du nom *deleth*, porte, parce qu'il représente en quelque façon une porte.

L'*H* (*he*), selon la traduction des septante, est la

cinquième lettre des Hébreux; les uns veulent que ce soit une voyelle, et les autres que ce soit seulement une aspiration.

L'*V* (*vau*), selon les septante, est la sixième lettre.

Le *Z* (*zayn*), selon les septante, est la septième; ainsi appelé du mot *zun*, armes, parce qu'il représente une espèce d'arme, comme une massue, une hache-d'arme.

Le *CH* (*keth* ou *cheth*) est la huitième.

Le *T* (*teth*) est la neuvième selon les septante; Canin dit que ce nom signifie enveloppe, signification qui convient assez bien à cette lettre, comme enveloppée en soi-même.

L'*J* (*jod*) est la dixième lettre.

Le *C* ou *K* (*caph*) est la onzième; on lui a donné ce nom, qui signifie main, pour quelque ressemblance qu'il y a entre la figure de cette lettre avec la paume de la main.

L'*L* (*lamed*) est la douzième; ainsi appelée, *quasi stimulus*, aiguillon, parce qu'en l'une de ses parties elle ressemblerait au bâton d'un aiguillon.

L'*M* (*macula*) est la treizième lettre; ainsi nommée, selon quelques-uns, paree que son nom fait allusion à *mun*, qui signifie tache.

L'*N* (*num*) est la quatorzième lettre. Ce nom signifie, selon l'hébreu, filiation; ou plutôt ce nom est donné à cette lettre seulement pour exprimer sa force et sa valeur, en tant qu'il n'y a aucune convenance d'icelle avec *num* pris pour *nin*, *fils* ou *nun*, signifiant poisson.

L'*S* (*samech*), quinzième lettre, est interprétée base, soutien, d'autant que ce mot semble formé de la racine

samac, qui signifie s'appuyer, peut-être à cause de sa figure, qui aurait été anciennement diverse, et aurait signifié quelque chose propre à appuyer une autre; comme aussi nous pourrions dire que cette lettre aurait eu ce nom à cause de son circuit et de sa rondeur, vu que *samac* signifie entourer.

Le *Z* (*tsadé*). Les racines de cette lettre sont exposées diversement pour sa valeur; saint Jérôme en parle ainsi sur le onzième chapitre d'Isaïe, où le *Z* est multiplié à l'infini : *Hujus litteræ proprietatem et sonum latinus sermo non exprimit, est enim stridulus, et strictis dentibus vix linguæ impressione profertur.*

Le *G* (*quoph*) est ainsi appelé, comme disent plusieurs auteurs, à cause de sa figure, qui est comme un singe perché sur une perche, vu que ce nom signifie proprement singe.

L'*R* (*resch*); ce mot signifie *têta*, ou pauvreté; ceux qui le rendent par tête disent que la figure de cette lettre quelquefois représente l'érection et linéament de la tête de l'homme, etc.

N. B. On voit par les différens sens que les Hébreux prêtaient à leurs lettres que j'ai été excusable dans mon poëme d'en prêter de semblables aux nôtres, et que j'ai bien pu dire que le T, par sa figure, a été le type des anciens toits.

EXTRAIT

DES

OBSERVATIONS DE M. CLÉMENT

SUR L'HARMONIE IMITATIVE. (1)

IL est une perfection d'harmonie qu'on appelle *harmonie imitative*, par laquelle on donne à chaque chose le son qui lui est propre pour la porter à votre esprit, telle que si vous l'entendiez elle-même.

Je sais qu'à présent la foule des rimeurs, qui veut faire facilement des vers difficiles à lire, rejette bien loin cette sorte d'harmonie, affirmant que notre langue n'en est pas susceptible, et que le peu d'exemples que

(1) En adoptant les principes de M. Clément sur l'harmonie imitative je suis bien éloigné d'en faire comme lui une application défavorable à des poëmes du plus grand mérite; le poëme des Saisons par M. de Saint-Lambert et les Géorgiques de M. l'abbé Delille sont, quoi qu'il en ait dit, des modèles d'harmonie.

nous en fournissent nos poëtes est le fruit du hasard plutôt que de l'intention.

Il est vrai qu'un poëte habile, exercé dans son art, rencontrera quelquefois sans travail cette harmonie convenable à ce qu'il veut peindre; mais cela viendra des longues méditations qu'il aura faites en d'autres temps et de l'habitude où il a mis son oreille de ne rien laisser passer que ce qui le flatte agréablement.

Il est encore vrai que quelques-uns de nos poëtes estimés ont négligé cette partie; mais les uns, comme Corneille et Crébillon, en avaient peu besoin dans leur genre, où le poëte ne doit pas avoir souvent l'occasion de se montrer, quoique pourtant Racine ait su profiter dans ses tragédies de ce talent qu'il avait remporté du commerce des anciens. D'autres, et Rousseau lui-même, y ont rarement songé; c'est une tache sans doute dans ses odes, sublimes d'ailleurs et brûlantes de cet enthousiasme si peu commun aux poëtes français.

Mais peut-on dire que La Fontaine et Boileau n'aient pas cherché cette harmonie qui règne habituellement dans leurs écrits et qui les fait lire tant de fois avec un plaisir toujours nouveau? Peut-on croire que La Fontaine, par exemple, n'ait point mis d'intention lorsqu'il peint ainsi le babil rapide de la pie?

Caquet bon bec alors de jaser au plus dru
Sur ceci, sur cela, sur tout.

Ou bien en disant du thésauriseur?

Il passait les nuits et les jours

A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche. (1)

Et quand il a peint les efforts d'un coche dans un chemin montant :

L'attelage suait, soufflait, était rendu.

Il dit plus bas :

Après bien du travail le coche arrive *au haut.*

Mettez *au sommet* à la place d'*au haut,* ce vers perd tout son prix : il en est ainsi de cent autres que certainement La Fontaine a faits à dessein, sachant bien que c'est un très-grand mérite d'imiter la nature, même par le son des mots.

Il ne faut qu'ouvrir Boileau pour voir avec quelle attention il donne à ses vers le nombre et l'harmonie qui conviennent à telle ou telle image ; et, sans rapporter

---

(1) M. de Voltaire a une beauté de ce genre dans le Pauvre Diable :

Il compilait, compilait, compilait.

Cette répétition charge plus le ridicule qu'il veut jeter sur le compilateur que tout ce qu'il pourrait ajouter. Dufresny dit aussi dans une comédie :

Parlant, parlant, parlant, et puis ne parlant plus.

Un autre vers du Pauvre Diable, très-heureux dans ce genre, est celui-ci :

Tu n'as point d'aile, et tu veux voler ! Rampe.

Ce mot *rampe,* jeté à la fin du vers après *tu veux voler,* fait un contraste d'images et d'harmonie très-remarquable.

ici les exemples les plus connus, s'imagine-t-on que dans la troisième satire il ait dit sans y avoir réfléchi :

L'autre esquive le coup, et l'assiette, volant,
S'en va frapper le mur et revient en roulant.

N'a-t-il pas voulu peindre par les *r* du second vers le bruit même de l'assiette qui roule? Par la légèreté de l'hémistiche, *et l'assiette volant*, ne montre-t-il pas la force et la vitesse dont l'assiette est lancée?

N'a-t-il pas cherché les mots les plus capables de donner de la rapidité à ces vers :

Mes vers comme un torrent coulent sur le papier.

Et déja mon vers coule à flots précipités.

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Le Chagrin monte en croupe et galoppe avec lui.

Tu me verras souvent à te suivre empressé.

Pour monter à cheval, rappelant mon audace,
Apprentif cavalier, galoper sur ta trace.

Quel vers latin avec tous ses dactyles est plus léger et plus rapide? On sait combien de temps et de réflexions il employa pour faire à son gré ces vers qui montrent ce qu'il dit : (Epit. 3)

A peine du limon, où le vice m'engage,
J'arrache un pied timide et sors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte et s'embourbe à l'instant.

Parle-t-il de l'enjambement du vers, quelle heureuse inversion!

Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

Si vous changez :

Et le vers n'osa plus enjamber sur le vers.

ce dérangement fait un vers plat, quoique les mêmes mots y soient. Voulez-vous un contraste d'harmonie admirable?

J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.

Dire que Despréaux écrivait ainsi au hasard assurément c'est dire une sottise.

Je ne finirais point si je parcourais l'Art Poëtique et le Lutrin pour citer des exemples d'harmonie imitative; ces deux poëmes en sont une source inépuisable en tout genre; je me contenterai d'en tirer encore deux de l'ode sur la prise de Namur, que les Fontenelle et les Perrault ont décriée, et qu'après eux d'autres Perrault ont cru mauvaise sans l'avoir lue, et par prévention ou par ignorance de la grande poésie après l'avoir lue, mais qui est en effet une des plus belles odes pindariques que nous ayons, à quelques vers près qui sont trop simples pour l'élévation et le sublime du genre. Lisez cette strophe:

Mes présages s'accomplissent;
Il commence à s'ébranler:
Sous les coups qui retentissent
Ses murs s'en vont s'écrouler;
Mais un feu qui les domine
Souffle à grand bruit leur ruine,
Et les bombes, dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

Indépendamment des riches images qu'elle renferme, telles que Malherbe ni Rousseau n'en ont point de plus poétiques ni de plus superbes, de quelle harmonie ne frappe-t-elle pas le lecteur instruit! N'entend-on pas le bruit de la bombe dans ces vers?

Et les bombes.............
Semblent, tombant sur la terre,

Le gérondif *tombant,* qui serait lourd dans une autre occasion, fait ici un grand effet par opposition au vers précédent qui est léger:

.............dans les airs
Allant chercher le tonnerre.

Je ne sais comment on a osé censurer l'harmonie de cette autre strophe:

Je vois monter nos cohortes,
La flamme et le fer en main,
Et sur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

Il faut être dépourvu de toute connaissance en harmonie imitative pour avoir repris ce vers:

De corps morts, de rocs, de biiques,

comme dur et rocailleux; on ne s'est pas douté que Boileau l'avait fait exprès pour peindre la difficulté d'un assaut sur un rocher tel que celui où était Namur. On ne s'est pas douté que cette dureté du vers était l'expression de la chose; on ne s'est pas douté qu'Homère fourmille de pareils exemples, et que Despréaux était rempli d'Homère.

Il résulte de ces réflexions que notre langue n'est point du tout contraire à l'harmonie imitative, et qu'il ne lui manque que des poëtes habiles qui veuillent en étudier les ressources pour redevenir ce qu'elle était sous les plumes immortelles de La Fontaine, de Despréaux et de Racine; j'ajoute même que c'est à présent plus que jamais qu'il faut travailler avec soin notre versification ; nous succédons à un siècle de génie qui a épuisé les plus belles mines de la carrière: il est vrai que tant d'ouvrages en tout genre nous facilitent l'art d'écrire; mais c'est cette facilité qui est pernicieuse : rien de plus commun aujourd'hui que des vers tournés avec une élégance aisée, et faits pour ainsi dire de mémoire; mais rien n'est plus rare que des vers de génie, où l'on trouve des tours neufs et heureux, un naturel exquis et de nouvelles combinaisons d'harmonie.

EXTRAIT

DES

RÉFLEXIONS DE RACINE LE FILS

SUR LA POÉSIE.

Sur l'harmonie imitative de la langue française.

POUVONS-NOUS nous vanter, disent quelques personnes, d'avoir une véritable harmonie, nous qui ne parlons qu'un jargon formé de la composition de la langue latine dans les siècles de barbarie? Il était permis aux Grecs et aux Romains de vanter leur poésie; celle même des Orientaux est préférable à la nôtre; Chardin assure que celle des Persans est si harmonieuse, qu'un homme même qui n'entend pas cette langue est sensible à la cadence et à l'harmonie des vers persans.

A ceux qui parlent ainsi je commence par leur demander d'où leur vient ce mépris de leur propre bien. *Tam insolens domesticarum rerum fastidium.* (CICÉRON.) Si en lisant une ode de Malherbe ils ne sentent pas une harmonie, je n'ai rien à leur prouver;

ce serait parler de musique à qui n'a point d'oreille: mais s'ils sentent dans cette ode un arrangement de mots harmonieux, ils doivent donc avouer que notre langue a comme une autre son harmonie.

J'avoue que l'harmonie d'un vers, dans une langue où ils ne sont réglés que par le nombre des syllabes, est beaucoup inférieure à celle des vers réglés par la valeur des syllabes; et si les Romains disaient que les muses avaient particulièrement favorisé les Grecs du don de parler, *ore rotundo*, nous avons plus sujet de nous plaindre, nous qui sommes encore bien moins favorisés que les Romains. Il est vrai que les muses prodiguèrent leurs bienfaits à ces deux peuples; mais s'ensuit-il de là qu'elles n'aient traité les autres qu'avec rigueur? Ne songeons point à ce qu'elles nous ont refusé; songeons à ce qu'elles nous ont donné. Que dirions-nous d'un homme qui, dans une fortune plus que suffisante pour se procurer les principaux agrémens de la vie, soutiendrait qu'il est pauvre parce qu'il pourrait nommer deux hommes plus riches que lui? Pourquoi, lui dirait-on, voulez-vous envier le sort de ces favoris de Plutus? Regardez plutôt le nombre de ceux dont la fortune est moins avantageuse que la vôtre.

Les plaintes contre notre langue sont également injustes, et nous serions contens de notre sort si, au lieu de le comparer à celui des Grecs et des Romains, nous le comparions à celui de ces peuples du nord dont tous les mots sont hérissés de consonnes, tandis que notre langue flatte l'oreille par une douce abondance de voyelles : c'est par un heureux choix de mots pleins de voyelles que Malherbe est si harmonieux.

Quand l'imitation demande de la rudesse dans les sons nos bons poëtes savent appeler les consonnes à leur secours, et dire pour dépeindre un monstre :

Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

RACINE.

On fait entendre les serpens sur la tête des Euménides en multipliant la consonne qui imite le sifflement :

Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes. (1)

Idem.

En lisant ces deux vers de Boileau :

N'attendait pas qu'un bœuf, pressé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.

on est contraint de les prononcer lentement, au lieu qu'on est emporté malgré soi dans une prononciation rapide par celui-ci :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Et cet autre vers du même poëte :

Le Chagrin monte en croupe, et galope avec lui.

---

(1) Ce vers, où la lettre *s* est multipliée, m'en rappelle un autre où la lettre *h* est aussi multipliée à dessein, parce que la Physique de Newton est remplie de calculs algébriques :

L'algèbre, avec honneur débrouillant ce cahos,
De ses hardis calculs hérisse son héros.

C'est un pareil exemple de sons imitatifs ; mais après les vers que j'ai cités ceux-ci ne peuvent paraître que dans une note.

n'est-il pas plus rapide dans sa cadence et plus expressif par sa double image que celui-ci d'Horace?

> Post equitem sedet atra cura.

Chaque langue a ses richesses et ses beautés; les habiles écrivains les font connaître. Quoique la langue italienne ne semble faite que pour la douceur, le Dante sait lui donner une force convenable au sujet; on croit entendre le bruit de la trompette infernale dans ces vers du Tasse, chap. 4:

> Chama gli habitatori de l'ombre eterne,
> Il rauco suon della tartarea tromba;
> Treman le spaciose atre caverne,
> E l'aer cierco à quel rumor rimbonba.

Et le bruit d'une tempête dans ceux-ci:

> La pioggia, à i gridi, à i venti, à i tuoni s'accorda,
> D'horribile armonia, ch'l mondo assorda.

N'appelons donc point jargon barbare des langues comme l'italienne et la française, qui savent exprimer tout ce qu'elles veulent; admirons leurs richesses, quoique inférieures à celles des langues grecque et latine, et reconnaissons l'avantage de notre *e* muet, qui procure à notre versification l'harmonieux mélange des rimes féminines et masculines; variété qui rend la rime plus agréable encore dans notre langue que dans les autres. Cette charmante variété manque à la langue italienne, qui, quoique plus riche que la nôtre, parce qu'elle demande les deux dernières syllabes, fatigue par la répétition continuelle des quatre sons que produisent ces quatre voyelles, *a, e, i, o*

FRAGMENS

DE

DIVERS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

SUR LES PRÉÉMINENCES DE LA LANGUE FRANÇAISE ET SUR SON HARMONIE IMITATIVE.

Balant Itali, gemunt Hispani, ululant Germani, cantant verò Galli.

ANCIEN PROVERBE.

Il me semble que notre poésie héroïque est une espèce d'harmonie simple et continue qui est entre le chant et le discours ordinaire ; la mesure qu'elle garde religieusement la sépare de la prose, et la fait approcher de la musique, ce qui produit une variété assez fréquente, qui ne le cède guère à celle des grands vers latins. (*Avantages de la Langue française sur la Langue latine, par* M. Lelaboureur.)

Tu n'oublieras pas dans tes carmes (vers) de représenter le battement de pied des chevaux, le cri des

soldats froissés de piques, le brisement des lances, l'accrochement des haches, et le son diabolique des canons et arquebuses qui font trembler la terre.

Je veux bien t'avertir, lecteur, de prendre garde aux lettres, et feras jugement de celles qui ont plus de son et de celles qui en ont le moins; car *a, o, u,* et les consonnes *m, b,* et les *s* finissant les mots, et surtout les *r,* qui sont les vraies lettres héroïques, font une grande sonnerie et batterie dans les vers. C'est un crime de lèse-majesté d'abandonner le langage de son pays, vivant et florissant, pour vouloir déterrer je ne sais quelle cendre des anciens. Je supplie très-humblement ceux auxquels les muses ont inspiré leurs faveurs de n'être plus tant *latineurs* ni *grécaniseurs,* comme ils le sont plus par ostentation que par devoir, et de prendre pitié, comme bons enfans, de leur pauvre mère naturelle. (Ronsard, *dans la préface de la Franciade.*)

Dans quelque genre que ce soit, dès qu'on écrit en vers il faut que le poëte se retrouve et se fasse sentir même en se cachant. Quoi! n'est-ce donc plus un art que cet accord heureux qui doit se trouver entre la pensée et le mouvement du vers, entre le sentiment et le son! N'y a-t-il pas quelque mérite à varier la mesure des vers et la chute des rimes de manière à produire des effets? N'y a-t-il pas une harmonie pour tous les genres? (*OEuvres de* M. de la Harpe, t. 5, page 441.)

Les Grecs et les Latins avaient une harmonie élémentaire qui résidait dans leurs syllabes et leurs terminaisons : nous avons une harmonie accidentelle, née du

concours de mots heureusement choisis et artistement combinés. (*Le même*, t. 6, p. 392.)

Nos bons poëtes, ceux qui par l'arrangement et la combinaison des mots en ont su tirer le plus d'harmonie, ceux enfin qui ont mieux connu le mécanisme de notre langue poétique, ont évité le style sententieux et décousu. Il n'est point d'harmonie sans nombre et sans un certain luxe d'expression. Le coloris naît de la pompe et de la richesse des mots. (COLARDEAU, *dans sa préface du Temple de Gnide.*)

L'art de peindre par *les sons* caractérise les grands poëtes, et manque à Ovide.... Notre langue, maniée avec adresse, subjuguée par le travail, peut descendre sans bassesse aux objets les plus communs; elle peut *peindre* presque tout par des images, *des sons* ou des mouvemens. (DELILLE, *préface des Géorgiques.*)

Si j'avais voulu imprimer ici tout ce qui se trouve épars dans nos bons auteurs concernant l'harmonie imitative de notre langue, mes Pièces Justificatives outre-passeraient la grosseur d'un volume ordinaire; je me trouve donc forcé de renvoyer mes lecteurs aux auteurs qui ont écrit sur cette matière. J'aurais voulu pouvoir joindre au plaidoyer du *Sigma* contre le *Tau* le Dialogue comique et instructif des lettres de l'alphabet par d'Abancourt, auteur mis à côté de Patru par Boileau lui-même; j'aurais voulu pouvoir y joindre le Dialogue de ces mêmes lettres par M. de

Wailly, qui n'a pas cru pouvoir mieux faire que de donner cette forme amusante à des vérités grammaticales ; j'aurais voulu pouvoir y joindre l'ouvrage entier de Priscien, *de Accidentibus litterarum*, les ouvrages de M. Court de Gebelin, et les réflexions ingénieuses de Marmontel dans sa Poétique sur la valeur des lettres ; j'aurais voulu pouvoir joindre au Tableau des lettres par Ausone le petit poëme attribué à Virgile sur l'*Y*, à la complainte des lettres qui ne peuvent entrer dans le nom de M. de Neuf-Germain, par Voiture, la Requête burlesque des Consonnes à une actrice qui ne prononce pas bien, par le Cousin Jacques, etc., etc., etc., etc. ; toutes ces pièces concourent à prouver que, dans le genre sérieux comme dans le genre bouffon, les lettres de l'alphabet ont été personnifiées par d'autres que par moi.

Quant au système de l'harmonie imitative en général, ceux qui désireront puiser les autorités dans les sources mêmes feront bien de lire les dixième et douzième livres de l'Orateur de Quintilien, les articles de l'Encyclopédie *Harmonie imitative* et *Onomatopée*, l'excellent Traité de la Construction Oratoire, par M. l'abbé Le Batteux ; l'Alphabet raisonné

de M. l'abbé Moussaud (2 vol. in-8°) ; l'Essai sur la Poésie et la Musique, considérées dans les affections de l'âme, par James Beattie, de l'Université d'Aberdaen, et enfin le Traité lumineux de M. de Chabanon sur la Musique, considérée dans ses rapports avec la parole, les langues et la poésie.

Mais il est temps que je finisse mes notes ; elles me concilieront à ce titre les censeurs de bonne foi. L'Esprit des Journaux, que l'Année Littéraire a induit en erreur, me rendra sans doute sa bienveillance, et je le paierai de retour, ainsi que le Mercure, les Affiches de M. de Fontenay, le Journal de Nancy, etc. Quant à ceux qui tiendront rancune, ils peuvent faire des calembours sur *mes OEufs de Pâques*.

AIR : Avec les jeux dans le village.

A la loupe de la critique
Ils vont tous les mirer de près;
En les voyant dans la boutique
Ils diront qu'ils ne sont pas frais :
Mais de les digérer, je pense,
Plusieurs d'entre eux ne sont pas sûrs;
Mes œufs sont selon l'ordonnance;
Qui dit œufs rouges dit œufs durs.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LISTE

DE

MM. LES SOUSCRIPTEURS.

A.

MESSIEURS

ABRIAL. (le Sénateur Comte) — 1 exemplaire papier des Vosges.

ACLOCQUE, négociant. — 1 papier des Vosges.

ADRIEN, Artiste du Théâtre des Arts. — 1 pap. vélin.

AGIS DE SAINT-DENYS, Propriétaire. — 1 papier des Vosges.

ALBERT, Ingénieur. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

ALBOUY, Entrepreneur de Bâtimens. — 1 papier des Vosges.

ALCAN. (Mme PAULINE) — 1 papier des Vosges.

ALESME. (D') — 1 pap. des Vosges.

ALLARD, Négociant, *à Lyon.* — 1 pap. des Vosges.

AMALRIC, Chef de Division à la Chancellerie de la Légion d'Honneur. — 1 pap. des Vosges.

AMANT, Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.

AMEILHON, Bibliothécaire à l'Arsenal. — 1 pap. des Vosges.

AMELIN, (J.-L.) Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.

AMIOT. — 1 pap. des Vosges.

AMIOT, Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.

AMYOT, (A.) Propriétaire. — 1 pap. vélin.

ANCEST. — 1 pap. fin.

ANCTILLE, Directeur des Postes. — 1 pap. des Vosges.

ANDLAW, (D') Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.

ANDRY, Médecin. — 1 pap. fin.

ANDRYANE, Propriétaire. — 1 pap. fin.

ANGOT, (A.) Propriétaire. — 1 pap. vélin.

ANGOT, Architecte. — 1 pap. fin.

ANSON, Administrateur des Postes. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

ANTEAUME, Notaire. — 1 pap. des Vosges.
ANTOINE, Officier au huitième bataillon des Equipages militaires. — 1 pap. des Vosges.
ARCHAMBAUD-PERIGORD, Propriétaire. — 1 pap. vélin.
ARCHÉDÉACON, Agent de Change. — 1 pap. des Vosges.
ARCIS, Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
ARDANT, Propriétaire. — 1 pap. fin.
ARMAGNAC, (Mme D') née DE MOYENCOURT. — 1 pap. fin.
ARNOULT, (Mme) Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
ARNOUX, Employé à la Guerre. — 1 pap. des Vosges.
AROD DE MONTMÉLAS, Propriétaire. — 1 papier des Vosges.
ARTAUD, Propriétaire. — 1 pap. fin.
AUBERT, Procureur du Lycée, *à Bordeaux*. — 1 pap. des Vosges.
AUBERT, Administrateur de la Régie de l'Octroi. — 1 pap. des Vosges.
AUBRIET, ancien Magistrat, Commissaire de Police. — 1 pap. des Vosges.
AUDOUIN, (X.) Homme de Lettres. — 1 pap. des Vosges.
AUFROY, Propriétaire. — 1 pap. fin.
AUGAN, *à Limoges*. — 1 pap. des Vosges.
AUGER, Homme de Lettres. — 1 pap. fin.

MESSIEURS

AUGEREAU, (le Maréchal) Duc de Castiglione. — 3 pap. vélin.
AUGUSTIN, Peintre. — 1 pap. fin.
AUMONT, Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
AUMONT, Employé. — 1 pap. des Vosges.
AURENS, Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
AUTEUIL, (D') Propriétaire. — 1 papier des Vosges.
AUTREMONT, (D') Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
AUVRAY, (le Colonel) Préfet de la Sarthe.
AVIAT, Avocat. — 1 pap. des Vosges.
AZEMAR, (D') Préfet du Var. — 1 pap. des Vosges.

B.

BABUT neveu, Secrétaire général du Commissariat de police, *à Bordeaux*. — 1 pap. des Vosges.
BACOFFE père, Pharmacien. — 1 pap. fin.
BACOT. — 1 pap. des Vosges.
BACQ, Notaire. — 1 pap. fin.
BALATHIER, Propriétaire. — 1 pap. fin.
BALBI-PROVERA, Propriétaire. — 1 p. fin.
BANDY, Employé au Ministère de la Guerre. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

BANNOS. — 1 pap. des Vosges.
BAR, (DE) Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
BARBANTANE. (DE) — 1 pap. des Vosges.
BARBÉ. (J.) — 1 pap. des Vosges.
BARBIER, Chirurgien en chef de l'Hôpital militaire du Val-de-Grâce. — 1 pap. vélin.
BARBIER, Propriétaire. — 1 pap. fin.
BARBIER, Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
BARBIER DE PREVILLE, Propriétaire. — 1 papier des Vosges.
BARDON DE SEGONZAC, Propriétaire. — 1 pap. fin.
BARÈRE, (B.) Homme de Lettres. — 1 pap. fin.
BARGEAT, Libraire, *à Limoges*. — 4 papier des Vosges.
BARIZON, (J.) Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
BARRAL, (DE) Propriétaire. — 1 papier des Vosges.
BARRÉ, Homme de Lettres. — 1 pap. fin.
BARREY, Secrétaire général de la Préfecture de la Haute-Loire. — 1 pap. fin.
BARRUEL, Bibliothécaire. — 1 p. des Vosges.
BARRY, Négociant. — 1 pap. des Vosges.
BARTHELEMY. — 1 pap. des Vosges.
BASSET, *à Châlons-sur-Saône*. — 1 pap. des Vosges.
BASTARD. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

BATAILLE-MONTREAL. — 1 p. des Vosges.
BATARDY, Notaire. — 1 pap. des Vosges.
BATOUSKI. — 1 pap. des Vosges.
BAUDELOT. — 1 pap. des Vosges.
BAUDOUIN. — 1 pap. des Vosges.
BAULNY. — 1 pap. des Vosges.
BAUSSET, (le Comte de) Préfet du Palais. — 1 pap. fin.
BAUVE, Chef du Secrétariat de la Préfecture de Police. — 1 pap. des Vosges.
BAZELOT, Négociant. — 1 pap. des Vosges.
BAZOUIN. — 6 pap. des Vosges.
BEAMISCH. — 1 pap. fin.
BEAUFORT. (DE) — 1 pap. des Vosges.
BEAUMEZ. — 1 pap. fin.
BEAUMONT, (le Comte) Chambellan. — 1 pap. des Vosges.
BEAUMONT, (DE) né BOUILLON, Propriétaire. — 1 pap. fin.
BEAUMONT, Agent de change. — 1 pap. des Vosges.
BEAUNIER, Chef de Division au Ministère de l'Intérieur. — 1 pap. fin.
BEAUREPAIRE. — 1 pap. des Vosges.
BEAUREPAIRE. — 1 pap. des Vosges.
BEAUSSIER - MATHON, Propriétaire. — 1 pap. fin.

MESSIEURS

BEAUSSIER-MATHON, *à Lille.* — 1 papier vélin.

BEAUVALET, Avocat. — 1 pap. des Vosges.

BEAUVARLET-CHARPENTIER, Compositeur et Organiste. — 1 pap. fin.

BEAUVEAU, (MARC DE) Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.

BEC-DELIÈVRE, (DE) Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.

BEFFARA, Commissaire de Police. — 1 pap. des Vosges.

BEFORT, Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.

BEHAGUE, (DE) Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.

BELANGER, Architecte. — 1 papier des Vosges.

BELDERBUSCH. (le Sénateur Comte) — 1 pap. fin.

BELLART, Avocat. — 1 pap. des Vosges.

BELLOT. — 1 pap. des Vosges.

BENARD, Architecte. — 1 pap. des Vosges.

BENOID, Étudiant. — 1 pap. des Vosges.

BERAUD, ancien Capitaine de Dragons, *à Castillones.* — 1 pap. Vosges.

BERENGER, (DE) Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.

BERGERON-MADIER, Avocat. — 1 pap. des Vosges.

BERNARD. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, de l'Académie française. — 1 pap. vélin.
BERNES. (DE) — 1 pap. des Vosges.
BERNOUILLET. — 1 pap. des Vosges.
BERRYER, Avocat. — 1 pap. des Vosges.
BERTHAULT, Avocat. — 1 pap. des Vosges.
BERTHAULT, Architecte. — 1 papier des Vosges.
BERTHIER. — 1 pap. des Vosges.
BERTIN. — 1 pap. vélin.
BERTIN, Secrétaire général de la Préfecture du Pô, à Turin. — 1 pap. des Vosges.
BERTIN. — 1 pap. des Vosges.
BERVIC, de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.
BERVILLE. — 1 pap. des Vosges.
BESNARD. — 1 pap. des Vosges.
BESNARD. — 1 pap. des Vosges.
BESNOIST, Négociant, *à Lyon*. — 1 p. vélin.
BESSE. (DE) — 1 pap. fin.
BESSON, Commissaire Priseur. — 1 pap. des Vosges.
BETHISY, (CHARLES DE) Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
BEVILLE, Notaire. — 1 pap. des Vosges.
BIANCOURT, Propriétaire. — 1 pap. vélin.
BIETRIX. — 1 pap. des Vosges.
BIEZIN. — 1 pap. fin.
BLACQUE, Avocat. — 1 pap. vélin.

MESSIEURS

BLACQUE, Propriétaire. — 1 papier des Vosges.

BLANCHET, Négociant. — 1 pap. fin.

BLANQ. — 1 pap. des Vosges.

BLAUVE. — 1 pap. des Vosges.

BLENNE. — 1 pap. des Vosges.

BLET. — 1 pap. vélin.

BLIN. — 1 pap. fin.

BLONDEL, (L.) négociant. — 1 pap. fin.

BLONDEL. — 1 pap. fin.

BLONDEL, Commissaire-Priseur. — 1 pap. des Vosges.

BLUTÉ. — 1 pap. des Vosges.

BOBIÈRE. — 1 pap. des Vosges.

BOCHART DE SARRON, Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.

BOCKAIRY, Propriétaire. — 1 p. des Vosges.

BOHAIN, Chef de division au Ministère de l'Intérieur. — 1 pap. des Vosges.

BOHTLING. (H.-H.) — 1 pap. des Vosges.

BOICHARD, Négociant. — 1 pap. vélin.

BOIGNE. (DE) — 1 pap. des Vosges.

BOILLEAU, Notaire et Adjoint de Maire. — 1 pap. vélin.

BOIS-BERTRAND. — 1 pap. fin.

BOISFERANT. — 1 pap. des Vosges.

BOISGARNIER, Avoué. — 1 pap. fin.

BOISJOSLIN, (DE) Sous-Préfet à Louviers. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

BOISSELIN fils. — 1 pap. fin.
BOIVIN. — 1 pap. vélin.
B***. — 1 pap. des Vosges.
BONDY, (DE) Chambellan. — 1 pap. vélin.
BONNARD, Jurisconsulte. — 1 papier des Vosges.
BONNARIC. — 1 pap. des Vosges.
BONNEMAISON. — 1 pap. des Vosges.
BONNET, ex-Législateur. — 1 p. des Vosges.
BONNET, Employé aux Droits-Réunis. — 1 pap. fin.
BONNOT, Législateur. — 1 pap. vélin.
BORCQ, Banquier. — 1 pap. des Vosges.
BOSELLI, ex-Législateur. — 1 pap. fin.
BOTOT, Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
BOTTÉ. — 1 pap. des Vosges.
BOUCAUD. — 1 pap. des Vosges.
BOUCHER, Chef à la Préfecture de Police. — 1 pap. fin.
BOUCHEROT, Banquier. — 1 pap. fin.
BOUCHESEICHE, Chef de Division à la Préfecture de Police. — 1 pap. des Vosges.
BOUCHET. — 1 pap. des Vosges.
BOUCHON fils. — 1 pap. des Vosges.
BOUDOU. — 1 pap. des Vosges.
BOUFFLERS, (DE) Membre de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.
BOUILLAC. (AUGUSTE) — 1 pap. des Vosges.
BOUILLAT. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

BOUILLI DE DORÉE. — 1 pap. fin.
BOUILLON-LAGRANGE, de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.
BOULARD, Notaire. — 1 pap. des Vosges.
BOURDILLON. — 1 pap. des Vosges.
BOURDIN, Avocat. — 1 pap. des Vosges.
BOURDON, Préfet, *à Gênes*. — 1 pap. fin.
BOURÉE DE BERNAY. — 1 pap. des Vosges.
BOURGEOIS-JERSAINT, Préfet de la Marne, *à Châlons*. — 1 pap. des Vosges.
BOURGEON. — 1 pap. des Vosges.
BOURGUIGNON. — 1 pap. des Vosges.
BOURJOT, Banquier. — 1 pap. des Vosges.
BOURSAULT, Propriétaire. — 1 papier des Vosges.
BOURSIER. — 1 pap. des Vosges.
BOUTET, Directeur de la Manufacture d'Armes, *à Versailles*. — 1 pap. fin.
BOUVET, Chef d'institution et littérateur. — 1 pap. fin.
BOVARD. — 1 pap. des Vosges.
BOYVEAU-LAFFECTEUR, Médecin. — 1 pap. fin.
BRANCAS-WOLDEMAR. (DE) — 1 pap. des Vosges.
BRASSEUR. (B.) — 1 pap. vélin.
BRÉBAN. — 1 pap. des Vosges.
BREIDT. — 1 pap. des Vosges.
BREMOND-D'ARS, (DE) *à Guéret*. — 1 pap. fin.

MESSIEURS

BREMOND-D'ARS, (P. DE) Propriétaire, *à Saintes*. — 1 pap. fin.

BREON, Commissaire de Police. — 1 papier des Vosges.

BRESSEAU. — 1 pap. des Vosges.

BRICE-D'UZY, Avocat. — 1 pap. fin.

BRICOGNE. — 1 pap. fin.

BRIDEN, Avoué. — 1 pap. des Vosges.

BRIERRE. — 1 pap. des Vosges.

BRIOT, Homme de Loi. — 1 pap. des Vosges.

BRIOU. — 1 pap. des Vosges.

BRISEBARRE aîné. — 1 pap. des Vosges.

BROCHARD, *à Marseille*. — 2 pap. des Vosges.

BRODELET. — 1 pap. des Vosges.

BRULOY, (le Chevalier) premier Pharmacien des Armées. — 1 pap. vélin.

BRUNEL, Inspecteur des Domaines, département de la Haute-Loire, *au Puy*. — 1 pap. des Vosges.

BRUNET. — 1 pap. fin.

BRUNET. (THÉODORE) — 1 pap. des Vosges.

BRUNETEAU-SAINTE-SUZANNE, Préfet de l'Ardèche, *à Privas*. — 1 pap. des Vosges.

BRUNSINGER, *à Strasbourg*. — 1 pap. fin.

BRUSLÉ. — 1 pap. des Vosges.

BRUZELIN. — 1 pap. des Vosges.

BUCHÈRE, Notaire. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

BUHAN, (PASCHAL) Magistrat, *à Bordeaux*. — 1 pap. des Vosges.

BUISSY. (VICTOR DE) — 1 pap. des Vosges.

BULLOT. — 1 pap. des Vosges.

BUNEL. — 1 pap. des Vosges.

BURCKHARDT. — 1 pap. des Vosges.

BUREAU. — 1 pap. des Vosges.

BUREAUX. — 1 pap. des Vosges.

BUSCHE-FONTENILLE, Propriétaire. — 1 papier fin.

BUTET, (DE) Secrétaire général de la Préfecture des Alpes-Maritimes, *à Nice*. — 1 pap. fin.

C.

CABANON. — 1 pap. fin.

CABARRUS. — 1 pap. des Vosges.

CACHIN. — 1 pap. fin.

CADET DE GASSICOURT, Pharmacien de S. M. l'Empereur. — 1 pap. des Vosges.

CADET DE VAUX. — 1 pap. des Vosges.

CAILLE, Avocat. — 1 pap. fin.

CAILLET. — 1 pap. des Vosges.

CAILLY. (DE) — 1 pap. vélin.

CAMBACÉRÈS, (S. A. S. le Prince) Archi-chancelier de l'Empire. — 1 pap. vélin.

MESSIEURS

CAMERANI. — 1 pap. des Vosges.
CAMUZAT, Notaire. — 1 pap. des Vosges.
CANCLAUX. (le Sénateur Comte) — 1 pap. des Vosges.
CAPELLE et RENAND, Libraires. — 6 pap. des Vosges.
CARAMAN. (M. et Mme DE) — 2 pap. vélin.
CARAMAN. (VICTOR DE) — 1 pap. des Vosges.
CARCENAC. — 1 pap. des Vosges.
CAREY. — 1 pap. des Vosges.
CARIÉ. — 1 pap. des Vosges.
CARON. — 1 pap. des Vosges.
CARPENTIER, principal Clerc de M. Defauconpret. — 1 pap. des Vosges.
CARPENTIER. — 1 pap. des Vosges.
CARRA, Pharmacien. — 1 pap. des Vosges.
CARRUEL, Propriétaire. — 1 pap. fin.
CARVALHO. — 1 pap. des Vosges.
CASTELLANNE. (DE) — 1 pap. des Vosges.
CAUCHY. — 1 pap. des Vosges.
CAVAIGNAC, Avoué. — 1 pap. des Vosges.
CAVAILLON. — 1 pap. des Vosges.
CAYLUS, Commissaire général des Halles et Marchés. — 1 papier des Vosges.
CAZAC, Commissaire des Guerres, *au Puy*. — 1 pap. fin.
CÉAS. (Mme CÉCILE DE) — 1 pap. fin.
CELLA, *à Parme*. — 1 pap. des Vosges.
CERF-BEER. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

CHABOUILLÉ, Chef à la Préfecture de Police. — 1 papier des Vosges.

CHABRILLANT. (DE) — 1 pap. des Vosges.

CHACHERÉ DE BEAUREPAIRE. — 1 pap. des Vosges.

CHAMBAUDOIN, (le Baron DE) Préfet de l'Eure, *à Evreux*. — 1 pap. des Vosges.

CHAMBAULT. — 1 pap. des Vosges.

CHAMPAGNE, Directeur du Lycée Impérial. — 1 pap. des Vosges.

CHAMPAGNY, (le Comte DE) Ministre des Relations Extérieures. — 1 pap. vélin.

CHAMPEAUX, (DE) *à Bordeaux*. — 1 pap. fin.

CHAMPION. — 1 pap. des Vosges.

CHAMPROMAIN. — 1 pap. des Vosges.

CHANTELOUX. — 1 pap. des Vosges.

CHAPELAIN DE BROSSERON. — 1 papier fin.

CHAPELLES DE COURTEILLES. — 1 pap. des Vosges.

CHAPOTTE. — 1 pap. des Vosges.

CHAPOTTEAU, Employé au Trésor Public, — 1 pap. des Vosges.

CHAPPUZEAU. — 1 pap. vélin.

CHAPTAL. (le Sénateur Comte) — 1 pap. des Vosges.

CHARDIN. — 1 pap. fin.

CHARGRASSE. — 1 pap. vélin.

MESSIEURS

CHARIOT, Commissaire-Priseur. — 1 pap. des Vosges.

CHARLARD, Pharmacien. — 1 papier des Vosges.

CHARLES, à la Bibliothèque de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.

CHARLES. — 1 pap. des Vosges.

CHARRON, Libraire. — 1 pap. des Vosges.

CHARVIN. — 1 pap. des Vosges.

CHASSELOUP DE LAUBAC, Général. — 1 papier des Vosges.

CHASTENAY. — 1 pap. des Vosges.

CHATON. (Mme) 1 pap. des Vosges.

CHAUBRY DE LA ROCHE. — 1 papier des Vosges.

CHAUDET, de l'Institut. — 1 papier des Vosges.

CHAULET. (HECTOR) — 1 pap. des Vosges.

CHAUMEROT, Libraire. — 100 papier des Vosges.

CHAUSSARD aîné, Professeur au Lycée de Marseille. — 1 pap. des Vosges.

CHAUSSARD, Architecte. — 1 papier des Vosges.

CHAUVEAU-LAGARDE, Avocat. — 1 pap. des Vosges.

CHAUVET, Employé au Ministère de la Guerre. — 1 pap. fin.

CHAZAL. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

CHAZAL, Préfet des Hautes-Pyrénées, *à Tarbes*. — 1 pap. des Vosges.

CHERET. — 1 pap. des Vosges.

CHERONNET. — 1 pap. des Vosges.

CHERUBINI, du Conservatoire de Musique. — 1 pap. des Vosges.

CHEVALLIER, Ingénieur, Opticien du Roi de Westphalie. — 1 pap. des Vosges.

CHEVERU. (DE) — 1 papier des Vosges.

CHEVIRON. — 1 papier des Vosges.

CHEVRIER, Notaire. — 1 pap. fin.

CHIBOUST, Notaire. — 1 pap. des Vosges.

CHICOU, Chef de Division à la Préfecture de Police. — 1 pap. des Vosges.

CHOBROT. — 1 pap. des Vosges.

CHOISEUIL (DE) DE STAINVILLE. — 1 pap. des Vosges.

CHOQUET, Greffier de Juge de Paix. — 1 pap. des Vosges.

CHUPPIN. — 1 pap. des Vosges.

CHURCH, ancien Consul des Etats-Unis. — 1 pap. des Vosges.

CINOT, Négociant. — 1 pap. des Vosges.

CLARY. — 1 pap. des Vosges.

CLAVERIE. — 1 pap. des Vosges.

CLAVIER. — 1 pap. des Vosges.

CLEMENT DE RIS. (le Sénateur Comte) — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

CLERET. — 1 pap. des Vosges.
CLERMONT-GALERANDE. — 1 pap. des Vosges.
CLOISEAU, Avocat. — 1 pap. des Vosges.
COFFINIÈRE. — 1 pap. des Vosges.
COIFFIER. — 1 pap. des Vosges.
COIGNY. (CASIMIR DE) — 1 pap. des Vosges.
COINDRE. — 1 pap. des Vosges.
COLIN, Notaire. — 1 pap. vélin.
COLLARD, Législateur. — 1 pap. des Vosges.
COLLIGNON. — 1 pap. des Vosges.
COLLIN, (LÉOPOLD) Libraire. — 100 papier des Vosges.
COLLOT. — 1 pap. vélin.
COLOGNA, (ABRAHAM) Grand Rabin. — 1 p. des Vosges.
COLON, Médecin. — 1 pap. des Vosges.
COMMANDEUR fils, Huissier-Priseur. — 1 pap. des Vosges.
COMMINGES, Commissaire de Police. — 1 papier des Vosges.
COMTE, Négociant. — 1 pap. des Vosges.
CONSTANCE, (Mme) Comtesse DE SALM-DICK. — 1 pap. fin.
CONTADES. — 1 pap. fin.
COQUEREL. — 1 pap. des Vosges.
COQUEREMONT. (DE) — 1 pap. des Vosges.
CORBIE, (DE) *à Reims*. — 1 pap. vélin.

MESSIEURS

CORDONNIER, Agent de Change. — 1 pap. des Vosges.
CORRAN, Américain. — 1 pap. des Vosges.
COSTEBELLE. (CASIMIR DE) — 1 pap. des Vosges.
COTTART. — 1 pap. des Vosges.
COTTE. (DE) — 1 pap. des Vosges.
COTTE, Employé au Ministère de la Guerre. — 1 pap. vélin.
COUANON. — 1 pap. des Vosges.
COULON. — 1 pap. des Vosges.
COULON. — 1 pap. fin.
COULON, Orfèvre. — 1 pap. des Vosges.
COURDE (DE) DE MONTAIGLON. — 1 p. des Vosges.
COURPON. — 1 pap. des Vosges.
COURTOIS. — 1 pap. des Vosges.
COURTOIS. — 1 pap. des Vosges.
COUSINARD. — 1 pap. fin.
COUTANCEAUX. (G.) — 1 pap. des Vosges.
COUTEULX. (A.-B. LE) 1 papier des Vosges.
COUZIER, Employé au Ministère de la Guerre. — 1 pap. des Vosges.
COZETTE. — 1 pap. des Vosges.
CRANFORT. — 2 pap. fin.
CRECY. (DE) — 1 pap. des Vosges.
CREMIEUX oncle, Négociant. — 1 pap. des Vosges.
CRESPIN-GRAFFIN. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

CRETTÉ, Adjoint de Maire. — 1 pap. fin.
CROESEN. (HENRI) — 1 pap. fin.
CROISY. — 1 pap. fin.
CROQUENBOURG. — 1 pap. des Vosges.
CROSNIE-BARONET. — 1 pap. des Vosges.
CROSNIER. (LE) — 1 pap. des Vosges.
CROVILLE. (L. DE) — 1 pap. des Vosges.
CRYNON-BONVALLET. — 1 p. des Vosges.
CUBIERES-PALMEZEAUX. — 1 pap. des Vosges.
CUVIER. — 1 pap. des Vosges.
CUVILLIER. — 1 pap. des Vosges.

D.

DACIER, de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.
DAGNETTE, Secrétaire général de la Préfecture des Basses-Pyrénées, *à Bayonne*.— 1 papier des Vosges.
DAIGNAN, Médecin. — 1 pap. des Vosges.
DALMONT, Employé à la Guerre. — 1 pap. des Vosges.
DAMADE, Pharmacien. — 1 papier des Vosges.
DAMAME, Peintre. — 1 pap. des Vosges.
DAMAS. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

DANET fils, Receveur général du Jura. — 1 pap. fin.

DANDREZELLES, Conseiller de l'Université. — 1 pap. des Vosges.

DANNE, Employé à la Guerre. — 1 pap. des Vosges.

DANPARKER. — 1 pap. des Vosges.

DARANTIÈRE. — 1 pap. fin.

DARBAUD, Chef au Ministère des Cultes. — 1 pap. des Vosges.

DARGENCE. — 1 pap. des Vosges.

DAUNOU, de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.

DAUVET. — 1 pap. des Vosges.

DAUZERET. — 1 pap. des Vosges.

DAVID, premier Peintre de S. M. l'Empereur. — 1 pap. des Vosges.

DAVLOUY. — 1 pap. fin.

DAVRANGE-D'HAUGERANVILLE. — 1 p. des Vosges.

DEBACQ, Chef de Bureau au Ministère de la Guerre. — 1 pap. des Vosges.

DEBRAY - VALFRESNE, Négociant, *à Amiens*. — 1 pap. des Vosges.

DEBRAY, Libraire. — 1 pap. des Vosges.

DECELLES, Chirurgien. — 1 pap. des Vosges.

DECHEZELLE. — 1 pap. des Vosges.

DECORMEILLE, Avoué. — 1 p. des Vosges.

DECOUDRE, Employé à la Guerre. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

DECOURCHANT, Notaire. — 1 papier des Vosges.

DEDELAY-D'AGIER. (le Sénateur Comte) — 1 pap. des Vosges.

DEFAUCOMPRET, Notaire. — 1 pap. fin.

DEGERANDO, Secrétaire Général du Ministère de l'Intérieur. — 1 pap. fin.

DEJEAN. (le Sénateur Comte) — 1 pap. fin.

DEJEAN, Avocat. — 1 pap. des Vosges.

DEJOHET DE COLLONGES, ancien Officier, *à Gueret*. — 1 pap. des Vosges.

DEJOHET DE COLLONGES, ancien Officier, *à Gueret*. — 1 pap. des Vosges.

DEJOHET DE COLLONGES fils. — 1 p. fin.

DEJOLY, Avocat au Conseil d'État. — 1 p. fin.

DEJUGE, Négociant. — 1 pap. des Vosges.

DELAAGE DE BELLEFAYE. — 1 pap. des Vosges.

DELACOUR, Notaire. — 1 pap. fin.

DELACROIX. — 1 pap. des Vosges.

DELACROIX-FRAINVILLE. — 1 papier des Vosges.

DELAHAYE, Avocat. — 1 pap. des Vosges.

DELAITRE, Préfet d'Eure-et-Loir, *à Chartres*. — 1 pap. fin.

DELAITRE, Propriétaire. — 1 pap. fin.

DELAMARDELLE. — 1 pap. des Vosges.

DELANDINE, Correspondant de l'Institut, *à Lyon*. — 1 pap. fin.

MESSIEURS

DELARBE. — 1 pap. des Vosges.
DELARUE. — 1 pap. fin.
DELARUELLE. — 1 pap. des Vosges.
DELASALETTE. — 1 pap. des Vosges.
DELATTE. — 1 pap. vélin.
DELATTRE, Préfet de Vaucluse. — 1 papier des Vosges.
DE LA TYNNA, Propriétaire-Rédacteur de l'Almanach du Commerce. — 1 pap. fin.
DELAVIENNE. — 1 pap. des Vosges.
DELESSERT, Régent de la Banque. — 1 p. fin.
DELETANG. — 1 pap. des Vosges.
DELEZENNE. — 1 pap. fin.
DELILLE, de l'Institut. — 1 pap. fin.
DELISLE-LE-BEL. — 1 pap. des Vosges.
DELLEMAIN. — 1 pap. fin.
DELPONT. — 1 pap. des Vosges.
DELUNEL. — 1 pap. des Vosges.
DEMASELLIERE. — 1 pap. des Vosges.
DEMAT, Libraire, *à Bruxelles*. — 13 pap. des Vosges.
DÉMÉTRIUS-COMNENE. — 1 pap. des Vosges.
DEMOLLES, Médecin. — 1 pap. des Vosges.
DENELLE. — 1 pap. des Vosges.
DENISE, Adjoint de Maire. — 1 papier des Vosges.
DENNÉ, Libraire. — 2 pap. fin et 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

DENNE-BARON, Propriétaire, Homme de Lettres. — 1 pap. fin.

DENON, de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.

DENOYELLE, Secrétaire général de la Loterie. — 1 pap. des Vosges.

DERBANN, Agent de Change. — 1 pap. des Vosges.

DERENNEFORT. — 1 pap. des Vosges.

DESARNOD, Architecte. — 1 papier des Vosges.

DESAULLE, Avoué. — 1 pap. des Vosges.

DESBARROLLES. — 1 pap. des Vosges.

DESCHAMBEAUX, ancien Notaire. — 1 pap. des Vosges.

DESCHAMPS. — 1 pap. fin.

DESCHAPELLES père. — 1 pap. des Vosges.

DESCORAILLE-LANGHAC. — 1 pap. vélin.

DESEFFEUILLÉES, Avoué. — 1 papier des Vosges.

DESESSARTS. — 1 pap. des Vosges.

DESFONTAINES, Avoué. — 1 papier des Vosges.

DESFOURNEAUX, Général de division. — 1 pap. des Vosges.

DESMAREST, de l'Institut. — 1 pap. fin.

DESMAZIS, Administrateur de la Loterie. — 1 pap. des Vosges.

DESNANOZ. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

DESORMEAUX, Maire d'Orléans. — 1 pap. des Vosges.

DESORMEAUX. — 1 pap. des Vosges.

DESPAGNAT. — 1 pap. des Vosges.

DESPEREUX. — 1 pap. vélin.

DESPORTES, (B.) Administrateur des Hospices. — 1 pap. des Vosges.

DESPORTES, (le Baron) Préfet du Haut-Rhin, *à Colmar*. — 1 pap. des Vosges.

DESPREAUX, Homme de Lettres. — 1 pap. des Vosges.

DESPREZ, (le Chevalier) Secrétaire des Commandemens de la Reine de Hollande. — 1 pap. fin.

DESPREZ. — 1 pap. des Vosges.

DESTILLERES. — 1 pap. vélin.

DESTOUVELLES, Avocat, *à Mastricht*. — 1 pap. vélin.

DESVIGNES. — 1 pap. des Vosges.

DEVAUX, Conseil officieux. — 1 pap. des Vosges.

DEWILS. (JÉRÔME) — 1 pap. des Vosges.

DHARDIVILLIERS, Propriétaire. — 1 p. fin.

DIANCOURT, Chef de Division à l'Administration de la Loterie Impériale. — 1 pap. des Vosges.

DIDOT, (F.) Homme de Lettres, Imprimeur. — 1 pap. fin.

MESSIEURS

DILLON. — 1 pap. des Vosges.
DITCHEGOYEN. — 1 pap. vélin.
DIUMER. — 1 pap. des Vosges.
DOMMERE, (AUGUSTIN) Banquier. — 1 pap. des Vosges.
DORENLO. — 1 pap. des Vosges.
DORIVAL. — 1 pap. des Vosges.
DORVILLIERS. — 1 pap. des Vosges.
DOUESNEL, Directeur de la Marine, *à Gênes*. — 1 pap. des Vosges.
DOULCET-DEGLIGNY, Maire. — 1 papier des Vosges.
DOUMERC, Banquier. — 1 pap. des Vosges.
DOUMERT. — 1 pap. des Vosges.
DOURIF, Avocat. — 1 pap. fin.
DOYEN. — 1 pap. des Vosges.
DRACY. — 1 pap. fin.
DREUX-BREZÉ. — 1 pap. des Vosges.
DROUET DE SANTERRE. — 1 pap. des Vosges.
DRUGEON, Notaire. — 1 pap. des Vosges.
DRUJEON. — 1 pap. des Vosges.
DUBARRY. — 1 pap. vélin.
DUBOIS, (le Comte) Préfet de Police. — 1 p. vélin.
DUBOIS, (ANTOINE) Docteur en Médecine. — 1 pap. fin.
DUBOIS-DUBAY, (le Sénateur Comte) — 1 pap. fin.

MESSIEURS

DUBOIS-FOUCOU, Dentiste de LL. MM. — 1 pap. des Vosges.
DUBOS, Sous-Préfet, *à Saint-Denis.* — 1 pap. fin.
DUBOS, Notaire. — 1 pap. fin.
DUBOST. — 1 pap. des Vosges.
DUBOUCHAGE, Préfet des Alpes-Maritimes, *à Nice.* — 1 pap. fin.
DUBOUCHAGE. — 1 pap. des Vosges.
DUBUC, Député de la Martinique. — 1 pap. fin.
DUCANCEL, Propriétaire, *à Amiens.* — 1 pap. des Vosges.
DUCARNOY, *à Boulogne-sur-Mer.* — 1 pap. des Vosges.
DUCHESNE, Notaire. — 1 pap. des Vosges.
DUCLAP, Négociant. — 1 pap. des Vosges.
DUCLOS, (J.-B.) *à Rouen.* — 1 pap. fin.
DUCOS. (le Sénateur Comte) — 1 papier des Vosges.
DUCRAY-DUMINIL, Homme de Lettres. — 1 pap. fin.
DUCREST DE VILLENEUVE, Secrétaire Général de l'Administration des Droits-Réunis. — 1 pap. fin.
DUCROT, Avoué. — 1 pap. des Vosges.
DUFAY. — 1 pap. des Vosges.
DUFFOUR, Médecin. — 1 pap. des Vosges.
DUFORT. — 3 pap. des Vosges.

MESSIEURS

DUFOSSÉ, Commissaire-Priseur. — 1 p. fin.
DUFOUR, Négociant. — 1 pap. fin.
DUFOUR, ancien Juge. — 1 pap. fin.
DUFOURNY. — 1 pap. des Vosges.
DUFRENE. (Mme) — 1 pap. fin.
DUFRENE. — 1 pap. des Vosges.
DUFRESNE-SAINT-LÉON. — 1 papier des Vosges.
DUGUAY. — 1 pap. des Vosges.
DUHAMEL, Commis à la Guerre. — 1 pap. des Vosges.
DUHAMEL. — 1 pap. fin.
DULAU. — 1 pap. des Vosges.
DULAU-DALMAND. — 1 pap. des Vosges.
DUMANOIR. — 1 pap. des Vosges.
DUMARTROY. (EDMOND) — 1 p. des Vosges.
DUMAS. — 1 pap. des Vosges.
DUMÉRIL aîné. — 1 pap. des Vosges.
DUMERLE. — 1 pap. des Vosges.
DUMETZ. — 1 pap. des Vosges.
DUMEZ, Agent de Change. — 1 pap. fin.
DUNAYS, Notaire. — 1 pap. fin.
DUPARC. — 1 pap. des Vosges.
DUPATY, Procureur Général Impérial, *à Melun*. — 1 pap. des Vosges.
DUPATY, (E.) Homme de Lettres. — 1 p. fin.
DUPEYRAT. — 1 pap. fin.
DUPIN, Préfet des Deux-Sèvres, *à Niort*. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

DUPINIER. — 1 pap. des Vosges.
DUPLANTIN. — 2 pap. fin.
DUPLEIX. — 1 pap. des Vosges.
DUPLESSIS, Général de Division. — 1 pap. des Vosges.
DUPONT DE NEMOURS, de l'Institut. — 1 papier des Vosges.
DUPONT-DESPATY. — 1 pap. vélin.
DUPRÉ, Commissaire Général des Salines. — 1 pap. fin.
DUPUIS, de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.
DUPUIS. — 1 pap. des Vosges.
DUPUYTREN, Médecin. — 1 p. des Vosges.
DURAND. — 1 pap. des Vosges.
DURAND LA GRANGERE, Contrôleur des Droits-Réunis, *à Bergerac*. — 1 pap. des Vosges.
DURANTÉ, (LOUIS) *à Nice*. — 1 pap. vélin.
DUROSNEL. (le Comte) — 1 papier des Vosges.
DUTERTRE, Docteur en Médecine. — 1 pap. des Vosges.
DUTIL. — 1 pap. des Vosges.
DUTILLET DE VILLERS, Juge, *à Versailles*. — 1 pap. des Vosges.
DUUEZ, Sous-Préfet, *à Saint-Quentin*. — 1 pap. des Vosges.
DUVAL, (A.) Homme de Lettres. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

DUVERGIER, Avocat. — 1 pap. vélin.
DUVERNAY. — 1 pap. des Vosges.
DUVERNEUIL. — 1 pap. des Vosges.

E.

ECKARD, Homme de Loi. — 2 pap. fin.
ENFANTIN. (MARCEL) — 1 pap. des Vosges.
ESMENARD, Homme de Lettres. — 1 pap. des Vosges.
ESPAGNAC. (CHARLES D') — 1 p. des Vosges.
ESQUIROL. — 1 pap. des Vosges.
ESTE. — 1 pap. des Vosges.
ESTELLÉ. — 1 pap. des Vosges.
ESTEVE. — 1 pap. fin.
ETCHEPARE. (D') — 1 pap. vélin.

F.

FABIGNON, Commis au Trésor Public. — 1 pap. des Vosges.
FABRE DE L'AUDE. (le Sénateur Comte) — 1 pap. des Vosges.
FABRE. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

FAGAND. — 2 pap. fin.
FAIVRE. (le Major) — 1 pap. fin.
FANTIN, Libraire. — 13 pap. des Vosges.
FARCY. (P.-G.) — 1 pap. fin.
FARMAIN DE SAINTE-REINE. — 1 papier fin.
FARMOND, Chef à la Préfecture de Police. — 1 pap. des Vosges.
FAUCHAT, Chef du Secrétariat au Ministère de l'Intérieur. — 1 pap. des Vosges.
FAUCHE, *à Bordeaux*. — 1 pap. vélin.
FAUGÉ, Notaire. — 1 pap. des Vosges.
FAUREAU DE LATOUR, Avoué. — 1 pap. des Vosges.
FAVIERE, (DE) ancien Magistrat. — 1 pap. des Vosges.
FAYOLLE, Homme de Lettres. — 1 pap. fin.
FELIX DE SAINTE-CROIX. — 1 pap. des Vosges.
FERAUT. — 1 papier des Vosges.
FERDINAND-DUBOIS. — 1 pap. des Vosges.
FERRAND, Agent de Change. — 1 pap. vélin.
FERRERE, Avocat. — 1 pap. des Vosges.
FEUILLANT, Propriétaire. — 1 pap. fin.
FEUILLET, Avocat. — 1 pap. des Vosges.
FIÉVÉE, Homme de Lettres. — 1 pap. vélin.
FINOT, Maire de Montmartre. — 1 pap. des Vosges.
FIOT. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

FLEURY, Notaire. — 1 pap. des Vosges.
FLOH, (G.) Maire, *à Creveld.* — 1 pap. des Vosges.
FLORY, Agent de la Banque. — 1 pap. vélin.
FLURY-PRÉCHARLES. — 1 pap. fin.
FOIGNET. — 1 pap. des Vosges.
FOLATRE, Avocat. — 1 pap. des Vosges.
FONCIER, Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
FONTAINE, Commandant de la Légion d'Honneur, *à Bruxelles.* — 1 pap. des Vosges.
FONTAINE, *à Boulogne.* — 1 pap. fin.
FONTENAY. — 1 pap. des Vosges.
FORESTIER. — 1 pap. des Vosges.
FORMÉ. — 1 pap. fin.
FORTIA, (DE) Propriétaire. — 1 pap. vélin.
FORTIN. — 1 pap. des Vosges.
FOUCAUT-SAINT-PRIX. — 1 pap. fin.
FOUCHÉ, (S. Ex. le Sénateur) Duc d'Otrante, Ministre de la Police. — 1 papier vélin.
FOUCHÉ. — 1 pap. des Vosges.
FOUET-NOIRAULT. — 1 pap. des Vosges.
FOULD, Banquier. — 1 pap. des Vosges.
FOULLON, Avoué. — 1 pap. des Vosges.
FOURCAULT-PAVANT, Notaire. — 1 pap. des Vosges.
FOURNEL. — 1 pap. des Vosges.
FOURNIQUET, Avocat. — 1 p. des Vosges.
FOUSSARD, Médecin. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

FRAGUIER. (ARMAND DE) — 1 p. des Vosges.

FRAIN, Préfet des Ardennes, *à Mézières.* — 1 pap. vélin.

FRALLIER. — 1 pap. des Vosges.

FRAMERY, Homme de Lettres. — 1 pap. des Vosges.

FRANCIS, Homme de Lettres. — 1 pap. des Vosges.

FRANCIS DE BOUILLÉ, *à Alleret.* — 1 pap. des Vosges.

FRANÇOIS, Peintre, Homme de Lettres. — 1 pap. fin.

FRANÇOIS, Capitaine Commandant le 8e Bataillon des Equipages militaires. — 1 p. fin.

FRICQUE, Notaire, et Maire de Courbevoie. — 1 pap. des Vosges.

FRIGNET, Administrateur des Droits-Réunis. — 1 pap. des Vosges.

FROCHOT, (le Comte) Préfet de la Seine. — 5 pap. des Vosges et 1 pap. fin.

FROMENT. — 1 pap. des Vosges.

FROUDEVILLE. — 1 pap. fin.

FROUST fils aîné. — 1 pap. fin.

G.

MESSIEURS

GACCON. — 1 pap. des Vosges.

GAILLARD-LAFERRIERE. — 1 pap. des Vosges.

GALABERT. — 1 pap. fin.

GALLAIS, Homme de Lettres. — 1 pap. fin.

GALLI, Secrétaire Général de la Préfecture de la Seine-Inférieure, *à Rouen*. — 1 p. fin.

GALLIEN. — 1 pap. des Vosges.

GALLOT, Agent de Change. — 1 pap. des Vosges.

GARAT, du Conservatoire. — 1 pap. des Vosges.

GARDEL, Artiste du Théâtre des Arts. — 1 p. des Vosges.

GARNIER, Pharmacien. — 1 pap. des Vosges.

GAUDEFROY, Avocat. — 1 pap. des Vosges.

GAUDELET. (Mme) — 1 pap. des Vosges.

GAUDIN, (S. Ex. le Ministre des Finances) Duc de Gaëte. — 1 pap. vélin.

GAUTIER, Sous-Préfet de la Corrèze, *à Brives*. — 1 pap. des Vosges.

GAUTIER, Chirurgien. — 1 pap. des Vosges.

GAUTIER. — 1 pap. des Vosges.

GAVEAUX, Compositeur. — 1 papier des Vosges.

MESSIEURS

GENET, Commissaire de Police. — 1 papier fin.

GEOFFROY. — 1 pap. des Vosges.

GEOFFROY. — 1 pap. des Vosges.

GERARDIN, Avocat. — 1 pap. des Vosges.

GERMAIN fils, Agent de Change, *à Lyon.* — 1 pap. fin.

GEUFFRON, Avoué. — 1 pap. des Vosges.

GEUFFRON jeune, Avoué. — 1 pap. des Vosges.

GIAMBONE. — 1 pap. fin.

GIBERT. — 1 pap. des Vosges.

GIL, Directeur des Vivres, *à la Spezia.* — 1 pap. des Vosges.

GILLES, Directeur des Domaines, *à Draguignan.* — 1 pap. des Vosges.

GILLET, Maître des Comptes. — 1 pap. des Vosges.

GIRARDIN. — 1 pap. des Vosges.

GLALET, à la Préfecture du Cantal, *à Aurillac.* — 1 pap. des Vosges.

GLANDAZ, Avoué. — 1 pap. des Vosges.

GLOT. (FRANÇOIS) — 1 pap. des Vosges.

GOBERT, Banquier. — 1 pap. fin.

GOESSENS. — 1 pap. des Vosges.

GODARD, Juge de Paix. — 1 p. des Vosges.

GODARD. — 1 pap. fin.

MESSIEURS

GODART, Sous-Préfet, *à Meaux.* — 1 pap. des Vosges.

GODDE. — 1 pap. des Vosges.

GODEFROY. — 1 pap. des Vosges.

GODEFROY. — 1 pap. fin.

GODEFROY, Avocat. — 1 pap. des Vosges.

GODIN. — 1 pap. des Vosges.

GONARD. — 1 pap. des Vosges.

GONDEVILLE, Secrétaire du Commissariat général de Police, *à Marseille.* — 1 papier des Vosges.

GONTAUT-BIRON. (DE) — 1 p. des Vosges.

GORS. — 1 pap. des Vosges.

GOSSEC, de l'Institut et du Conservatoire. — 1 papier des Vosges.

GOSSELIN. — 1 pap. des Vosges.

GOUEY. (P.) — 1 pap. fin.

GOULARD, Administrateur des Domaines de la Couronne, *à Versailles.* — 1 p. des Vosges.

GOULY, Propriétaire, *à Chaville.* — 1 pap. des Vosges.

GOUNIOU. — 1 pap. des Vosges.

GRABOUSKI. (DE) — 1 pap. des Vosges.

GRACIEN. — 1 pap. fin.

GRAN DE SAINT-VINCENT. — 1 pap. des Vosges.

GRANCOUR. (le Comte DE) — 1 papier des Vosges.

MESSIEURS

GRAND. (HENRI) — 1 pap. des Vosges.
GRANDMAISON, de l'Athénée. — 1 pap. des Vosges.
GRANDMESNIL, de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.
GRANDPIERRE, Avoué. — 1 pap. fin.
GRANGE. (EDMOND DE) — 1 pap. des Vosges.
GRANGER. — 1 pap. fin.
GRATTIET. — 1 pap. des Vosges.
GREFFULHE. — 1 pap. des Vosges.
GRELET, Notaire. — 1 pap. des Vosges.
GRENONVILLE. — 1 pap. des Vosges.
GRÉTRY, de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.
GROBERT. (le Colonel) — 1 p. des Vosges.
GRUN, *à Strasbourg*. — 1 pap. des Vosges.
GUELAND. — 1 pap. des Vosges.
GUENEAU-D'AUMONT, Sous-Préfet de la Côte-d'Or, *à Semur*. — 1 pap. des Vosges.
GUENOUX. — 1 pap. fin.
GUERIGNON. — 1 pap. des Vosges.
GUERIN, Juge de Paix. — 1 pap. fin.
GUESDON. — 1 pap. des Vosges.
GUESTARD. — 1 pap. des Vosges.
GUICHARD. — 1 pap. des Vosges.
GUIDI. — 1 pap. des Vosges.
GUIGNE. (DE) — 1 pap. fin.
GUIOD, Secrétaire général de la Préfecture du Taro, *à Parme*. — 1 pap. des Vosges.
GUISOL. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

GUITON jeune. — 1 pap. des Vosges.
GUYENOT-CHATEAUBOURG. — 1 p. fin.
GUYON. — 1 pap. des Vosges.
GUYOT. — 1 pap. des Vosges.

H.

HALLER-BOYD. — 1 pap. des Vosges.
HAPPEY. — 1 pap. des Vosges.
HARDIVILLIERS-VAUDOYER. (D') — 1 p. des Vosges.
HARDY. — 1 pap. des Vosges.
HARMAND. — 1 papier des Vosges.
HARVILLE. (le Sénateur Comte D') — 1 pap. vélin.
HATTONVILLE. (D') — 1 pap. des Vosges.
HAU, *à Bordeaux*. — 1 pap. des Vosges.
HAUTEFORT. (GUSTAVE D') — 1 papier des Vosges.
HAUTPOUL. (D') — 1 pap. des Vosges.
HAVARD. — 1 pap. des Vosges.
HAYEZ, Avocat à la Cour d'Appel, à *Bruxelles*. — 1 pap. des Vosges.
HENART. — 1 pap. des Vosges.
HENRIETTE, Architecte. — 1 papier des Vosges.
HENRY, Chef de Division à la Préfecture de Police. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

HERBOUVILLE, (le Baron d') Préfet du Rhône. — 1 pap. vélin.

HERMANN. — 1 pap. des Vosges.

HEROLD. — 1 pap. des Vosges.

HERVIEUX. — 1 pap. fin.

HÉSÈQUE, Avoué. — 1 pap. des Vosges.

HEURTAULT. — 1 pap. des Vosges.

HEURTIER, de l'Institut. — 1 p. des Vosges.

HILAIRE, Préfet de la Haute-Saône, *à Vezoul.* — 1 pap. des Vosges.

HIX, Chef d'Institution. — 1 papier des Vosges.

HOCTERMAN. — 1 pap. fin.

HOFFMAN, Homme de Lettres. — 1 papier fin.

HOTTINGER, Banquier. — 1 papier des Vosges.

HOUARD, Agent de Change. — 1 papier des Vosges.

HOUDAILLE. — 1 pap. des Vosges.

HUA, Notaire. — 1 pap. des Vosges.

HUET DE LA BOULLAYE, Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.

HUGUET, Commissaire Impérial près la Monnaie. — 1 pap. des Vosges.

HUGUIN, Avoué. — 1 papier des Vosges.

HUNOLDSTEIN. — 1 pap. fin.

HUPAIS. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

HUTIN. — 1 pap. des Vosges.
HUTINET. — 1 pap. des Vosges.
HUVÉ, Entrepreneur de l'Illumination. — 3 pap. vélin.

I.

IDLINGER. — 1 pap. des Vosges.
IMBERT père. — 1 pap. des Vosges.
ISABEY, Peintre du Cabinet de S. M. l'Empereur. — 1 pap. des Vosges.

J.

JACOMIN, Directeur des Droits-Réunis, *à Besançon*. — 1 pap. des Vosges.
JACQUELIN, Homme de Lettres. — 1 pap. fin.
JACQUEMIN, Commissaire de Police. — 1 p. des Vosges.
JACQUIER DE VEZAY. — 1 papier des Vosges.
JALLABERT, Notaire. — 1 pap. fin.
JALLADE-LAFOND. — 1 pap. des Vosges.
JAMES, Intendant de S. M. Catholique. — 1 pap. des Vosges.
JANOT, Avocat. — 1 pap. fin.

MESSIEURS

JANZÉ. — 1 pap. des Vosges.

JARD-PANVILLIERS, Sous-Préfet, *à Melle*. — 1 pap. des Vosges.

JARENTE, (DE) ancien Evêque d'Orléans. — 1 papier des Vosges.

JARNAC, (DE) Propriétaire. — 1 p. des Vosges.

JAUBERT, (le Comte) Gouverneur de la Banque de France. — 1 pap. fin.

JEAN, Secrétaire général de la Préfecture de Vaucluse, *à Avignon*. — 1 pap. des Vosges.

JEAN-DEBRY, (le Baron) Préfet du Doubs, *à Besançon*. — 1 pap. des Vosges.

JEANNIN, Avocat. — 1 pap. des Vosges.

JEUFFROY, de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.

JOBARD-DUMESNE, Sous-Préfet, *à Autun*. 1 pap. des Vosges.

JOEL aîné. — 1 pap. des Vosges.

JOHANNOT, Banquier. — 1 pap. des Vosges.

JORDAN. — 1 pap. des Vosges.

JOUBERT, Administrateur de la Régie de l'Octroi. — 1 pap. des Vosges.

JOUBERT, Conseiller de Préfecture. — 1 pap. des Vosges.

JOUSSELIN, Avocat à la Cour de Cassation et au Conseil des Prises. — 1 pap. fin.

JOUVILLE. — 1 pap. des Vosges.

JUBÉ, Colonel de la trente-troisième Légion de Gendarmerie, *à Draguignan*. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

JULIEN. — 1 pap. des Vosges.

JULLIEN. — 1 pap. des Vosges.

JULLIENNE, Avocat au Conseil. — 1 pap. des Vosges.

JUMILHAC, (DE) Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.

JUSSIEU, *à Châlons-sur-Saône*. — 1 pap. des Vosges.

K.

KENNY, *à Dunkerque*. — 1 pap. des Vosges.

KERINU, Commissaire de Police, *à Lyon*. — 1 pap. des Vosges.

KOURAKIN, (le Prince) Ambassadeur de Russie près l'Empereur Napoléon. — 1 p. vélin.

KREUTZER, Compositeur. — 1 pap. des Vosges.

KUGLER. (DE) — 1 pap. des Vosges.

L.

LABARRE. (DE) — 1 pap. des Vosges.

LABARTHE. — 1 pap. des Vosges.

LABBÉ. — 1 pap. des Vosges.

LABEDOYÈRE. (DE) — 1 pap. des Vosges.

LABENETTE-CORSSE. — 1 pap. des Vosges.

LABLÉE, de l'Académie de Lyon. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

LABOISSIÈRE, Avoué. — 1 pap. des Vosges.

LABOISSIÈRE, *à Lalinde.* — 1 papier des Vosges.

LABORDE. (DE) — 1 pap. des Vosges.

LABORDE. (ALEXANDRE DE) — 1 papier des Vosges.

LABORNE. (DE) — 1 pap. des Vosges.

LABOURET, Négociant. — 1 pap. des Vosges.

LABROUSTE. — 1 pàp. des Vosges.

LACAZE, Banquier. — 1 pap. des Vosges.

LACÉPÈDE, (le Sénateur Comte DE) Grand Chancelier de la Légion d'Honneur. — 1 p. fin.

LACHABAUSSIÈRE, (DE) Homme de Lettres. — 1 pap. des Vosges.

LACHAISE, (le Baron) Préfet du Pas-de-Calais, *à Arras.* — 1 pap. fin.

LACHENAYE. (DE) — 1 pap. vélin.

LACHESNEZ, (HEUDE) *à Rouen.* — 2 pap. des Vosges.

LACHESNEZ (HEUDE) neveu, Négociant, *à Rouen.* — 1 pap. fin.

LACOSTE, Général, *au Puy.* — 1 pap. des Vosges.

LADEVEZE, Ingénieur des Ponts et Chaussées, *à Nice.* — 1 pap. des Vosges.

LAFARGUE, Chef à la Préfecture. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

LAFAULOTTE père, Négociant. — 1 pap. des Vosges.
LAFAULOTTE fils, Négociant. — 1 pap. des Vosges.
LAFFECTEUR, Médecin. — 1 p. des Vosges.
LAFFITTE jeune. — 1 pap. des Vosges.
LAFLECHELLE. (DE) — 1 pap. des Vosges.
LAFOND, Chirurgien. — 1 pap. des Vosges.
LAFOND-LADEBAT. — 1 pap. fin.
LAFOREST. — 1 pap. des Vosges.
LAFOSSE. (DE) — 1 pap. des Vosges.
LAFRIQUE, Peintre. — 1 pap. des Vosges.
LAGRENÉE, Peintre. — 1 pap. vélin.
LAIGLE. (DE) — 1 pap. des Vosges.
LAJAR, Législateur. — 1 pap. des Vosges.
LAJONCHERE. — 1 pap. des Vosges.
LALLEMAND. — 1 pap. des Vosges.
LAMADELAINE, (PH. DE) Homme de Lettres, Conservateur de la Bibliothèque du Ministère de l'Intérieur. — 1 pap. vélin.
LAMAIGNIÈRE, Juge de Paix. — 1 pap. fin.
LAMALLE, (DE) Médecin. — 1 pap. des Vosges.
LAMARCHE. — 1 pap. des Vosges.
LAMARCHE. (DE) — 1 pap. fin.
LAMARRE. (DE) — 1 pap. fin.
LAMBERT, (le Baron) Préfet d'Indre-et-Loire, *à Tours*. — 1 pap. des Vosges.
LAMBERT. — 1 pap. des Vosges.
LAMEGIE, Pharmacien. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

LA MESANGERE, Propriétaire, Homme de Lettres. — 1 pap. vélin.

LAMETH aîné, Législateur. — 1 pap. des Vosges.

LAMETH, (ALEXANDRE) Préfet de la Roër, *à Aix-la-Capelle.* — 1 pap. fin.

LAMI. — 1 pap. des Vosges.

LAMOIGNON. (DE) — 1 pap. des Vosges.

LAMOTHE, Préfet de la Haute-Loire. — 1 p. des Vosges.

LAMOTHE-BEVIERE, (DE) Avoué. — 1 pap. des Vosges.

LAMOTTE, (DE) Inspecteur des Poids et Mesures. — 1 pap. vélin.

LAMOUQUE, Juge de Paix. — 1 pap. des Vosges.

LANASPEZE, au Commissariat général de Police, *à Marseille.* — 1 pap. des Vosges.

LANDON, Peintre, Homme de Lettres. — 1 pap. des Vosges.

LANGLÈS, (DE) de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.

LANNEAU, Chef d'Institution. — 1 pap. des Vosges.

LANTENOIS. — 1 pap. fin.

LAPERIERRE. (DE) — 1 pap. des Vosges.

LAPERRIERE, Employé au Ministère de la Guerre. — 1 pap. des Vosges.

LAPIE. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

LAPORTE. (CHARLES DE) — 1 pap. des Vosges.
LAPORTE-DUTHEIL. — 1 pap. vélin.
LARCHER, de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.
LAROCHEFOUCAULT. (DE) — 1 pap. vélin.
LAROCHEFOUCAULT-DUBREUIL. (DE) — 1 pap. des Vosges.
LARUELLE, (DE) Avoué. — 1 pap. des Vosges.
LASCOUR. — 1 pap. des Vosges.
LASCOURS, Législateur. — 1 pap. des Vosges.
LASTIC SAINT-JAL, (DE) Directeur du Haras, *à Pau*. — 1 pap. des Vosges.
LATHAN. (DE) — 1 pap. des Vosges.
LATIL. — 1 pap. des Vosges.
LATRENNE. — 1 p. des Vosges.
LAUGIER, Négociant. — 1 pap. fin.
LAUGIER-MEIFFRIN. — 1 pap. des Vosges.
LAUJON, de l'Institut. — 1 pap. fin.
LAUMOND, (le Conseiller d'Etat Comte) Préfet de Seine-et-Oise, *à Versailles*. — 1 pap. des Vosges.
LAURENT, *au Puy*. — 1 pap. des Vosges.
LAVALADE, Chef à la Préfecture de Police. — 1 pap. des Vosges.
LAVALLÉE, (JOSEPH) Homme de Lettres, Chef de Division à la Chancellerie de la Légion d'Honneur. — 1 pap. fin.
LAVAUGUYON. (DE) — 1 pap. des Vosges.
LAVAUPALIERE. (DE) — 1 pap. des Vosges.
LAVAUVERT. — 1 pap. fin.

MESSIEURS

LAVAUX. — 1 pap. des Vosges.
LAVILLE, (DE) Chambellan de S. A. I. Madame Mère. — 1 pap. vélin.
LAVOISIER. — 1 pap. des Vosges.
LAYS, Artiste de l'Académie impériale de Musique. — 1 pap. fin.
LAZARE. (JACOB) — 1 pap. des Vosges.
LEBORGNE DE BOIGNE. — 1 papier des Vosges.
LEBLANC, Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
LEBRUN, Notaire. — 1 pap. des Vosges.
LEBRUN. — 1 pap. des Vosges.
LECARBONNIER. — 1 pap. des Vosges.
LECHARLIER, Libraire, *à Bruxelles.* — 13 pap. des Vosges.
LECHEVALIER, Instituteur. — 1 papier des Vosges.
LECLERC. — 1 pap. fin.
LECLERQ, Avoué et Avocat. — 1 pap. des Vosges.
LECLERQ. — 1 pap. des Vosges.
LECOMTE, Pharmacien. — 1 p. des Vosges.
LECOMTE, Instituteur. — 1 pap. fin.
LECOUTURIER jeune. — 1 pap. des Vosges.
LECREPY. — 1 pap. des Vosges.
LEDANOIS, Législateur. — 1 p. des Vosges.
LEDHUY, Agent de Change. — 1 pap. des Vosges.
LEDOUX. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

LEFEBRE. — 1 pap. des Vosges.

LEFEBVRE, Secrétaire Général au Ministère des Finances. — 1 pap. fin.

LEFEBVRE. — 1 pap. fin.

LEFEBVRE. — 1 pap. des Vosges.

LEFEBVRE. — 1 pap. des Vosges.

LEFRANC, Négociant. — 1 pap. fin.

LEGÉ, Notaire. — 1 pap. des Vosges.

LEGENDRE D'ONSEMBRAY. — 1 pap. fin.

LEGER, Chef à la Préfecture de Police. — 1 pap. des Vosges.

LEGER. — 1 pap. des Vosges.

LEGOUVÉ, de l'Institut. — 1 papier des Vosges.

LEGRAND, Chef au Ministère des Finances. — 1 pap. des Vosges.

LEGRAND LEMOY. — 1 pap. des Vosges.

LEGRAS. — 1 pap. des Vosges.

LEGUEY, Pharmacien. — 1 pap. des Vosges.

LEGUILLON. — 1 pap. des Vosges.

LEHOC. — 1 papier des Vosges.

LELEGARD. — 1 pap. des Vosges.

LEMAISTRE, Archiviste à la Préfecture de Police. — 1 papier des Vosges.

LEMAITRE. — 1 pap. des Vosges.

LEMIT, Avoué. — 1 pap. des Vosges.

LEMOINE DE LAVERGNE. — 1 pap. fin.

LEMOINE. — 1 papier des Vosges.

MESSIEURS

LEMONNIER, Employé au Trésor Public.— 1 pap. des Vosges.
LEMONNIER. — 1 pap. fin.
LEON. — 1 pap. des Vosges.
LEROUX, Agent de Change. — 1 pap. vélin.
LEROUX, (HENRI) Artiste. —1 pap. des Vosges.
LEROUX, ancien Capitaine.—1 p. des Vosges.
LEROY, Sous-Préfet, *à Reims*. — 1 pap. des Vosges.
LEROY. — 1 pap. des Vosges.
LEROY. — 1 pap. des Vosges.
LEROY DE NEUVILLE. — 1 p. des Vosges.
LESCOT, Pharmacien. — 1 pap. des Vosges.
LESIEUR, Procureur du Lycée Impérial. — 1 pap. des Vosges.
LESPINASSE-DARLAY. — 1 pap. des Vosges.
LESSEIGNES, (DE) Contre-Amiral. — 1 p. fin.
LESUEUR, Négociant. — 1 pap. fin.
LESUEUR, Compositeur, du Conservatoire. — 1 pap. des Vosges.
LETELLIER, Législateur. — 1 papier des Vosges.
LETISSIER. (HIPPOLYTE) — 1 p. des Vosges.
LEVACHER, Homme de Lettres. — 1 p. fin.
LEVIS. (DE) — 1 pap. des Vosges.
LEVRAT. — 1 pap. des Vosges.
LEVRAULT, Maire, *à Strasbourg*.—1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

LIGNERY. — 1 pap. des Vosges.
LIMODIN, Chef à la Préfecture de Police. — 1 pap. fin.
LIOUST-CHENEDOLLÉ, Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
LIPPE, Directeur des Droits-Réunis, *à Aix-la-Chapelle*. — 1 papier des Vosges.
LIVRY, (HIPPOLYTE DE) Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
LOEVE. — 1 pap. des Vosges.
LOMBARD-TARADEAU. — 1 pap. fin.
LORELUT. — 1 pap. des Vosges.
LORIN, Agent de Change. — 1 p. des Vosges.
LOUIS CORNU. — 1 pap. des Vosges.
LOURDET. — 1 pap. des Vosges.
LOUVEAU. — 1 papier des Vosges.
LOUVOIS. (DE) — 1 pap. des Vosges.
LUBERSAC. (DE) — 1 pap. des Vosges.
LUBERSAC. (DE) — 1 pap. des Vosges.
LUC-PREISVERCH. — 1 pap. des Vosges.
LUÇAY, (le Comte DE) Premier Préfet du Palais. — 1 papier des Vosges.
LUCE. — 1 pap. des Vosges.
LUCY, Notaire, *à Mony*. — 1 pap. fin.
LURDE. — 1 pap. des Vosges.

M.

MESSIEURS

MACHET. — 1 pap. des Vosges.
MADINIER, Propriétaire. — 1 pap. fin.
MAGIN aîné, Commissaire général de la Navigation. — 1 papier des Vosges.
MAGIN jeune, Inspecteur général de la Navigation. — 1 pap. des Vosges.
MAGNIN. — 1 pap. des Vosges.
MAILHE. — 1 pap. des Vosges.
MAILLARD, Notaire. — 1 pap. fin.
MAINSSONNAT, Directeur de l'Enregistrement, *à Nice*. — 1 pap. fin.
MALET. (DE) — 1 pap. des Vosges.
MALHERBE, (DE) Avocat, *à Rouen*. — 1 pap. des Vosges.
MALLET. — 1 pap. vélin.
MALLET aîné, Membre du Conseil du Département. — 1 pap. fin.
MALOET. — 1 pap. des Vosges.
MANET. — 1 pap. des Vosges.
MANGÉ DU MAINE. — 1 pap. des Vosges.
MANGOURIT. — 1 pap. fin.
MANIBAN. — 1 pap. des Vosges.
MANUEL, Agent de Change. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

MARCEL, Directeur de l'Imprimerie Impériale. — 1 pap. des Vosges.

MARCHAND. — 1 pap. fin.

MARDOCHÉE frères, Négocians. — 1 pap. des Vosges.

MAREC, Inspecteur de Marine, *à Gênes*. — 1 pap. des Vosges.

MARÉCHAL. (Mme) — 1 pap. vélin.

MARÉCHAL. — 1 pap. des Vosges.

MARGUERÉ. — 1 pap. fin.

MARGUERIT, Négociant. — 1 pap. des Vosges.

MARIE, *à Marseille*. — 1 pap. des Vosges.

MARIE DE SAINT-URSIN, Médecin, Propriétaire-Rédacteur de la Gazette de Santé. — 2 pap. des Vosges.

MARIGNER. — 1 pap. des Vosges.

MARLIN. — 1 pap. des Vosges.

MARMIER. (DE) — 1 pap. des Vosges.

MAROCHETTI. — 1 pap. des Vosges.

MARQUE, Chirurgien. — 1 pap. des Vosges.

MARRON. (le Chevalier) — 1 pap. des Vosges.

MARTEL. — 1 pap. des Vosges.

MARTIGNAC fils, Avocat, *à Bordeaux*. — 1 pap. fin.

MARTIN, Avocat. — 1 pap. des Vosges.

MARTIN. — 1 pap. des Vosges.

MARTIN-PUECH. — 1 pap. des Vosges.

MARY, *à Nantes*. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

MASSÉ, Notaire. — 1 pap. des Vosges.
MASSON, Avoué. — 1 pap. fin.
MASSON, Commissaire de Police. — 1 pap. des Vosges.
MASSON-GRANDJEAN, Chirurgien-Oculiste. — 1 papier des Vosges.
MASSON SAINT-MAURICE, Commissaire Priseur. — 1 pap. des Vosges.
MATHIAS, Pharmacien. — 1 papier des Vosges.
MATHIAS, Avocat. — 1 pap. des Vosges.
MATHIEU, ex-Notaire. — 1 pap. des Vosges.
MATHIEU. — 1 pap. des Vosges.
MATON DE LA VARENNE, Avocat. — 1 pap. des Vosges.
MAUCO. — 1 pap. des Vosges.
MAUGUIN, Propriétaire-Rédacteur du Journal du Barreau. — 1 pap. des Vosges.
MAUJON. — 1 pap. fin.
MAUPEOU. (DE) 1 pap. des Vosges.
MAUREL, Propriétaire, *à Belleville*. — 1 p. des Vosges.
MAUREY. — 1 pap. des Vosges.
MAY. (L.) — 1 pap. des Vosges.
MAYAND-CHALON. — 1 pap. des Vosges.
MAYER. — 1 pap. des Vosges.
MAYER-DALMBERT. — 1 pap. fin.
MAYER-DALMBERT. (JOSEPH) — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

MAIGNEAUD DE COSLANGE. — 1 papier des Vosges.
MECHIN, Préfet de l'Aisne, *à Laon.* — 1 pap. fin.
MEGNIÈRE SAINT-FAL. — 1 papier des Vosges.
MÉHUL, de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.
MERAULT. — 1 pap. des Vosges.
MERCIER. (LE) — 1 pap. des Vosges.
MERIEULT. — 1 pap. des Vosges.
MERLE DE LAGORCE, Général. — 1 pap. des Vosges.
MERLIN. — 1 pap. fin.
MEROTHON. — 1 pap. des Vosges.
MERVILLE. — 1 pap. des Vosges.
METTEMBERG, Médecin. — 1 pap. des Vosges.
MEYER, *à Bordeaux.* — 1 pap. vélin.
MEYNARD, Entrepreneur de Coches. — 1 p. fin.
MICALL, Receveur général, *à Nice.* — 1 p. fin.
MICAULT DE LOMBELON. — 1 pap. fin.
MICHAUX, Commissaire-Ordonnateur. — 1 pap. vélin.
MICHEL jeune. — 1 pap. fin.
MICOUD, *à Liége.* — 1 pap. des Vosges.
MIDAVAINE, Commissaire à la Vallée. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

MILLOT, Médecin-Accoucheur. — 1 pap. fin.
MINEL, Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
MIRAMOND. (DE) — 1 pap. fin.
MIRANDE. (DE) — 1 pap. des Vosges.
MIRBECK. (DE) — 1 pap. des Vosges.
MOINERY, Négociant. — 1 pap. des Vosges.
MOITTE. — 1 pap. des Vosges.
MOLÉ DE LA FREDIÈRE. — 1 papier des Vosges.
MOLLET, Médecin. — 1 pap. des Vosges.
MONACO. (DE) — 1 pap. fin.
MONACO. (JOSEPH DE) — 1 pap. des Vosges.
MONDOT DE LAGORCE. — 1 pap. fin.
MONSIGNY. (DE) — 1 pap. des Vosges.
MONTALAN. (MATHIEU) — 1 pap. des Vosges.
MONTAMANT, (DE) Membre du Conseil du Département de la Seine. — 1 pap. des Vosges.
MONTAUD. — 1 pap. des Vosges.
MONTBRETON, (DE) Écuyer de S. A. I. la Princesse Pauline. — 1 pap. fin.
MONTCHENU. (DE) — 1 papier des Vosges.
MONTESQUIOU. (HENRY DE) — 1 pap. fin.
MONTGOLFIER, du Conservatoire des Arts et Métiers. — 1 pap. des Vosges.
MONTGUYON. — 1 pap. des Vosges.
MONTHULÉ. (DE) — 1 pap. des Vosges.
MONTICOURT. — 1 pap. fin.
MONTIGNY. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

MONTLOSIER. — 1 pap. des Vosges.
MONTMORENCY, (DE) Général. — 1 papier des Vosges.
MONTMORENCY, (DE) — 1 pap. des Vosges.
MONTMORENCY-ROBECQ. — 1 pap. des Vosges.
MONTRONT. (CASIMIR) — 1 papier vélin.
MONTTETTIN. — 1 pap. des Vosges.
MONVEL, de l'Institut. — 1 pap. vélin.
MORAND, Général de Division, Gouverneur de l'île de Corse. — 1 pap. vélin.
MORAND, Professeur à l'École de Droit. — 1 pap. des Vosges.
MORANT, (DE) Propriétaire. — 1 pap. fin.
MOREAU, Receveur Général de Saônc-et-Loire. — 1 pap. des Vosges.
MOREAU, Avocat. — 1 pap. fin.
MOREAU, Commissaire-Priseur. — 1 papier des Vosges.
MOREL-VINDÉ, Correspondant de la première Classe de l'Institut. — 2 pap. fin.
MORELLET, de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.
MORGAN - BÉTHUNE, Avocat, *à Amiens*. — 1 pap. vélin.
MORGON. — 1 pap. des Vosges.
MORINIÈRE, Agent d'Affaires. — 1 pap. fin.
MORISSE. — 1 pap. des Vosges.
MORISSEAU. — 1 pap. fin.

MESSIEURS

MORTAGNE. (EUGÈNE DE) — 1 pap. fin.
MORTEMART. (DE) — 1 pap. des Vosges.
MOTTET, Employé. — 1 pap. des Vosges.
MOULIN. — 1 pap. des Vosges.
MOYNAT. — 1 pap. des Vosges.
MUGUET. — 1 pap. des Vosges.
MULLER. (le Baron DE) — 1 pap. des Vosges.
MUN. (ADRIEN DE) — 1 p. des Vosges.
MURAT. — 1 pap. des Vosges.
MUSSET. — 1 pap. des Vosges.

N.

NAIGEON, de l'Institut. — 1 p. des Vosges.
NARBONNE. (DE) — 1 pap. des Vosges.
NARDOT. — 1 pap. fin.
NARJOT, Notaire. — 1 pap. des Vosges.
NASBON. — 1 pap. des Vosges.
NAUDET, Quartier-Maître. — 1 papier des Vosges.
NÉGRIER DE LA CROCHARDIÈRE, Maire, *au Mans*. — 1 pap. des Vosges.
NERVO. — 1 pap. des Vosges.
NICOD, Chirurgien. — 1 pap. des Vosges.
NICOLAI. (GEORGES DE) — 1 pap. des Vosges.
NICOLEAU, Bibliothécaire. — 1 papier des Vosges.

MESSIEURS

NICOLLON, Capitaine retiré, *à Melun*. — 1 pap. des Vosges.
NOAILLES. (JULES DE) — 1 pap. fin.
NOEL, Négociant. — 1 pap. fin.
NOGUÉ DE MEIRAC. — 1 pap. des Vosges.
NOIRDEMANGE. — 1 pap. des Vosges.
NORMAND, Pharmacien. — 1 p. des Vosges.

O.

ODIER. — 1 pap. des Vosges.
ODIN-ROUVIÈRE, Médecin. — 1 pap. des Vosges.
OLIVEIRA. (D') — 1 pap. des Vosges.
OLLIVIER, Banquier. — 1 pap. des Vosges.
ORRY LA ROCHE. — 1 pap. des Vosges.
OTTEVAERE. — 1 pap. fin.
OUDINOT. — 1 pap. vélin.
OUIN. (J.-B.) — 1 pap. des Vosges.
OZENNE. — 1 pap. des Vosges.

P.

PAGANEL, Chef à la Légion d'Honneur. — 1 pap. fin.
PAGE. — 1 pap. des Vosges.
PAILLET. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

PAILLOT. (AMÉDÉE DE) — 2 pap. des Vosges.
PAJOT, Secrétaire Général des Domaines. — 1 pap. des Vosges.
PAJOT. — 1 pap. des Vosges.
PAJOT DE VILLERS aîné, Propriétaire. — 8 pap. des Vosges.
PALIS, Secrétaire Général du Cantal, *à Aurillac*. — 1 pap. des Vosges.
PALIS, Entrepreneur en Bâtiment. — 1 pap. des Vosges.
PANIER, Avoué. — 1 pap. fin.
PARDON, Avocat. — 1 papier des Vosges.
PARIS jeune, Avoué. — 1 pap. des Vosges.
PARIS DE LAMAURY. — 1 pap. fin.
PARISOT, Employé au Trésor Public. — 1 p. des Vosges.
PARMENTIER, de l'Institut. — 1 papier des Vosges.
PAROUTY. (Mme Veuve DE) — 1 pap. fin.
PARTARIEUX, *à Bordeaux*. — 1 papier des Vosges.
PARTON. — 1 pap. des Vosges.
PASCAL, Juge, *à Draguignan*. — 1 pap. des Vosges.
PASCAL-ROUX, Négociant, *à Marseille*. — 1 pap. des Vosges.
PASQUELIN jeune. — 1 pap. des Vosges.
PASQUIER. — 1 pap. des Vosges.
PASTÉ, Avoué. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

PASTORET, (le Sénateur Comte) de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.

PATOUILLAT. — 1 pap. des Vosges.

PATRIARCHE-PINARD, Négociant, *à Beaune*. — 1 papier fin.

PATRICH-LATTINE. — 1 pap. des Vosges.

PATTO aîné, Banquier. — 1 pap. des Vosges.

PAULÉE, Négociant. — 1 pap. des Vosges.

PAULINE. (S. A. I. la Princesse) — 1 p. vélin.

PÉAN DE SAINT-GILLES, Notaire. — 1 p. vélin.

PEILLON. — 1 pap. des Vosges.

PELLAGOT. — 2 pap. des Vosges.

PELLETIER, Pharmacien. — 1 papier des Vosges.

PEREY. (DE) — 1 pap. des Vosges.

PERIER. — 1 pap. des Vosges.

PERIER-DUVERGER, Avocat. — 1 pap. des Vosges.

PÉRIGNON. — 1 pap. des Vosges.

PERIGORD-CHALAIS. — 1 pap. des Vosges.

PERIN, Avocat. — 1 pap. des Vosges.

PERMON, (DE) Commissaire général de Police, *à Marseille*. — 1 pap. des Vosges.

PERNAULT. — 1 pap. des Vosges.

PERNETTI, Commissaire de Marine, *à Gênes*. — 1 p. des Vosges.

PERRARD DE MONTREUIL. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

PERREAU, Inspecteur de l'Université. — 1 p. des Vosges.

PERRIER, de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.

PERRIN. — 1 pap. vélin.

PERRIN aîné. — 1 pap. des Vosges.

PERRIN DE SERIGNY. — 1 p. des Vosges.

PERROUTEAU DE LANAUZE. — 1 papier des Vosges.

PERSONNE-DESBRIÈRES, Agent de Change. — 1 p. des Vosges.

PESSONNEAU, Commissaire de Police. — 1 pap. des Vosges.

PETERNY, Sous-Préfet, *à Kaiserlautern*. — 1 pap. des Vosges.

PETIBEAU. — 1 pap. des Vosges.

PETITNIAUD. — 1 pap. des Vosges.

PETIT, Pharmacien. — 1 pap. des Vosges.

PETIT. — 1 pap. des Vosges.

PETIT. — 1 pap. des Vosges.

PETIT D'HAUTERIVE, Avocat. — 1 papier des Vosges.

PETIT DESROZIER. — 1 pap. des Vosges.

PEYRE. (DE) — 1 pap. des Vosges.

PEYRONET, Agent de Change. — 1 pap. des Vosges.

PICARD, de l'Institut, Directeur de l'Opéra. — 1 pap. des Vosges.

PICHON-VANDEUIL, Docteur-Médecin. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

PICHONNIER, Secrétaire de la Sous-Préfecture de Furnes. — 1 pap. des Vosges.
PICOLET, Avocat. — 1 pap. des Vosges.
PIERLOT, Banquier. — 1 pap. fin.
PIERRE-PIERRE, Commissaire général de Police, *à Bordeaux*. — 1 pap. fin.
PIERREPONT. — 1 pap. des Vosges.
PIERRET. — 1 pap. des Vosges.
PIETRESSON SAINT-AUBIN. — 1 pap. des Vosges.
PIIS, (ANTOINE DE) *à Cambray*. — 1 pap. des Vosges.
PIIS, (DANIEL DE) ancien Officier, *à Bordeaux*. — 1 pap. fin.
PIIS, (JEAN-BAPTISTE DE) Propriétaire, *à Bordeaux*. — 1 pap. fin.
PIIS, (VITAL DE) Propriétaire, *à Villeneuve-d'Agen*. — 1 pap. fin.
PILLE, Négociant. — 1 pap. des Vosges.
PILLET, ancien Magistrat. — 1 pap. fin.
PILLOT, Agent de Change. — 1 papier des Vosges.
PINEL, Médecin à l'Hospice de la Salpétrière. — 1 pap. des Vosges.
PINGOT. — 1 papier des Vosges.
PIRAULT. — 1 pap. des Vosges.
PISSARD, Officier de Santé. — 1 papier des Vosges.
PITARO, Docteur-Médecin. — 1 pap. fin.

MESSIEURS

PLAISANT DU CHATEAU, Directeur du Juri. — 1 papier des Vosges.
POINTEL. — 1 papier des Vosges.
POIRIER, Jurisconsulte. — 1 p. des Vosges.
POLLUCHE, Secrétaire général du Finistère, *à Quimper*. — 1 pap. des Vosges.
POMMEREAUX. — 1 pap. fin.
POMMIER, Secrétaire intime au Commissariat de Police, *à Lyon*. — 1 papier des Vosges.
PONCRET. — 1 pap. des Vosges.
PONS, (de Verdun) Substitut du Procureur impérial de la Cour de Cassation. — 1 pap. fin.
PONS-REMPON. (DE) — 1 pap. des Vosges.
PORCHER, Employé. — 1 pap. des Vosges.
PORTALIS. (le Baron) — 1 pap. des Vosges.
PORTAU. — 1 pap. des Vosges.
POSTELLE. — 1 pap. fin.
POTELLET. — 1 pap. des Vosges.
POTRON. — 1 pap. des Vosges.
POTTIER. — 1 pap. des Vosges.
POTTIER, Rédacteur du Journal de la Haute-Marne. — 1 pap. des Vosges.
POUCHET, Négociant, *à Rouen*. — 1 pap. des Vosges.
POURTALÈS. (FRÉDÉRIC DE) — 1 pap. vélin.
PRADEL, Négociant. — 1 pap. des Vosges.
PRAT. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

PRÉAU, Notaire. — 2 pap. des Vosges.
PRIEUR, (de la Marne) Avocat. — 1 pap. des Vosges.
PRIGNOT. — 1 pap. fin.
PRITELLY. (DE) — 1 pap. fin.
PRIX-RÉAL. — 1 pap. vélin.
PRUGNON. — 1 pap. des Vosges.
PRULAY. (POISSONNIER DE) — 1 p. des Vosges.
PUJOL, Avoué. — 1 pap. fin.
PUTEAUX, Employé. — 1 pap. des Vosges.

Q.

QUANTINE. — 1 pap. fin.
QUILLAUX, Avoué. — 1 pap. des Vosges.
QUINETTE, Préfet de la Somme, *à Amiens*. — 1 pap. des Vosges.

R.

RABAUT-POMMIER. — 1 pap. des Vosges.
RAGON, Pharmacien. — 1 pap. des Vosges.
RAGOULLEAU, Avocat. — 1 p. des Vosges.
RAINCOURT. (C.) — 1 pap. des Vosges.
RALÊNE. (L. DE) — 1 pap. des Vosges.
RAMEL. — 1 pap. des Vosges.
RAMOND, Préfet du Puy-de-Dôme, *à Clermont*. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

RANDON DE LA TOUR, Propriétaire. — 1 pap. fin.

RAOUL, (J.-M.) Avocat. — 1 pap. fin.

RAST DES ARMANDS, Secrétaire général de la Préfecture de la Sarthe, *au Mans*. — 1 pap. des Vosges.

RÉAL. (le Conseiller d'État Comte) — 3 p. fin.

RÉANT, Quartier-Maître des Grenadiers de la Garde Impériale. — 1 pap. des Vosges.

REBOUL-TARADEAU, Maire, *à Draguignan*. — 1 pap. fin.

RECAMIER, Médecin. — 1 pap. des Vosges.

RECODÈRE, Maire, *à Gentilly*. — 1 p. des Vosges.

REDON. (MAXIME DE) — 1 pap. vélin.

RÉGLEY. — 1 papier des Vosges.

REGNARD père. — 1 pap. fin.

REGNARD, Lieutenant-Colonel, Aide-de-Camp du Maréchal Duc d'Elchingen. — 1 pap. vélin.

REGNAUD DE SAINT-JEAN-D'ANGELY, (S. Ex. le Comte) Ministre d'état. — 1 pap. vélin.

REGNIER. — 1 pap. des Vosges.

REGNIER DE JARJAYE. — 1 p. des Vosges.

REINTJENS, Secrétaire général de la Préfecture de la Meuse-Inférieure, *à Mastricht*. — 1 pap. vélin.

REMY-CLAYE. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

RENDU, Notaire. — 1 pap. des Vosges.
RENOUARD. — 1 pap. des Vosges.
RESPINGER, Négociant. — 1 pap. fin.
RESSINS. (B. DE) — 1 pap. des Vosges.
RETIF. — 1 pap. des Vosges.
REVELIÈRE. — 1 pap. des Vosges.
REVERONY-SAINT-CYR. — 1 papier des Vosges.
REY. — 1 pap. vélin.
RIBOUTÉ, Homme de Lettres. — 1 pap. des Vosges.
RICALTE. — 1 pap. des Vosges.
RICCI, Officier de Santé. — 1 p. des Vosges.
RICHARD, Préfet de la Charente-Inférieure, *à Saintes*. — 1 pap. fin.
RICHARD. — 1 pap. des Vosges.
RICHARD - MONTJOYEUX, Agent de Change. — 1 papier des Vosges.
RICHEBOURG. (DE) — 1 pap. fin.
RICHERI, Sous-Préfet, *à Mondovi*. — 1 pap. des Vosges.
RICHOMME, Avocat. — 1 pap. vélin.
RICQBOUR, Négociant. — 1 p. des Vosges.
RIGAUD, Agent de Change. — 1 papier des Vosges.
RIOU DE KERSALAUN, (Mme) *à Aurillac*. — 1 pap. des Vosges.
ROARD, Notaire. — 1 pap. fin.

MESSIEURS

ROBBÉ DE BEAUVESET, Propriétaire. — 1 papier des Vosges.

ROBILLARD, Censeur de la Banque. — 1 p. vélin.

ROBLOT, Chirurgien-Pédicure. — 1 pap. des Vosges.

ROCH, Procureur, *à Lyon*. — 2 papier des Vosges.

ROCH. (J.) — 1 pap. des Vosges.

ROCHE, Contrôleur des Droits-Réunis, *à Draguignan*. — 1 pap. des Vosges.

ROCHE-DRAGON. (LA) — 1. p. des Vosges.

ROCHEFORT, Directeur de l'Ecole Centrale, *au Puy*. — 1 pap. fin.

ROCQUEMONT. (DE) — 1 pap. des Vosges.

RODRIGUES, Banquier. — 1 papier des Vosges.

ROGER. (le Baron) — 1 pap. des Vosges.

ROGER-DARQUAINVILLIERS. — 1. papier des Vosges.

ROGER-DUCOS. (le Sénateur Comte) — 1 p. des Vosges.

ROHAN. (F. DE) — 1 pap. des Vosges.

ROHAN-CHABOT. (DE) — 1 pap. fin.

ROMANZOW, (le Comte DE) Ministre des affaires étrangères de Russie. — 1 pap. vélin.

ROMEY, Avocat, *à Nice*. — 1 pap. vélin.

RONGIER, Négociant, *à Lyon*. — 1 p. fin.

MESSIEURS

ROQUES, Docteur-Médecin, *à Montpellier*. — 1 pap. des Vosges.
ROQUES, Médecin. — 1 papier des Vosges.
ROSE, Avoué. — 1 pap. vélin.
ROUCY. (DE) — 1 pap. des Vosges.
ROUGEMONT-LOWEMBERG, (DE) Banquier. — 1 pap. vélin.
ROUILLÉ DE L'ESTANG, Membre du Conseil du Département. — 1 pap. des Vosges.
ROUILLY, Négociant. — 1 pap. des Vosges.
ROUME DE SAINT-LAURENT. — 1 pap. des Vosges.
ROUSSEAU, (J.-J.) Maire. — 1 p. des Vosges.
ROUSSEAU. — 1 pap. fin.
ROUSSIN, Chef de Bureau au Ministère de la Guerre. — 1 pap. fin.
ROUX, Banquier. — 1 pap. des Vosges.
ROUX, Médecin. — 1 pap. des Vosges.
ROY. — 1 pap. fin.
ROY, Chirurgien. — 1 pap. vélin.
ROZIER, Banquier. — 1 pap. fin.
RUMFORT. (le Comte DE) — 1 papier des Vosges.
RUOTTE, Artiste. — 1 pap. fin.
RUSCA, Directeur de la Société d'Emulation, *à Lyon*. — 5 pap. fin et 5 des Vosges.

S.

MESSIEURS

SAGE, de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.
SAGERET. — 1 pap. des Vosges.
SAILLARD, Banquier. — 1 pap. des Vosges.
SAINT-AFFRIQUE. (DE) — 1 pap. fin.
SAINT-AIGNAN, (DE) Lieutenant-Colonel. — 1 pap. des Vosges.
SAINT-FARRE, (DE) Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
SAINT-GEORGES, Administrateur des Messageries. — 1 pap. des Vosges.
SAINT-GEORGES DE VERAC. — 1 papier des Vosges.
SAINT-GERMAIN, (DE) Chef des Poids et Mesures. — 1 pap. des Vosges.
SAINT-GILLES. — 1 pap. des Vosges.
SAINT-JAMES. (DE) — 1 pap. fin.
SAINT-LAURENT, (DE) Propriétaire. — 1 pap. des Vosges.
SAINT-OMER. — 1 pap. fin.
SAISSEVAL. — 1 pap. des Vosges.
SALVERTE. (EUSÈBE) — 1 pap. des Vosges.
SAMSON. — 1 pap. des Vosges.
SANDRIN. — 1 pap. des Vosges.
SANÉ, Inspecteur du Génie. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

SANGRAIN. — 1 pap. des Vosges.
SAPEY, Législateur. — 1 pap. des Vosges.
SAUCET. — 1 pap. des Vosges.
SAULNIER, (le Chevalier) Secrétaire général du Ministère de la Police. — 1 pap. fin.
SAUNIER, Pharmacien. — 1 papier des Vosges.
SAUVAGE, Administrateur de la Loterie. — 1 pap. des Vosges.
SAUVAN. — 1 pap. des Vosges.
SAUVEBOEUF. (DE) — 1 pap. des Vosges.
SAUZAY. (DE) — 1 pap. des Vosges.
SAVOYE-ROLLIN, Préfet de la Seine-Inférieure, *à Rouen*. — 1 pap. fin.
SCHMOL, Banquier. — 1 pap. des Vosges.
SEDILLOT, Médecin. — 1 pap. des Vosges.
SEGARD, Médecin. — 1 pap. fin.
SEGUIN, Pharmacien. — 1 pap. des Vosges.
SEGUIN, (ARMAND) Négociant. — 1 pap. des Vosges.
SEGUR, (le Comte DE) Grand-Maître des Cérémonies de S. M. — 1 pap. vélin.
SELVE. (DE) — 1 pap. des Vosges.
SEMELET, *à Bordeaux*. — 1 p. des Vosges.
SEMEZIE. — 1 pap. des Vosges.
SENSI. (LOUIS DE) — 1 pap. des Vosges.
SEPTEUIL. (DE) — 1 pap. des Vosges.
SERISE, Notaire. — 1 pap. fin.
SERISE. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

SERIZIAT, Magistrat de Sûreté. — 1 pap. fin.
SERREAU, Commissaire-Priseur. — 1 pap. des Vosges.
SERRURIER, Accoucheur. — 1 pap. des Vosges.
SERSON-DESMOITIERS, Avocat. — 1 pap. des Vosges.
SESMAISONS. (DE) — 1 pap. fin.
SEVENE, (AUGUSTE) Banquier. — 1 pap. fin.
SÉVIN, Négociant. — 1 pap. vélin.
SEYDOUX, (D.) Négociant. — 1 pap. fin.
SHERER, Banquier. — 1 pap. vélin.
SIBERT-CORNISSON. (DE) — 1 papier des Vosges.
SIEMSEN. — 1 pap. des Vosges.
SILLAN, Pharmacien. — 1 pap. fin.
SILLERY, (DE) Propriétaire. — 1 pap. fin.
SIMON. — 1 pap. des Vosges.
SIMON. — 1 pap. des Vosges.
SIMON-NEUSTADT. — 1 pap. des Vosges.
SIMONEAU, Commissaire-Priseur. — 1 pap. des Vosges.
SIMONNOT, Sous-Préfet, *à Châlons*. — 1 p. des Vosges.
SOBRY, Jurisconsulte, Commissaire de Police. — 1 pap. des Vosges.
SOCHNEC. — 1 pap. fin.
SOIZEAU. — 1 pap. vélin.
SOLAGES. (DE) — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

SOLLIER, Chirurgien. — 1 pap. des Vosges.
SOMMARIVA, (DE) Propriétaire. — 2 pap. fin.
SOMMYEVRE, (DE) Propriétaire, *à Lille*. — 1 pap. des Vosges.
SOUBERBIELLE, Chirurgien. — 1 pap. fin.
SOUPÉ, Docteur en Chirurgie. — 1 pap. des Vosges.
SUE, Professeur à l'Ecole de Médecine. — 1 pap. fin.
SURGY. (DE) — 1 pap. des Vosges.
SURMONT. (DE) — 1 pap. fin.
SUZANNE. — 1 pap. des Vosges.

T.

TABOUET. — 1 pap. des Vosges.
TAILLEPIED DE BONDY, Chambellan de S. M. — 1 pap. vélin.
TALMA, Artiste Sociétaire du Théâtre-Français. — 1 pap. fin.
TAMIET, Employé à la Préfecture du Pô, *à Turin*. — 1 pap. des Vosges.
TAMNAY. (DE) — 1 pap. des Vosges.
TARTERA, Médecin. — 1 pap. des Vosges.
TAUNAY. — 1 pap. des Vosges.
TEMPIER. — 1 pap. vélin.
TERPAN, (Mme veuve) Propriétaire. — 1 pap. fin.

MESSIEURS

TERRAS, (ANTOINE) *à Lyon.* — 1 p. des Vosges.
TERS. — 1 pap. des Vosges.
THABAUD, Administrateur de la Loterie. — 1 pap. des Vosges.
THAYER. (JAME) — 1 pap. des Vosges.
THEVENIN, Major. — 1 pap. des Vosges.
THIBAUDIÈRE. — 1 pap. des Vosges.
THIBON, Sous-Gouverneur de la Banque. — 1 pap. des Vosges.
THIERRY. — 1 pap. des Vosges.
THIERY. — 1 pap. des Vosges.
THION DE LA CHAUME. — 1 p. des Vosges.
THOMASSIN DE MONTBEL, Homme de Lettres. — 1 pap. vélin.
THOMPSON. — 1 pap. des Vosges.
THONIN. — 1 pap. des Vosges.
THUMERY. (DE) — 1 pap. des Vosges.
THURET. — 1 pap. des Vosges.
TILLY. (ALEX. DE) — 1 pap. vélin.
TILLY DE PRÉMONT. — 1 pap. vélin.
TIPHAINE. — 1 pap. des Vosges.
TISSANDIER. — 1 pap. fin.
TISSOT, Chef de Division au Ministère des Cultes. — 1 pap. des Vosges.
TOCQUEVILLE. (DE) — 1 pap. des Vosges.
TOLOZÉ. (DE) — 1 pap. des Vosges.
TOSCAN. — 1 pap. des Vosges.
TOURDONNET. (DE) — 1 pap. des Vosges.
TOURNIOL-DUCLOZ, Propriétaire, *à Gueret.* — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

TRANCHANT. — 1 pap. des Vosges.
TRIAYRE. (PAUL) — 1 pap. des Vosges.
TRICARD. — 1 pap. des Vosges.
TRIPIER. — 1 pap. fin.
TROUILLET. — 1 pap. des Vosges.
TRUDELLE. — 1 pap. des Vosges.
TUAULT. — 1 pap. des Vosges.
TUILLIER-PERRON, *au Château de Frêne.* — 1 pap fin.
TURENNE. — 1 pap. des Vosges.
TUROT Homme de Loi. — 1 pap. vélin.
TUROT neveu. — 1 pap. vélin.

U.

USQUIN. — 1 pap. des Vosges.

V.

VALENTIN. — 1 pap. des Vosges.
VALLÉE DE NOYER. — 1 pap. des Vosges.
VANBERCHENS. — 1 pap. des Vosges.
VAN-SPAENDONCK, de l'Institut. — 1 pap. des Vosges.
VARLET fils, Avocat. — 1 pap. des Vosges.
VAUBAN (DE) aîné. — 1 pap. des Vosges.
VAULGREMAND. — 1 pap. des Vosges.
VAURÉAL. (DE) — 1 pap. vélin.
VENDRYES. — 1 pap. des Vosges.
VERGENNES. (DE) — 1 pap. des Vosges.
VERGEZ. (DE) — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

VERKAVEN. — 1 pap. des Vosges.

VERNE, Agent de Change. — 1 p. des Vosges.

VERNIER. — 1 pap. des Vosges.

VERNINAC. (DE) — 1 pap. des Vosges.

VERNOIS, Notaire. — 1 pap. des Vosges.

VERNON, (DE) Secrétaire de la Sous-Préfecture, *à Meaux*. — 1 pap. des Vosges.

VERON, Juge de Paix. — 1 pap. des Vosges.

VERSIEUX. (EUG. DE) — 1 pap. des Vosges.

VEYRAT, Inspecteur général de Police. — 1 pap. des Vosges.

VIAN, Employé au Ministère de la Guerre. — 1 pap. des Vosges.

VIAUD DE BELAIR. — 1 pap. des Vosges.

VIBRAYE. (DE) — 1 pap. des Vosges.

VIEL, Architecte. — 1 pap. des Vosges.

VIGIER, Propriétaire. — 1 pap. fin.

VIGNOLLE, Général de Division. — 1 p. fin.

VIGUIER. — 1 pap. des Vosges.

VILLERS, (DE) Greffier de Juge de Paix. — 1 pap. des Vosges.

VILLETTE, (CH.) Interprète. — 1 p. des Vosges.

VILLOT aîné. — 1 pap. des Vosges.

VILLOT. — 1 pap. des Vosges.

VINCENT, Préfet du Pô, *à Turin*. — 1 pap. des Vosges.

VINCENT, de l'Institut. — 1 p. des Vosges.

VINCENT. — 1 pap. des Vosges.

VINET, *à Niort*. — 1 pap. des Vosges.

VINIT. — 1 pap. des Vosges.

MESSIEURS

VIRLA, *à Pau*. — 1 pap. des Vosges.

VISCONTI, de l'Institut. — 1 p. des Vosges.

VIVIEN. — 1 pap. des Vosges.

VIVILLE, (DE) Secrétaire général de la Préfecture de la Mozelle. — 1 pap. fin.

VOISIN, Avoué. — 1 pap. des Vosges.

W.

WALCH-SERRANT. (DE) — 1 p. des Vosges.

WEINAND. — 1 pap. des Vosges.

WEYHER, Président du Tribunal de Commerce, *à Strasbourg*. — 1 p. des Vosges.

WICHT, Compositeur. — 1 pap. des Vosges.

WIMPHEN DE SARTORY. (Mme) — 1 pap. des Vosges.

WHITELOCKE. (GEORGES) 1 p. des Vosges.

WISCHER DE CELLES, Préfet de la Loire-Inférieure, *à Nantes*. — 1 pap. des Vosges.

WIT. (DE) — 1 pap. des Vosges.

WITZ. (FRÉDÉRIC) — 1 pap. des Vosges.

X.

XIMENEZ. (DE) — 1 pap. des Vosges.

Y.

YSABEAU, Magistrat de Sûreté. — 1 pap. des Vosges.

YSQUIERDO. (S. E. Mgr.) — 1 pap. vélin.

Nota. Nous n'avons pu comprendre sur cette Liste les noms des personnes qui nous ont envoyé tardivement leurs promesses de souscription.

